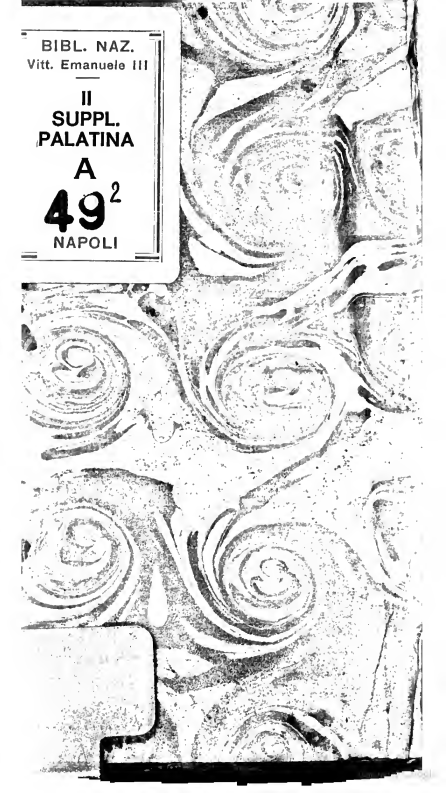
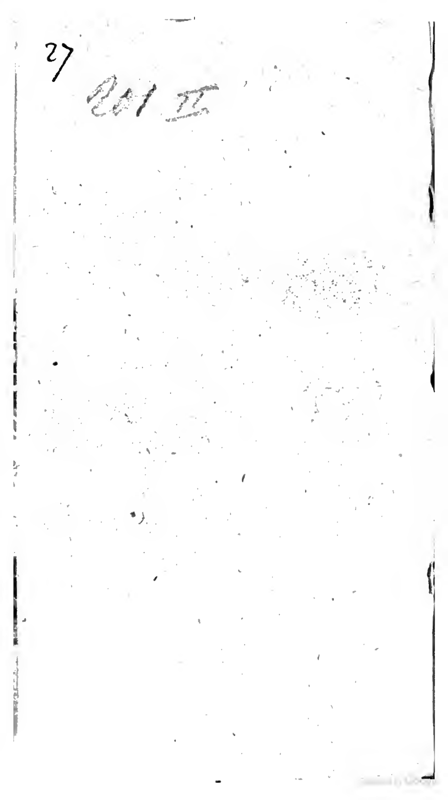



BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
49 2
NAPOLI




27

ROLAND
FURIEUX.
TOME II.

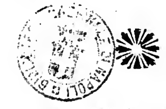
ROLAND FURIEUX,

POËME HÉROÏQUE DE L'ARIOSTE,

TRADUCTION NOUVELLE;

*Par M * * *.*

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez BARROIS, Libraire, Quai des Augustins.

M. DCC. LVIII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



ROLAND FURIEUX.

POËME HÉROÏQUE DE L'ARIOSTE, TRADUIT EN FRANÇOIS.

CHANT XIII.

Que ces Chevaliers du tems passé étoient heureux, de rencontrer au fond des bois, & dans les antres des bêtes sauvages, ce que les meilleurs yeux ont bien de la peine à appercevoir aujourd'hui dans les plus superbes Palais! je veux dire

des femmes qui aient véritablement de la beauté, même au printems de leur âge. Je vous racontois tout à l'heure que Roland, ayant trouvé une jeune & belle fille dans une caverne, lui demanda qui l'avoit enfermée dans cette affreuse demeure; & qu'avec une voix touchante, & souvent interrompue de ses sanglots, elle lui fit en peu de mots le récit de sa déplorable aventure. Voici donc comme elle lui parla.

Quoique je sois convaincue, Seigneur, que la femme qui nous écoute, ne manquera pas de rapporter, tout ce que je vais vous dire, à celui qui me retient ici captive, & que je serai sans doute punie d'avoir osé vous découvrir la vérité: cela ne m'empêchera pas de le faire, quand même il m'en devroit coûter la vie. Dois-je craindre, après tout, que mon cruel persécuteur prenne enfin la résolution de terminer ma misere, en m'arrachant le jour? Je me nomme Isabelle. L'infortuné Roi de Galice étoit mon pere. Hélas! je dis qu'il étoit mon pere, car aujourd'hui je ne suis

plus fille que de la douleur & du noir chagrin. L'Amour eſt cauſe de tous mes malheurs : c'eſt à lui du moins que je dois principalement les attribuer. Le perfide nous flatte d'abord ; mais ſous un maſque trompeur, ſous des apparences ſéduiſantes, il cache ſa perfidie. Ma naiſſance, ma jeuneſſe, ma bonne conduite, quelques agrémens que j'ai reçus de la nature, rendoient mon ſort digne d'envie : il eſt à préſent digne de pitié : vous me voïez dans l'indigence, & réduite à l'état le plus miſérable & le plus abject. Mais il faut vous apprendre quelle a été la ſource de mon infortune ; & quand vous n'y apporteriez point de remede, ce ſera du moins un ſoulagement à mes peines, de voir que vous y êtes ſenſible.

Il y a un an que le Roi mon pere fit publier un Tournoi dans Bayone. Un grand nombre de Chevaliers y vinrent de différens païs : mais ſoit prévention de ma part, ſoit juſtice rendue au mérite, il me parut que Zerbin, fils du Roi d'Ecoſſe, fut celui qui ſe diſtingua, dans cette fête,

au-dessus de tous les autres. Les preuves étonnantes qu'il y donna de son adresse & de son courage, le rendirent maître de mon cœur; & je ne m'apperçus que je l'aimois, que lorsqu'il n'étoit plus en mon pouvoir de ne le pas aimer. Je résistai d'autant moins au penchant qui m'entraînoit vers lui, que ma gloire n'y étoit point intéressée, & que je ne pouvois trouver dans le monde un plus digne objet de mon amour; le Prince d'Ecosse étant de tous les hommes le mieux fait & le plus brave. Je n'ai aucun lieu de douter qu'il ne brûlât pour moi des mêmes feux dont je brûlois pour lui: il m'en a donné trop d'assurances & trop de marques; car nous ne manquions pas de moïens sûrs pour nous instruire de nos mutuelles ardeurs. Ainsi, quoique privés du plaisir de nous voir, quoique souvent éloignés l'un de l'autre, je puis dire que nos cœurs étoient parfaitement unis. Enfin la fête se termina: il fallut nous séparer; il fallut que Zerbin s'en retournât en Ecosse. Si vous connoissez l'amour, vous pouvez aisément

juger de ce que nous dûmes tous deux ſentir à cette cruelle ſéparation. Mon Amant n'avoit d'autre deſir que d'unir ſon ſort au mien : mais comme il eſt Chrétien, & que j'ai été élevée dans la Loi de Mahomet, la différence de nos Religions lui paroiſſoit un grand obſtacle à ſes vœux. Cette raiſon l'empêcha de me demander inutilement en mariage à mon pere : elle lui fit prendre la réſolution de m'enlever, puiſqu'il ne pouvoit me poſſéder autrement ; & avant que de partir il eut ſoin de m'inſtruire du deſſein qu'il avoit formé. Hors de la Ville, qui eſt ſituée dans une plaine, & peu éloignée de la mer, il y avoit un agréable jardin, d'où l'on découvroit les montagnes d'un côté, & la pleine mer de l'autre. Ce lieu avoit paru propre à Zerbin pour la réuſſite de ſon projet ; & ne pouvant l'exécuter lui-même, parceque le grand âge du Roi ſon pere l'obligeoit à prendre le commandement de l'armée, qui marchoit au ſecours de la France, il en avoit confié le ſoin à Odoric de Biſcaie. C'étoit un homme également expérimenté

dans les combats de terre & de mer, & il commandoit un vaiſſeau qu'on avoit armé ſecretement au Port de Sainte Marthe. J'appris tout ce détail par une lettre que je reçus de mon Amant, où il me marquoit que celui qu'il avoit chargé de l'entrepriſe, étoit le plus fidele & le plus cher de ſes amis: & en effet, ſi la reconnoiſſance étoit toujours proportionnée aux bienfaits, perſonne n'auroit dû être auſſi attaché au Prince d'Ecoſſe, que celui dont il avoit fait choix. Odoric ne manqua pas de remonter la riviere pendant la nuit, & de s'approcher de la Ville, avec ſon Bâtiment pourvû de bons matelots & de vaillans ſoldats. Il vint ſans bruit au jardin, où je m'étois rendue le jour dont nous étions convenus, & que je ſouhaittois impatiemment de voir arriver. Il m'y trouva; & avant que la nouvelle de mon enlevement fut ſûe dans Bayonne, j'étois déja embarquée. Mes domeſtiques, attaqués au dépourvu, s'enfuirent: quelques-uns furent tués en ſe défendant: quelques autres furent enlevés avec moi.

J'abandonnai le lieu de ma naiſſance, avec une joie extrême, qui étoit fondée ſur l'eſpérance de revoir bientôt mon Amant. Mais à peine étions-nous en mer, que l'air ſe troubla, & qu'il s'éleva à notre gauche un vent de Nord-Oueſt ſi furieux, que toute la manœuvre de nos matelots devint inutile. Ce fut envain qu'ils plierent les voiles, & qu'ils abbattirent ſur le vaiſſeau tout ce qui pouvoit donner quelque priſe au vent : ſa furie alla toujours croiſſant, & il nous pouſſa avec la vîteſſe d'une fléche, ſur des écueils qui ſont aux environs de la Rochelle. J'allois périr infailliblement, ſi le ſouverain Maître du Monde n'eut eu compaſſion de mon triſte ſort. Odoric, voyant l'extrémité du péril où nous étions, s'aviſa d'un expédient, qui ne réuſſit pourtant pas toujours. Il me fit deſcendre dans la Chaloupe, où il deſcendit lui-même avec deux autres : & tout l'équipage y ſeroit pareillement entré, ſi ceux qui y étoient déja, mettant l'épée à la main, ne les en euſſent empêchés ; après quoi ils couperent promptement la corde,

& s'éloignerent du Vaiſſeau. Nous fûmes jettés ſur le rivage ſans aucun accident fâcheux : pour les autres, ils périrent avec le Bâtiment, qui ne tarda guére à ſe briſer contre les écueils ; & tout ce qui étoit deſſus devint la proie des flots. La premiere choſe que je fis étant à terre, fut de lever les mains au Ciel, & de rendre grace à la divine bonté, de ce qu'elle m'avoit conſervée pour mon cher Zerbin. Peu ſenſible à la perte de mes pierreries, & de tout ce que je poſſédois, je n'enviois point à la mer les biens qu'elle m'avoit enlevés ; l'eſpoir de revoir mon Amant ſuffiſoit ſeul pour me rendre contente.

Le lieu où nous abordâmes étoit entierement déſert : on n'y voïoit qu'une montagne, dont le haut étoit expoſé aux vents, & le pié baigné par les flots. Ce fut-là que le perfide Amour, toujours infidele dans ſes promeſſes, toujours attentif à traverſer nos deſſeins les plus légitimes, changea d'une maniere bien cruelle & bien indigne, mon repos en trouble, & ma joie en triſteſſe. Le Capitaine Biſcaïen

en qui Zerbin avoit tant de confiance, conçut pour moi une paſſion criminelle; des feux violens s'allumerent dans ſon cœur, & la fidélité, qu'il devoit à ſon ami, s'y glaça. Soit que cette paſſion eut précédé notre embarquement, & qu'il n'eut oſé la faire paroître plutôt, ſoit qu'elle commençât alors, & que la facilité qu'il trouvoit à la ſatisfaire dans ce lieu écarté, la rendît plus vive; il eſt certain qu'il réſolut de contenter ſes infâmes deſirs. Mais avant que d'en venir là, il jugea à propos d'éloigner un des deux hommes qui s'étoient ſauvés avec lui & moi: c'étoit un Ecoſſois, nommé Almon, qui avoit beaucoup de courage, & qui paroiſſoit fort attaché à ſon Prince. Odoric lui dit qu'il n'étoit pas convenable de me faire marcher à pié juſqu'à la Rochelle; & il le pria d'aller en cette Ville me chercher quelque monture, afin que je puſſe faire le chemin plus commodément. Almon, qui ne ſe défioit de rien, partit ſur le champ pour la Ville, dont les Bois nous cachoient la vue, & qui étoit environ à

deux lieues de l'endroit où nous étions. Le perfide Biscayen s'ouvrit ensuite, à son autre compagnon, du mauvais dessein qu'il avoit formé : cet homme se nommoit Corebe ; il étoit de Bilbao, & depuis son enfance il avoit toujours été lié d'une étroite amitié avec Odoric. Peut-être que le scélérat manqua de prétexte pour l'écarter : peut-être aussi crut-il que le desir de rendre service à un ami, l'emporteroit en lui sur l'honneur & sur le devoir. Mais il lui eut à peine découvert son intention, que Corebe, qui étoit un fort honnête homme, lui reprocha vivement sa perfidie, & l'assura qu'il s'opposeroit à l'exécution d'un si horrible dessein. La colere les échauffa bientôt l'un & l'autre, jusqu'à mettre l'épée à la main, & à se porter de rudes coups ; & à l'instant, saisie de crainte, je m'enfuis dans la Forêt.

Cependant Odoric, plus adroit & plus vigoureux que son ennemi, lui fit en peu de tems plusieurs blessures, & l'étendit par terre : puis il courut sur mes traces. Je crois que l'Amour lui prêta des aîles, pour

me joindre plus promptement, & qu'il lui suggéra les discours & les manieres les plus capables de me séduire. Ce fut envain néanmoins qu'il l'entreprit: j'étois résolue à mourir plutôt que de consentir à ce qu'il exigeoit de moi. Après qu'il eut emploïé les prieres, les flatteries, & les menaces, voïant que j'étois ferme dans ma résolution, il eut enfin recours à la violence. Je tâchai inutilement de lui remettre devant les yeux, la fidélité qu'il devoit au Prince qui m'avoit confiée à lui; le traître ne fut touché ni de mes remontrances, ni de mes larmes, & il se jetta sur moi comme une bête féroce. Jugeant alors moi-même que je n'avois aucun secours à esperer, je me servis contre ce monstre des foibles armes que la nature m'a données: avec mes dents & mes ongles je lui déchirai tout le visage; & je poussois en même tems des cris qui s'élevoient jusqu'au Ciel. Je ne sais si mes cris, qu'on devoit entendre de fort loin, attirerent plusieurs hommes que nous vîmes paroître en ce moment, ou si ces gens, accoutumés à venir

ſur le bord de la mer pour profiter des naufrages, étoient conduits par le ſeul haſard. Quoi qu'il en ſoit, nous découvrîmes une troupe d'hommes, qui deſcendoient la montagne, & qui venoient droit à nous. Dès qu'Odoric les apperçut, il abandonna ſa déteſtable entrepriſe, & ne ſongea qu'à ſe ſauver. Ce fut, Seigneur, à l'arrivée de ces hommes, que je dus la conſervation de mon honneur. J'ignore cependant, ſi en tombant entre leurs mains, mon ſort en devint plus heureux; & ſi je ne tombai point d'un mal dans un plus grand. Il eſt vrai que je n'ai point été expoſée parmi eux à l'infamie dont ils m'avoient préſervée: mais j'en ſuis moins redevable à leur vertu, qu'à leur ame baſſe & intéreſſée. Ma jeuneſſe, accompagnée de quelques agrémens, leur fait eſpérer qu'ils pourront me vendre plus cher: ce n'eſt que dans cette intention, qu'ils ſe ſont abſtenus juſqu'à préſent d'attenter à ma pudicité. Voici le neuvieme mois que ces Brigands me tiennent enfermée dans cette Caverne, ſans eſpoir de revoir jamais

mon cher Zerbin, d'autant plus que j'ai compris par leurs discours, qu'ils sont depuis peu convenus de prix avec un Marchand, qui doit inceſſamment me transporter en Egypte, afin de me livrer au Soudan.

Ainſi parla l'aimable Princeſſe de Galice, dont le récit, ſouvent interrompu par ſes ſoupirs, auroit pû rendre les dragons & les tigres ſenſibles à la pitié. Pendant qu'elle renouvelloit ainſi ſes douleurs, ou que peut-être elle les ſoulageoit, une vingtaine d'hommes, armés d'épieux & de haches, entrerent dans la Caverne. Celui qui marchoit à leur tête avoit un air farouche : il étoit borgne, aïant perdu un œil par un coup qui lui avoit en même-tems coupé le nez & une partie du viſage. Cet homme, appercevant Roland aſſis à côté d'Iſabelle, ſe retourna auſſitôt vers ſes compagnons, & leur dit : voici une nouvelle proie, à laquelle nous ne nous attendions point, & qui eſt venue d'elle-même ſe jetter dans nos filets. Puis il s'adreſſa au Paladin, à qui il parla ainſi : je

ne ſais ſi tu as deviné, ou ſi quelqu'un t'a appris le deſir que j'ai depuis long-tems d'avoir de bonnes armes & un bon habit ; il eſt certain, du moins, que tu ne pouvois venir plus à propos pour me fournir ce qui me manque. Le Comte ſe leva à l'inſtant, & lui répondit avec un ſouris amer : je vais te vendre mon habit & mes armes, à un prix qu'aucun Marchand n'en voudroit donner. A ces mots, il prit au milieu du feu un gros tiſon enflammé, & en frappa le brigand au bas du front. Le coup fut ſi rude, qu'il lui arracha les paupieres, & lui creva l'œil qui lui reſtoit : & ce qu'il y eût encore de pis pour lui, c'eſt qu'il lui fracaſſa la tête, & l'envoïa groſſir le nombre des ſcélérats que Caron paſſe dans le Tartare.

Il y avoit dans la Caverne une table d'une prodigieuſe grandeur, & d'une épaiſſeur énorme, qui étoit poſée ſur un pied fort groſſier & fort maſſif. C'étoit autour de cette table que le chef des voleurs & ſes camarades ſe rangeoient tous fort à leur aiſe, & prenoient ordinairement

leurs repas. Le Comte l'enleva de dessus son pied, & la jetta sur cette troupe entassée de brigands, avec la même vigueur & la même légereté, que les Maures ont coutume de lancer la canne. Aux uns il rompit les reins, aux autres les côtes; à d'autres il cassa la tête, les bras ou les jambes: partie furent écrasés, partie estropiés; & ceux qui furent le moins blessés, prirent aussitôt la fuite. Telle est une grosse pierre, lancée sur un tas de couleuvres, qui ne songent après l'hiver qu'à s'épanouir & à se fourbir au Soleil: elle écrase la tête aux unes, brise aux autres les flancs ou l'échine: elle les tue ou les blesse de cent manieres différentes: on en voit qui restent sur la place, d'autres qui n'ont plus de queue, quelques-unes qui se traînent avec peine, & quelques autres plus heureuses qui s'enfuient bien vîte en sifflant. Il en fut de même de cette troupe de voleurs; & il ne faut pas en être surpris, puisque le coup qui les assomma, étoit parti de la main du redoutable Roland. Si l'on s'en rapporte à Turpin, il n'en resta

que ſept, qui ſe mirent en devoir de s'enfuir, mais ils n'y réuſſirent pas ; car le Paladin aïant gagné avant eux l'entrée de la Caverne, les empêcha de ſortir, & les prit ſans beaucoup de peine. Il les lia enſuite avec une corde, qu'il trouva là heureuſement : puis aïant avec ſon épée taillé les branches d'un vieux Cormier, il les y pendit tous ſept, & les y laiſſa pour être la pâture des Corbeaux. Il n'eut beſoin de chaîne ni de croc, pour purger la terre de cette méchante engeance : l'arbre où il les attacha, lui fournit tout ce qui lui étoit néceſſaire.

La Vieille, qui habitoit avec les Voleurs, & qui vivoit en bonne intelligence avec eux, les voïant tous exterminés, s'enfuit dans la Forêt en pleurant, & en s'arrachant les cheveux. Elle fit aſſez de chemin, avec beaucoup de crainte, & bien de la peine : enſuite elle rencontra un Chevalier au bord d'une Riviere. Vous ſaurez une autre fois qui il étoit : il faut que je retourne à Iſabelle, qui ſupplie Roland de ne la point abandonner dans cet

antre, & qui s'offre à le ſuivre par-tout où il voudra la conduire. Le Paladin, qui étoit rempli de politeſſe, lui promit qu'il ne l'abandonneroit point; & dès que la brillante Aurore parut avec ſa robe de pourpre, il partit en effet avec la Princeſſe de Galice. Ils marcherent enſemble pluſieurs jours, ſans qu'il leur arrivât rien qui ſoit digne d'attention. Enfin ils rencontrerent en leur chemin un Chevalier, qu'on menoit chargé de fers. Je vous raconterai cette avanture, quand je vous aurai auparavant entretenu de quelqu'un, dont vous n'aurez pas moins de plaiſir à m'entendre parler : c'eſt la courageuſe fille d'Aimon, que nous avons laiſſée en proie à ſon amoureuſe inquiétude.

Bradamante ſoupiroit envain dans ſon Gouvernement de Marſeille, après le retour de ſon cher Roger. Attentive à réprimer les continuelles courſes que les Sarraſins faiſoient en Provence & en Languedoc, elle montroit en toute occaſion qu'elle poſſédoit au plus haut degré les qualités d'un bon Capitaine, & celles d'un vaillant

Soldat. Après que le tems où elle auroit dû voir revenir ſon Amant fut paſſé, & même bien au-delà, elle livra ſon cœur à la crainte de mille accidens fâcheux, qui pouvoient être arrivés au jeune Guerrier qu'elle aimoit. Un jour qu'elle étoit ſeule, & qu'elle s'abandonnoit à ſon ordinaire aux plaintes & aux regrets; cette femme, qui, par le moïen de l'anneau, avoit affranchi Roger des fers d'Alcine, ſe préſenta tout d'un coup à ſes yeux. Lorſque Bradamante la vit de retour, après un ſi long terme, ſans être accompagnée de celui qui auroit dû la ſuivre, elle devint à l'inſtant pâle, tremblante & interdite. Meliſſe, qui remarqua ſon trouble, fit un ſouris: puis s'approchant d'elle, avec l'air d'une perſonne qui avoit de bonnes nouvelles à lui apprendre; baniſſez toute inquiétude, lui dit-elle, Roger eſt vivant, il ſe porte bien, & il vous adore. Mais votre ennemi lui a encore ravi la liberté; & ſi vous voulez la lui rendre, il faut que vous montiez à cheval, & que vous partiez tout à l'heure avec moi: je

vais vous conduire au lieu où il eſt préſentement retenu, & d'où vous pouvez l'arracher. Meliſſe lui raconta enſuite de quelle maniere le Magicien avoit trompé Roger, qui, ſous la vaine reſſemblance de ſa Maîtreſſe enlevée par un Géant, avoit ſuivi cette image fantaſtique juſques dans un Château, où il l'avoit perdue de vue en entrant. Elle lui dit qu'Atlant avoit uſé du même artifice à l'égard de bien des Dames & des Chevaliers, qu'il avoit pareillement attirés, & qu'il retenoit dans ce Palais enchanté : chacun d'eux aïant cru voir en la perſonne du Magicien ce qu'il avoit de plus cher, les uns leur Maîtreſſe, les autres leur Amant, d'autres leur Ecuïer ou leur Ami, ſelon les différens attachemens qu'ils pouvoient avoir. Elle ajouta qu'ils ne faiſoient autre choſe que chercher ſans ceſſe dans le Château, ſans jamais rencontrer ce qu'ils y cherchoient : mais que le deſir de le trouver, joint à l'eſpérance d'y parvenir, ne leur permettoit point de s'écarter de cette demeure. Quand vous ſerez dans le voiſinage du

Château, reprit Meliſſe, Atlant ne manquera pas de ſe préſenter à vous ſous la figure de Roger : vous croirez voir votre Amant prêt à tomber ſous les coups d'un ennemi redoutable : il implorera votre ſecours, afin de vous attirer dans le piége où tant d'autres ſont tombés. Mais, pour vous mettre en état de l'éviter, apprenez que tout ce qui s'offrira à vos yeux n'eſt qu'une illuſion : au lieu de ſecourir cet Amant imaginaire, attaquez-le vous même ; ôtez-lui la vie ſans balancer, & ſoïez ſûre que loin de l'ôter à Roger, vous la ferez perdre à celui qui eſt cauſe de toutes vos peines. Je ſais qu'il vous paroîtra dur de donner la mort à un homme qui aura une reſſemblance ſi parfaite avec votre Amant : mais n'en croïez point vos yeux, à qui la force des charmes fera voir alors ce qui n'eſt point. Au reſte, prenez bien votre réſolution avant que nous ſoïons arrivées ; car ſi vous manquez de courage, & que vous laiſſiez en vie le Magicien, vous pouvez compter d'être à jamais privée de votre aimable Roger. Bradamante,

bien résolue à faire ce que lui conseilloit celle en qui elle avoit une extrême confiance, prit aussitôt ses armes, & partit avec elle.

Melisse la conduisit à grandes journées par les forêts & par les plaines, cherchant à lui faire oublier, dans un agréable entretien, ce que la route avoit de pénible. Entr'autres discours, elle fit souvent tomber la conversation sur les grands Princes, & les Héros qui devoient un jour naître de la Guerriere & de Roger; & elle parloit de l'avenir avec la même certitude, que si les decrets éternels eussent été développés à ses yeux. O! ma savante Compagne, lui dit Bradamante, vous m'avez fait voir, long-tems avant leur naissance, tous les grands Hommes qui sortiront de moi: je serois fort aise d'apprendre, si dans le nombre de mes descendans, il se trouvera aussi des femmes qui se rendront célebres par leur mérite; ne pourriez-vous pas de même me les faire connoître? Il naîtra de vous, lui répondit Melisse, des femmes recomman-

dables par leur vertu, qui donneront le jour à des Rois & à des Empereurs; qui seront les réparatrices & le soutien d'illustres Maisons & de grands Etats; qui, par leur prudence, leur courage, leur piété, leur incomparable chasteté, acquerront autant de gloire, que les plus fameux Guerriers peuvent en acquérir par les armes. Quoique toutes soient dignes qu'on fasse mention d'elles, ce seroit trop entreprendre que de vouloir vous parler de chacune en particulier : je vais seulement vous entretenir de quelques-unes; je vous les aurois de même fait voir, si vous m'aviez témoigné sur cela votre desir, pendant que nous étions dans la Grotte de Merlin.

L'illustre Isabelle, en qui la vertu sera égale à la beauté, doit naître de votre noble sang. Amatrice des beaux Arts, & des excellens Ouvrages, elle sera libérale & magnifique. Cette Ville, à qui la Fée, mere d'Ocnus, a donné son nom, tirera de son séjour une nouvelle gloire. Entre elle & son digne époux, il y aura une ho-

norable dispute, à qui des deux estimera davantage le mérite de toutes les sortes, & lui fera un accueil plus favorable. Si l'un parle de ses exploits sur les bords du Tar, & assure que sa valeur a contribué à chasser les François du Roïaume de Naples & de toute l'Italie : l'autre dira, que Pénélope ne s'est pas moins rendue célebre par sa chasteté, qu'Ulisse par son courage. Je vous fais en peu de mots un grand éloge d'Isabelle : ce n'est pourtant qu'une petite partie des choses que Merlin m'en a dites, lorsque j'étois dans sa Grotte. Si j'entreprenois de voguer sur cette Mer immense, ma navigation seroit plus longue que celle de Tiphis : il me suffira de vous dire, que toutes les vertus & toutes les perfections se trouveront dans cette Princesse.

Elle aura pour sœur Béatrix, à qui ce nom convient d'autant mieux, que non-seulement elle atteindra le plus haut point de félicité où les mortels puissent parvenir ; mais encore, qu'elle le fera atteindre à son époux, du moins tant qu'il aura l'a-

vantage de la posséder ; car lorsqu'il aura eu le malheur de la perdre, il sera précipité dans un abyme de maux. Tant que Béatrix vivra, Louis le More, & le Duché de Milan, étendront leur gloire, depuis les glaces Hyperboréennes jusqu'à la Mer Rouge, & depuis les Indes jusqu'aux Pyrénées. A peine aura-t-elle cessé de vivre, que son époux tombera dans l'esclavage, & ses Etats seront conquis : funeste malheur pour l'Italie, que la haute prudence de cette Princesse auroit aisément paré. Quelques autres de vos filles porteront aussi le nom de Béatrix ; mais elles doivent naître plusieurs années avant celle dont je vous parle. Une verra sa tête ornée de la riche Couronne de Hongrie. Une autre, après sa mort, sera mise au rang des Saints : on lui adressera des vœux, & elle aura des Autels. Je passe les autres sous silence, ne pouvant, comme je vous l'ai déja dit, vous parler de toutes, quoique toutes soient dignes d'un pompeux éloge. Je ne vous dirai rien non plus des Constances, des Blanches, des Lucreces,

ni de bien d'autres, qui doivent perpétuer & ſoutenir les plus illuſtres maiſons de l'Auſonie.

Jamais race n'aura été plus heureuſe que la vôtre, tant par le mérite des femmes qui en ſortiront, que par les grandes qualités de celles qui doivent y entrer. Merlin m'a fort entretenue de ces dernieres, apparemment pour que je fuſſe en état de vous en entretenir un jour moi-même; & j'ai un extrême deſir de vous en parler. Je commencerai par Richilde de Saluſſes, digne exemple de ſageſſe & de courage. Elle éprouvera un malheur, dont les femmes les plus vertueuſes ne ſont pas toujours exemptes, qui eſt de reſter veuve fort jeune. Elle verra ſes enfans, dépouillés des Etats de leur pere, tomber au pouvoir de leurs ennemis, & être enſuite tranſportés dans un pays étranger: mais enfin la fortune réparera, avec uſure, les injuſtices qu'elle lui aura faites.

Je n'oublierai point une Princeſſe, dont le mérite doit effacer tout ce que l'hiſtoire nous raconte des femmes les plus eſtima-

bles, & qui ſera en même-tems la plus fortunée des meres, puiſque le Ciel la choiſira pour mettre au monde Alphonſe, Hippolyte & Iſabelle. C'eſt la ſage Léonore, de l'illuſtre ſang d'Arragon. Que ne vous dirai-je point de Lucrece Borgia, ſa belle fille, qui ſera, après elle, Ducheſſe de Ferrare. Le bruit de ſa beauté, de ſa vertu, de ſon bonheur conſtant, croîtra chaque jour, comme on voit croître une jeune plante dans un excellent terroir. Ce que le cuivre eſt à l'or, l'étain à l'argent, le pavot ſauvage à la roſe, le pâle ſaule au laurier toujours verd, & le criſtal coloré aux pierres précieuſes : toutes les autres femmes le feront, ſi on les compare à Lucrece. Quoiqu'elle ne ſoit point encore née, je l'honore déja comme ce qui doit exiſter de plus parfait. Mais ce qui lui attirera le plus de louanges, durant ſa vie & après ſa mort, ce ſera d'avoir inſpiré à Hercule, & à ſes autres enfans, les ſentimens les plus nobles, & d'avoir mis dans leur cœur les ſemences des éminentes qualités, qui les ont diſtingués depuis & dans

l'Eglise & dans les armes : car un vase perd difficilement l'odeur des choses dont il a d'abord été rempli.

Renée de France, fille de Louis XII, & de l'illustre héritiere de Bretagne, ne doit pas être oubliée. Les différentes vertus qu'on aura pû remarquer dans les femmes, depuis que les élémens se sont débrouillés, & que le monde tourne sur ses pôles, seront toutes réunies dans cette Princesse. Je ne m'étendrai point sur ce qui regarde Alde de Saxe, la Comtesse de Celano, Blanche Marie de Catalogne, la fille du Roi de Sicile, la belle Lippa de Boulogne, & plusieurs autres. Vouloir donner à chacune les louanges qui lui sont dues, ce seroit une entreprise dont je ne verrois jamais la fin.

Après que Melisse eut satisfait les desirs, & comblé la joie de Bradamante, en l'entretenant d'une grande partie de ses descendans, elle revint à Roger, & lui parla encore du charme qui le retenoit dans le palais d'Atlant. Lorsqu'elles furent arrivées l'une & l'autre à quelque distance du

château, Meliſſe redit à la Guerriere ce qu'elle lui avoit déja répété plus d'une fois, ſur la maniere dont elle pouvoit délivrer ſon Amant: puis elle la laiſſa ſeule, ne jugeant pas à propos d'aller plus loin, de crainte d'être apperçue du Magicien. A peine Bradamante eut-elle marché l'eſpace de deux milles, dans un chemin étroit, qu'elle crut voir Roger attaqué, & vivement preſſé, par deux formidables Géans, qui étoient prêts à lui donner la mort. Frappée auſſitôt de la parfaite reſſemblance qui étoit entre cette image & le jeune Guerrier qu'elle aimoit, elle ne ſe ſouvint plus de la réſolution qu'elle avoit priſe. Il lui vint dans l'eſprit des ſoupçons injuſtes: elle s'imagina que des raiſons inconnues avoient fait prendre à Meliſſe Roger en haine, & que pour ſe venger de lui, cette femme avoit formé le noir projet de le faire périr de la propre main de ſa Maîtreſſe. N'eſt-ce pas Roger que je vois? diſoit en elle-même Bradamante: n'eſt-ce pas celui dont l'image eſt gravée dans mon cœur? Eh! quel eſt l'homme

au monde que je doive plus facilement reconnoître, & auquel je puisse moins me tromper ? Pourquoi m'en rapporter à ce qu'un autre m'a dit, plutôt qu'au témoignage de mes yeux ? Ah ! quand mes yeux ne me le feroient point voir, ce qui se passe dans mon cœur suffiroit seul pour m'assurer si mon Amant est près de moi, ou s'il en est éloigné.

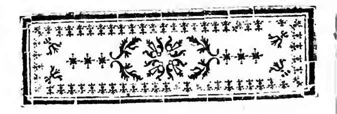
Pendant qu'elle s'occupe de ces pensées, elle entend la voix de Roger, qui la prie de le secourir ; & elle le voit, dans le même moment, piquer son cheval, & tâcher de se dérober, par la fuite, à la fureur des deux Géans qui le poursuivent. Bradamante à l'instant vole à son secours, & elle entre après lui dans le château d'Atlant. Dès qu'elle y fut, il lui arriva ce qui étoit arrivé à tous les autres. Elle chercha de tous côtés, en haut & en bas, dedans & dehors, & elle ne cessa, jour & nuit, de chercher inutilement. Le charme du Magicien étoit si fort, qu'ayant sans cesse Roger devant les yeux, & lui parlant à tout moment, elle ne put néan-

moins le reconnoître, ni être reconnue de lui. Laiſſons-la dans ce palais enchanté, ſans être inquiets de ſon ſort: quand il en ſera tems, nous ſaurons bien l'en tirer, & ſon Amant avec elle.

La variété des mets aiguiſe l'appétit: il en ſera de même de mon ouvrage; plus je ſaurai le varier, plus il plaira; & d'ailleurs, il me faut bien du fil pour achever une auſſi longue toile que la mienne. Ne trouvez donc pas mauvais que je faſſe ſortir les Sarraſins de leurs quartiers, pour venir paſſer en revue devant Agramant; car ce Prince, qui veut renverſer l'Empire des Fleurs-de-lis, a donné ordre à toutes ſes troupes de ſe raſſembler, afin de connoître quelles ſont ſes forces. Outre un grand nombre de Cavaliers & de gens de pied, les combats lui avoient enlevé pluſieurs de ſes meilleurs Capitaines, tant d'Eſpagne, que de Libie & d'Ethiopie: de maniere que beaucoup de troupes n'avoient plus de Commandans, & il s'agiſſoit de leur en donner dans cette revue générale. Pour remplacer le nombre des

morts, Agramant & Marſile avoient envoyé chercher, l'un en Afrique, l'autre en Eſpagne, tous ceux qui s'étoient engagés à ſervir dans cette guerre; & on les avoit enſuite diſtribués dans différens corps, & ſous différens chefs. Mais vous me permettrez, s'il vous plaît, de différer la revue de toutes ces troupes juſqu'au Chant qui ſuit.





CHANT XIV.

DANS les différens & cruels combats qui s'étoient donnés entre les Chrétiens & les Sarrasins, il étoit péri une multitude d'hommes, qu'on avoit laissés pour être la proie des loups & des corbeaux. Quoique la perte la plus considérable fût tombée sur les Chrétiens, qui avoient abandonné bien des pays à leurs ennemis; les Sarrasins néanmoins regrettoient encore davantage, grand nombre de Princes & d'illustres Seigneurs qu'ils avoient perdus; & leurs victoires leur avoient coûté si cher, qu'ils ne devoient pas s'en réjouir.

S'il m'est permis, invincible Alphonse, de comparer ces anciens évenemens, à ce qui s'est passé de nos jours, rien n'est plus semblable aux triomphes des Sarrasins, que cette grande victoire, dont Ravenne

se

ſe ſouviendra toujours avec larmes, & dont la principale gloire vous eſt due. Lorſque les François étoient prêts à plier, vous parûtes, ſuivi d'une brillante jeuneſſe, qui mérita, par ſa valeur, de recevoir de votre main des éperons dorés; & vous arrêtâtes l'Eſpagnol, qui ſe croyoit déja vainqueur. A la tête de ces braves Guerriers, qui vous ſuivoient de fort près dans le péril, vous attaquâtes, avec tant de vigueur, les troupes de Jules & de Ferdinand, que vous les mîtes en déroute; & ce fut à votre courage que les Lis dûrent la conſervation de leur éclat. Mais ce qui vous fit le plus d'honneur dans cette journée, fut d'avoir ſauvé la vie au grand Fabrice Colonne, qui ſe rendit votre priſonnier: en conſervant cet illuſtre ſoutien du nom Romain, vous acquîtes plus de gloire, que ſi vous aviez défait ſeul tous ceux qui engraiſſerent alors les champs de Ravenne, & tous ces Caſtillans, Arragonois & Navarrois, qui voyant leurs piques & leurs chariots de guerre inutiles, prirent la fuite, & abandonnerent leurs en-

ſeignes. Cette victoire fut plutôt une légere conſolation pour nous, qu'un ſujet d'allegreſſe ; car nous y perdîmes le Général de notre armée, & avec lui un nombre prodigieux de Seigneurs, qui avoient traverſé les Alpes pour venir défendre leur pays & leurs alliés. Tout l'avantage que nous en avons tiré, a été de détourner l'orage qui menaçoit nos têtes. Mais une victoire, qui met preſque toute la France en deuil, & qui fait pleurer à tant de veuves la mort des vainqueurs, peut-elle exciter notre joie ? Le Roi Louis doit préſentement ſonger à mettre de nouveaux chefs à la tête de ſes troupes. Il faut que, pour l'honneur de ſa Couronne, ces chefs puniſſent les excès où ſont tombés leurs barbares ſoldats, qui ont pillé les Monaſteres, & outragé ceux qui les habitent ; déshonoré toutes les femmes, ſans en excepter même celles qui ſont conſacrées à Dieu ; dépouillé les Autels, & prophané, d'une maniere horrible, ce que la Religion a de plus reſpectable. O malheureuſe Ravenne ! il eut mieux valu pour toi de te

rendre ſans réſiſtance ; & que Breſſe t'eut ſervi d'exemple, comme tu en as ſervi toi-même, depuis, à Rimini & à Faënza. Il eſt à propos que Louis envoie le ſage Trivulce, pour réprimer la licence de ces troupes criminelles : ce Général, expérimenté, les inſtruira des ſuites funeſtes que de pareils excès n'ont jamais manqué d'avoir en Italie.

Marſile & Agramant étoient dans la néceſſité, où ſe trouve aujourd'hui le Roi de France, de pourvoir leur armée de nouveaux chefs : c'eſt ce qui les avoit engagés à ordonner aux Sarraſins de quitter les lieux où ils avoient paſſé l'hiver, & de ſortir en campagne, afin qu'ils puſſent nommer des Commandans aux troupes qui en manquoient. La revue commença par les ſujets de Marſile, & elle finit par ceux d'Agramant. Les premiers qu'on vit paroître, furent les Catalans, qui ſuivoient l'enſeigne de Doriphebe. Puis vinrent les Navarrois, commandés par Iſolier, que Marſile leur avoit donné pour chef, après la mort de Folvirant, leur

Roi, qui étoit tombé ſous les coups de Renaud. Les peuples de Leon & des Algarves parurent enſuite, ſous les ordres de Balugant & de Grandonio. Falſiron, frere de Marſile, commandoit les habitans de la nouvelle Caſtille. Ceux, qui avoient abandonné Cadis, Malaca, Cordoue, Séville & ces terres fécondes qu'arroſe le Betis, ſuivirent les Caſtillans, ſous l'étendard de Madaraſſe. Stordilan & Baricond parurent après eux, à la tête des peuples de Grenade & de Majorque. Ceux de Lisbonne, ayant perdu Larbin, qui régnoit ſur eux, avoient reconnu pour leur Roi Teſſire, Prince du Sang Royal. Les peuples de Galice, dont le Général Maricolde avoit été tué, marchoient ſous les ordres de Serpentin. Ceux de Tolede, de Calatrava, & des lieux ſitués le long de la Guadiane, après avoir ſuivi d'abord l'enſeigne de Sinagron, ſuivoient alors celle de l'audacieux Mataliſte. Les habitans de Salamanque, Aſtorga, Plazentia, Avila, Zamora, Palentia, ne formoient enſemble qu'une ſeule troupe ;

commandée par Blanchardin. Ceux de Sarragoce, auſſi-bien que tous les Guerriers de la Cour de Marſile, avoient Ferragus pour chef. Ils étoient bien armés, & pleins de courage. On remarquoit entr'eux Malgarin, Balingerne, Malzariſe & Morgante, auxquels le Roi avoit donné un aſyle honorable, après qu'une fortune pareille les eut chaſſés de chez eux, & dépouillés de leurs Etats. Parmi ces Guerriers ſe diſtinguoient encore Follicon d'Almerie, fils bâtard du Roi, Doricont, Bagard, Argalife, Analard, Archidant, le Comte de Sagonte, l'Amiral, le brave Languiran, le ruſé Malagur, & bien d'autres, de qui je parlerai, quand l'occaſion ſe préſentera de faire connoître leur valeur.

Après que les Sarraſins d'Eſpagne eurent paſſé en revue devant Agramant, le Roi d'Oran, dont la taille étoit preſque giganteſque, parut à la tête de ſes ſujets. Les Garamantes, encore affligés de la mort de Martaſin, que Bradamante avoit tué, ſuivirent les peuples d'Oran: ils ne

pouvoient se consoler, d'avoir vû leur Roi succomber sous les efforts d'une femme. La troisieme troupe, composée des peuples de Marmonde, avoit perdu en Gascogne Argoste, qui la commandoit; & ceux de Libicane, qui formoient la quatrieme, étoient pareillement sans chef. Agramant, qui n'avoit pas un grand nombre de Guerriers capables de bien remplir les fonctions de Capitaine, délibéra quelque tems en lui-même, avant que de se déterminer sur le choix qu'il devoit faire: puis il nomma Buralde & Ormide pour conduire les deux premieres troupes; & il donna aux Libicans Arganio pour chef, afin de remplacer le noir Dudrinasse, que la mort leur avoit enlevé. On vit après cela paroître Brunel, suivi de ceux qu'il avoit amenés de la Tingitane. Son air étoit fort triste, & il marchoit les yeux baissés. La perte qu'il avoit faite de l'anneau, que Bradamante lui ôta auprès du château d'Atlant, lui avoit attiré la disgrace de son Prince. Agramant, irrité contre lui, l'avoit condamné à périr

d'une mort infame : déja même il lui avoit fait mettre au cou le nœud fatal, lorſque Iſolier, frere de Ferragus, découvrit au Roi la vérité, en l'aſſurant qu'il avoit trouvé Brunel attaché à un arbre. Son témoignage, joint aux prieres des autres chefs, adoucit Agramant : il fit mettre Brunel en liberté ; mais il lui dit en même-tems, qu'à la premiere faute qu'il lui arriveroit de commettre, il ne manqueroit pas de lui faire ſubir le honteux ſupplice qui lui avoit été préparé ; ainſi la triſteſſe & l'abbattement du malheureux Sarraſin n'étoient que trop bien fondés.

Après lui venoit Farulant, ſuivi des gens de pied & de cheval, qu'il avoit amenés de Mauritanie. Libanio, Roi de Conſtantine, venoit enſuite à la tête de ſes nouveaux ſujets ; car Agramant lui avoit donné depuis peu le Sceptre & la Couronne de ce Royaume, que Pinadore portoit auparavant. Soridan & Dorilon, avec les peuples d'Heſperie & de Sette, ſuivoient Libanio ; & ils étoient eux-mêmes ſuivis par Pulian, qui commandoit

les Nazamones. Agricalte conduiſoit les Hamoniens ; Malabuferſe les Fiſans , & Finadure, ceux de Maroc & des Canaries. Les peuples, qui étoient ci-devant ſoumis au Roi Tardoc, avoient alors Balaſtre pour Souverain. On vit enſuite paroître deux troupes, l'une venue de Molga, & l'autre d'Arzilla. La premiere avoit encore pour chef celui qui la commandoit d'abord ; mais la ſeconde ayant perdu le ſien, Agramant en avoit donné le commandement à Corinée, en qui il avoit beaucoup de confiance. Il avoit auſſi donné Caïque pour Roi aux peuples d'Armanzilla, qui étoient auparavant ſoumis à Tanfirion, & avoit mis pareillement Rimedont à la tête des Getules. Balifront conduiſoit ceux de Coſca, & Clarin ceux de Bolga, que Mirabalde avoit gouvernés avant lui. Puis venoit la troupe de Balivers, qui étoit, ſans contredit, le plus méchant des Sarraſins. Mais celle qui ſuivoit immédiatement après, étoit commandée par l'homme le plus ſage qui fut entr'eux : c'étoit Sobrin, Roi de Garbe ;

& dans toute leur armée, il n'y avoit point de troupe qui fut meilleure que la sienne. Les peuples de Bellemarine, qui avoient eu Gualcior pour chef, marchoient alors sous les ordres de Rodomont, Roi d'Alger & de Sarse. Agramant l'avoit envoyé en Afrique, pendant que le Soleil étoit dans le signe nébuleux du Sagittaire ; & il en étoit revenu, depuis trois jours seulement, avec un bon nombre de Cavaliers & de gens de pied qui l'avoient suivi. Le nom Chrétien n'avoit point de plus grand ennemi que Rodomont : à une force prodigieuse il joignoit une extrême audace, & lui seul étoit plus à craindre, pour les murs de Paris, que tous les Infideles ensemble qui marchoien à la suite d'Agramant & de Marsile. Enfin Prusion, Roi d'Alfarache, & Dardinel, Roi de Zumara, parurent les derniers. Je ne sais si quelque oiseau de mauvais augure, avoit, par son lugubre cri, annoncé à ces deux Princes le triste sort qui les attendoit : mais il étoit arrêté dans le Ciel, que l'un & l'autre périroit dans le

combat qui devoit se donner le jour suivant.

Il ne manquoit plus à passer en revue, que les seules troupes des Rois de Trémisen & de Noricie; & on ne les voyoit point paroître, ni on n'en avoit aucune nouvelle. Agramant ne savoit à quoi attribuer leur négligence, lorsqu'on lui amena un Ecuyer du Roi de Trémisen, qui lui apprit tout ce qui s'étoit passé. Cet homme lui dit qu'Alzir & Manilard étoient étendus sur la poussiere, avec un grand nombre de leurs gens. Un seul Guerrier les a défaits, ajouta-t-il; & ce Guerrier est si terrible, qu'il auroit pû défaire de même toute votre armée, si je ne l'avois vu partir au moment que je tâchois de me dérober à ses coups par une prompte fuite : les gens de pied, ni les Cavaliers, ne tiennent pas plus devant lui, que les moutons & les chevres tiennent devant le loup. Il étoit arrivé depuis peu, au camp des Sarrasins, un Prince, qu'on nommoit le fier Mandricard : aucun Guerrier, soit d'Europe, soit d'Asie,

ne le surpassoit en valeur. Il étoit fils & successeur du fameux Agrican, Roi de Tartarie ; & Agramant, qui connoissoit son mérite & sa haute naissance, le traitoit avec une grande distinction. Mille exploits fameux, avoient rendu le nom de ce Prince célebre par toute la terre. Mais ce qui lui avoit acquis le plus de gloire, étoit l'intrépidité avec laquelle il s'étoit rendu maître des armes éclatantes que portoit jadis Hector ; & cette avanture, dont il vint à bout dans le château de la Fée de Syrie, fut si étrange & si terrible, que le récit seul en est capable d'inspirer l'effroi. Mandricard, qui se trouva présent au récit de l'Ecuyer, leva sa tête audacieuse, & se résolut, sur-le-champ, à suivre les traces du Guerrier dont on lui parloit. Il ne communiqua néanmoins son dessein à personne, soit que ce fût par dédain, soit qu'il craignît que quelqu'autre ne le devançât dans cette entreprise. Il demanda seulement à l'Ecuyer, de quelle couleur étoit la cotte d'arme de ce Guerrier si redoutable. L'autre lui répondit

qu'elle étoit noire, que ſon écu l'étoit auſſi, & qu'il ne portoit aucun pennache ſur ſon caſque : ce qui étoit conforme à la vérité ; car Roland avoit laiſſé en effet ſes armes ordinaires, & en avoit pris de noires, afin que ſon extérieur exprimât mieux la triſteſſe dont il avoit l'ame atteinte.

Marſile avoit donné à Mandricard un cheval de poil bai brun, dont le crin & les pieds étoient noirs ; & ce cheval étoit né d'une jument de Friſe & d'un genet d'Andalouſie. Le Prince Tartare monta deſſus, couvert de ſes armes, & s'éloigna au galop dans le moment ; bien déterminé à ne pas revenir au Camp, qu'il n'eut auparavant combattu le Guerrier aux armes noires. Il rencontra bientôt pluſieurs de ceux qui avoient été défaits par le Comte d'Angers. L'un pleuroit un frere, l'autre un fils tué à ſes yeux : on voyoit encore ſur leur viſage des marques de la frayeur qui les avoit ſaiſis : ils erroient dans la campagne, ſans proférer un ſeul mot ; on les auroit pris pour des inſenſés. Un peu après Mandricard arriva au lieu

du combat ; & l'affreux ſpectacle qu'il y vit, juſtifia pleinement le récit qu'on avoit fait au Roi d'Afrique. Il remarqua le nombre des morts : il en retourna quelques-uns, afin de mieux obſerver l'énormité de leurs bleſſures, qu'il voulut même meſurer avec la main ; & le ſentiment qui prévalut alors dans ſon ame, fut un ſentiment de jalouſie contre le Guerrier qui venoit de donner une ſi éclatante preuve de valeur. Tel eſt un mâtin affamé, lorſqu'il rencontre en ſon chemin le corps d'un bœuf, que les Bergers ont abandonné, mais où il ne reſte plus que les os & les cornes, parceque des corbeaux ou d'autres chiens en ont déja dévoré les chairs ; il conſidere avec regret cette carcaſſe décharnée. Ainſi le Prince Tartare, à la vûe de tous ces morts, témoigne un violent dépit d'avoir manqué une ſi belle occaſion de ſignaler ſon courage.

Pendant tout le jour & la moitié du jour d'après, il ſuivit les traces du Guerrier aux armes noires, demandant avec ſoin de ſes nouvelles. Il arriva enfin à une

petite prairie ombragée de feuillages, & presque toute entourée d'une riviere : de sorte qu'on n'y pouvoit entrer que par une langue de terre assez étroite. C'est ainsi qu'auprès d'Otricoli, le Tibre forme une agréable presqu'Isle. Une grosse troupe de Cavaliers armés se tenoient à l'entrée de cette prairie. Mandricard leur demanda ce qui les avoit rassemblés en si grand nombre, & quel étoit leur dessein. Le chef de ces Cavaliers, jugeant à la bonne mine du fils d'Agrican, & à la magnificence de ses armes, que ce devoit être un homme très distingué, lui répondit de cette maniere. Nous accompagnons, lui dit-il, par ordre du Roi de Grenade, notre Maître, la Princesse sa fille, qui doit épouser incessamment le Roi d'Alger, quoique ce mariage ne soit pas encore déclaré : cette Princesse repose présentement ; mais dès que la grande chaleur sera passée, & que le chant de la cigale ne se fera plus entendre, nous partirons avec elle, pour la remettre entre les mains du Roi, son pere, qui est au camp des Maures. Le fier

Tartare, qui méprisoit généralement tout le monde, forma aussitôt le dessein d'éprouver, si ceux qui gardoient la Princesse de Grenade, seroient capables de la défendre. On dit que votre Princesse est fort belle, reprit-il, je serois curieux de savoir si elle mérite la réputation de beauté qu'elle a : conduisez-moi tout-à-l'heure au lieu où elle est, ou faites-là venir ici promptement pour que je la voie; car je n'ai pas le loisir d'attendre. Il faut, repartit ce Capitaine, que vous soyez le plus fou des hommes, pour parler comme vous faites: & il n'eut pas le tems d'en dire davantage, car Mandricard baissant sa lance, la lui passa sur le champ au travers du corps, sans que la cuirasse du Grenadin pût le garantir d'un si rude coup.

Lorsque le fils d'Agrican s'empara des armes d'Hector, voyant que l'épée manquoit à ces armes, il fit un serment qu'il garda toujours depuis, il jura qu'il ne porteroit jamais d'autre épée que Durandal. C'étoit l'épée fameuse dont Almont faisoit tant de cas, celle qui avoit appar-

tenu jadis au fils de Priam ; & la même que portoit alors le Comte d'Angers, à qui Mandricard se promettoit bien de l'ôter par force. L'intrépide Tartare n'hésita point d'attaquer seul cette grosse troupe de Cavaliers. Il se jetta au milieu d'eux, en criant, qui de vous sera assez hardi pour s'opposer à mon passage ? Ils l'entourerent aussitôt de tous côtés, & l'assaillirent tous ensemble. Mais leurs efforts furent vains : il en perça un grand nombre avec sa lance, avant qu'elle se rompit ; & après qu'elle fut rompue, il en prit le tronçon à deux mains, & en tua de cette maniere un plus grand nombre encore. Par des coups terribles, il enfonçoit les casques, il fracassoit les cuirasses ; & souvent du même coup il renversoit & l'homme & le cheval. C'est ainsi que Samson défit autrefois les Philistins avec l'os d'une mâchoire d'âne qu'il trouva sous ses pas. Les Grenadins, de leur côté, ne peuvent souffrir qu'on les assomme de la sorte avec un tronçon de lance : honteux de se voir écraser comme des grenouilles, ou comme

des reptiles, cette maniere de mourir leur paroît plus insupportable que la mort même; ils s'exposent à l'envi aux coups du Prince Tartare, sans que la chûte de l'un empêche l'autre de prendre sa place. Ils reconnurent néanmoins, à leurs dépens, que la mort est toujours une chose fort désagréable, quelque raison qu'on ait de s'y exposer. Après que les deux tiers d'entr'eux eurent été tués, ceux qui restoient prirent enfin le parti de se sauver comme ils pourroient. Mais le furieux Mandricard prétend qu'il n'en réchappe pas un seul, & il les poursuit vivement. Comme dans une campagne ou dans un marais desséché, ni les roseaux ni le chaume ne peuvent résister à l'ardeur du feu, qu'un laboureur habile sait unir à l'impétuosité du vent; & que la flamme, poussée de toutes parts, consume en pétillant, & dévore tout ce qu'elle rencontre : de même cette troupe de Cavaliers fut défaite en un moment par l'ennemi redoutable qu'ils avoient en tête.

Lorsque Mandricard vit que rien ne s'op-

poſoit plus à lui, il s'avança dans cette prairie, dont l'entrée avoit été ſi mal défendue; & paſſant au travers des morts, il ſe laiſſa conduire aux traces qu'il remarquoit ſur l'herbe, & aux plaintes qui frappoient de loin ſes oreilles. Son intention étoit de reconnoître par lui-même, ſi la beauté de la Princeſſe de Grenade étoit réellement telle qu'on le publioit. Il découvrit bientôt Doralice, c'eſt ainſi qu'elle s'appelloit, aſſiſe toute éperdue au pied d'un vieux hêtre. Ses larmes tomboient en abondance de ſon viſage ſur ſon ſein: on jugeoit aiſément qu'elle déploroit le malheur de ſes gens, & qu'elle étoit en même tems ſaiſie de crainte pour elle-même. Quand elle apperçut Mandricard qui venoit à elle, ſouillé de ſang, & avec l'air farouche, ſa frayeur redoubla. Elle, & tous ceux de ſa ſuite, pouſſerent auſſitôt un grand cri: car outre ſes gardes qui avoient été défaits, elle étoit encore accompagnée de pluſieurs hommes d'un âge avancé, & d'un grand nombre de femmes & de jeunes filles, qui

l'avoient ſuivie de Grenade. Dès que le fils d'Agrican fut près de cette beauté, qui effaçoit, ſans contredit, toutes les beautés de l'Eſpagne, il ſe ſentit dans le moment comme tranſporté hors de lui. Si Doralice, baignée de larmes, ſait enchaîner ainſi les cœurs; quel doit être le pouvoir de ſes yeux, quand ils ſont animés par les ris? Tout l'avantage que Mandricard ſe flatta de pouvoir tirer de ſa victoire, fut que celle qu'il venoit de faire ſa priſonniere, daignât le recevoir lui-même pour ſon eſclave. Il ne put néanmoins conſentir à perdre le fruit d'une ſi heureuſe aventure, ni ſe réſoudre à laiſſer partir la Princeſſe. Quoiqu'elle parût accablée d'une exceſſive douleur, il ne déſeſpéra point de la calmer, & de faire enſorte que la joie ſuccédât dans ſon cœur à la triſteſſe. Réſolu de ne ſe plus ſéparer d'elle, il la fit monter ſur une haquenée blanche: puis ſe tournant vers ceux de ſa ſuite, il les congédia tous: allez, leur dit-il d'un air tranquille, votre Maîtreſſe n'a plus beſoin de vous: je ſerai déſormais ſon Ecuyer, je lui

rendrai tous les différens ſervices que vous aviez coutume de lui rendre : retirez-vous ; & à ces mots il partit avec Doralice. Les Officiers de la Princeſſe, contraints de l'abandonner, ſe retirerent en pleurant & en gémiſſant. Ah! diſoient-ils, quelle ſera la douleur du Roi, ſon pere, lorſqu'il apprendra cette triſte nouvelle ? mais quel ſera le dépit & la fureur du vaillant Prince qui devoit être ſon époux? Que la vengeance qu'il tirera d'un pareil affront ſera terrible ! Pourquoi Rodomont n'eſt-il pas ici préſentement, pour arracher à un indigne raviſſeur l'illuſtre fille de Stordilan ?

Le Prince Tartare, content de la belle conquête, qu'il devoit à ſa bonne fortune & à ſa valeur, paroiſſoit alors bien moins impatient de rencontrer le Chevalier aux armes noires. Au lieu d'aller d'un pas précipité, comme il faiſoit auparavant, il ne marchoit plus que lentement : il ne ſongeoit même qu'à trouver quelqu'endroit commode, où il pût s'arrêter, pour faire connoître au nouvel objet de ſa tendreſſe, quelle étoit la violence de ſes feux.

Il n'oublia rien cependant pour ſécher les pleurs qui couloient ſans ceſſe des beaux yeux de Doralice : il inventa ſur-le-champ, il feignit bien des choſes qu'il lui dit comme véritables. Il l'aſſura que depuis long-tems le bruit de ſa beauté l'avoit mis au nombre de ſes adorateurs : qu'il avoit quitté ſon pays, & abandonné ſes riches états, non pour voir l'Eſpagne & la France, mais uniquement pour contempler ſes charmes. Ah ! ſi l'amour, ajoutoit-il, doit être le ſeul prix de l'amour, nul n'eſt plus digne que moi d'être aimé de vous. Si vous avez égard à l'éclat de la naiſſance, en eſt-il une plus illuſtre que la mienne ! J'ai eu pour pere le grand Agrican. Mes états ne le cedent ni en richeſſes, ni en étendue, à ceux des plus puiſſans Princes : au-deſſus de moi je ne reconnois que Dieu ſeul. Si la valeur enfin peut contribuer à rendre un cœur ſenſible, je me flatte de vous avoir aujourd'hui donné d'éclatantes preuves de mon courage.

Par ces diſcours & pluſieurs autres ſemblables, qu'Amour ſuggéra au fils d'A-

grican, il diſſipa peu-à-peu l'effroi dont la Princeſſe de Grenade étoit ſaiſie, il bannit inſenſiblement la triſteſſe de ſon ame. Elle l'écouta d'abord avec plus de tranquillité, enſuite elle l'écouta avec plaiſir. Doralice, qui n'oſoit au commencement lever les yeux ſur lui, eut l'aſſurance de le regarder : puis elle lui adreſſa des regards pleins de douceur ; de ſorte que Mandricard, qui avoit de l'expérience en amour, commença de ſon côté par eſpérer, & bientôt il ne douta plus d'être favorablement écouté. Il marcha ainſi tout le jour avec ſa nouvelle Maîtreſſe, dont la compagnie rempliſſoit ſon cœur de joie. Lorſque le ſoleil fut près de ſe coucher, & que la nuit vint, par ſa fraîcheur, inviter au repos tous les habitans du monde : il preſſa le pas de ſon cheval, juſqu'à ce qu'il entendit le ſon d'un inſtrument champêtre, & qu'il apperçut de la fumée qui ſortoit de quelques cabannes de Bergers, demeure moins belle, moins ornée, qu'agréable & commode. Un de ces Bergers reçut les deux amans avec honneur, &

leur fit un accueil dont ils furent très satisfaits. La vraie politesse ne se trouve pas seulement dans les palais & dans les villes, souvent elle habite sous d'humbles toits. Je ne dirai rien de ce qui se passa pendant la nuit, entre le fils d'Agrican & la Princesse de Grenade : chacun en jugera comme il lui plaira. Il est néanmoins assez vraisemblable qu'ils furent tous deux de fort bonne intelligence ; car le lendemain matin on les vit plus gais l'un & l'autre, qu'ils ne le paroissoient la veille, & Doralice en partant, témoigna sa reconnoissance au Berger qui les avoit si bien reçus chez lui. Ils allerent de-là en différens lieux, & arriverent enfin sur les bords d'une grande riviere qui couloit tranquillement vers la mer : son cours étoit si lent qu'on s'en appercevoit à peine, & son onde si claire qu'on pouvoit aisément voir jusqu'au fond. En cet endroit ils rencontrerent deux Chevaliers & une Dame qui se reposoient sur l'herbe. Mais comme le grand sujet que je traite, ne me permet pas de suivre toujours une même

route ; les cris que font les Maures autour de leur Général, les menaces d'Agramant qui a juré de détruire l'Empire Romain, & les bravades de Rodomont qui ne se promet pas moins que de mettre Paris en cendres & de raser Rome : tout cela me détourne du chemin que je suivois, pour m'en faire prendre un autre.

Agramant, ayant appris que l'armée des Anglois étoit débarquée en France, avoit aussitôt mandé le Roi Marsile, le vieux Sobrin, Roi de Garbe, & les autres Chefs afin de délibérer avec eux sur ce qu'il y avoit à faire ; & tous étoient convenus qu'il ne falloit rien oublier, pour se rendre incessamment les maîtres de Paris, parcequ'il ne seroit plus possible d'y parvenir après l'arrivée du secours. Déja les Infideles avoient fait provision d'un très grand nombre d'échelles, & d'une quantité prodigieuse de poutrres, de planches, de claies, destinées à faire des ponts & des bateaux, ou à d'autres usages. Mais leur Général étoit celui qui s'empressoit le plus à tout disposer pour venir à bout de son entreprise.

entreprise. Il avoit déja commandé les troupes qui devoient attaquer la place, & nommé celles qui soutiendroient les premieres ; & lui-même avoit résolu de se trouver au combat. La veille de l'assaut, Charlemagne donna ordre qu'on adressât des prieres à Dieu dans tous les Temples de la ville : il voulut que les Prêtres & les Religieux y célébrassent les saints Mysteres : il exhorta tous les Chrétiens à se mettre en état d'y participer, & à rendre leur ame aussi pure, que si le jour suivant eût dû être le dernier de leur vie. L'Empereur, accompagné des Seigneurs de sa Cour & des Ministres étrangers, donnoit lui-même aux autres, dans la principale Eglise, l'exemple d'une piété sincere. O Dieu! disoit-il, les mains jointes & les yeux élevés vers le Ciel, quoique je sois un pécheur, ne permettez pas que votre peuple porte la peine de mon iniquité. Si nous sommes coupables, differez du moins quelque tems à nous punir : que ce ne soit pas de la main des Infideles, que nous recevions le châti-

ment que nous avons mérité. Que diront les ennemis de votre loi, s'ils nous voient tomber ſous leurs coups? Ils vous accuſeront de foibleſſe : ils croiront que vous n'avez pû nous défendre ; & pour un qui refuſe aujourd'hui de vous reconnoître, il s'en trouvera cent dans la ſuite qui ne voudront pas vous rendre le culte qui vous eſt dû, de ſorte que la vraie foi ſera entierement bannie de la terre. Ah! Seigneur, n'abandonnez pas un peuple qui a chaſſé des lieux où l'on révere votre ſaint Tombeau, tous les impies qui le ſouilloient, qui a ſi ſouvent pris la défenſe de votre Egliſe, & protegé ceux qui tiennent votre place ici-bas. Ce n'eſt pas en vertu de notre propre mérite, que nous eſpérons pouvoir obtenir le ſecours que nous vous demandons; nous ſommes trop criminels à vos yeux, pour nous en croire dignes : mais votre divine grace peut effacer toutes nos fautes : c'eſt ſur votre miſéricorde ſeule que nous fondons notre eſpérance.

Telles étoient les prieres que le pieux

Empereur offroit à Dieu, & qu'il accompagnoit d'un cœur contrit & humilié. Il en ajouta encore plusieurs autres, & y joignit un vœu proportionné à la haute dignité dont il étoit revêtu, & au besoin pressant où il se trouvoit alors. Ses prieres ne furent pas vaines : l'Ange à qui la conduite de Charlemagne étoit confiée, prenant son vol vers le Ciel, les porta devant le Sauveur du monde ; & dans le moment même une multitude d'autres Anges y porterent aussi les prieres de tous les fideles. Les ames bienheureuses qui étoient présentes, leverent à l'instant des yeux supplians vers celui dont l'amour pour les hommes est infini, & intercéderent en faveur des Chrétiens. Alors le Seigneur, qui jamais ne refuse les graces que lui demande un cœur sincere, fut émû de compassion, & ayant fait venir à lui l'Archange Michel : partez, lui dit-il, allez joindre les Anglois qui viennent de débarquer sur les côtes de Picardie, & conduisez-les à Paris, sans que les Sarrasins en aient le moindre soupçon. Faites-

vous pour cet effet accompagner du Silence, à qui vous déclarerez ma volonté ; ce sera par son moyen que cette entreprise réussira. Vous irez ensuite chercher la Discorde aux lieux où elle habite : vous lui ordonnerez de ma part de prendre avec elle tout ce qu'il y a de plus propre à allumer & à entretenir ses feux dangereux dans le camp des Infideles. Qu'elle ne manque pas de semer parmi eux une division funeste, qui excite leurs plus braves Guerriers à combattre les uns contre les autres, & à s'entredétruire : que les uns soient blessés ou périssent de leurs propres armes : que les autres, indignés, abandonnent leur Camp ; de maniere que le Général de ces furieux ne puisse tirer aucun secours de leur bras.

Michel, sans rien repliquer, partit à l'instant. En quelque lieu qu'il porte son vol, les nuages disparoissent, la sérénité revient dans les airs : un cercle lumineux l'environne, semblable au feu des éclairs. Le Courier céleste songeoit en lui-même de quel côté il dirigeroit sa course, pour rencontrer plus promptement cet ennemi

des paroles, à qui il avoit ordre de s'adresser d'abord; & après y avoir bien pensé il conclut que celui qu'il cherchoit, devoit sûrement habiter parmi les Religieux & les Moines, puisque chez eux le mot de *silence* se trouvoit écrit à la porte des Eglises, des dortoirs, des réfectoires, & généralement partout. Ce fut donc vers un Monastere, que l'Ange tourna ses aîles dorées; & il s'y détermina d'autant plus, qu'il espéroit trouver au même endroit la tranquillité, la paix & la charité. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'en arrivant on lui dit que le silence n'habitoit point en ce lieu, & qu'il n'y étoit connu que de nom. Vous n'y rencontrerez pas non plus, ajouta-t-on, ni la charité, ni la tranquillité, ni la paix : il est vrai qu'on les y trouvoit autrefois; mais la gourmandise, l'avarice, la colere, l'orgueil, l'envie, la paresse & la cruauté, les en ont chassées. Michel, fort surpris de ce qu'on lui disoit, considéra cette détestable demeure, & y apperçut la discorde, que Dieu lui avoit ordonné d'aller chercher

quand il auroit trouvé le ſilence. Il crut alors être tranſporté en Enfer au milieu des réprouvés : jamais il n'eut penſé que la diſcorde pût habiter parmi ceux, qui ont conſacré toute leur vie à louer & à ſervir le Seigneur, & il s'attendoit à l'aller chercher bien loin de chez eux. Il la reconnut à ſa robe de cent couleurs différentes, & compoſée de bandes inégales & détachées les unes des autres ; de maniere que cette robe la couvroit quelquefois, & quelquefois en marchant le vent & l'agitation de ſon corps faiſoient voltiger toutes ces bandes, & empêchoient ſa robe de la couvrir. Ses cheveux étoient, les uns dorés, les autres argentés, d'autres noirs ou châtains ; & ils paroiſſoient tous avoir une grande diſpoſition à ſe mêler : il y en avoit qui lui pendoient par-devant, d'autres en plus grand nombre lui tomboient ſur les épaules. Elle tenoit entre ſes mains, & avoit dans ſon ſein, une quantité prodigieuſe d'ajournemens, d'exploits, d'informations, d'enquêtes & de procédures de toutes les ſortes. C'eſt par le

moyen de ces chicanes, que les pauvres sont exposés dans les villes à se voir dépouillés de ce qu'ils possedent. Enfin une multitude de Procureurs, d'Avocats, de Notaires, l'environnoient de tous côtés.

L'Ange l'ayant appellée, lui ordonna d'aller semer la division parmi les plus braves des Sarrasins, & de faire ensorte qu'ils périssent les uns par les mains des autres. Il jugea ensuite qu'étant accoutumée d'aller en beaucoup d'endroits, elle pourroit lui enseigner où habitoit le silence, & il lui en demanda des nouvelles. Je ne me souviens pas, lui répondit la discorde, de l'avoir jamais rencontré nulle par; il est vrai que j'en ai fort entendu parler, & que j'ai bien oui vanter sa finesse : mais, repritelle, la fraude qui est ici, pourra mieux que moi vous apprendre où on le trouve; car elle lui tient souvent compagnie; & à ces mots elle lui montra la fraude avec le doigt, en ajoutant, la voilà. Celle-ci avoit une physionomie agréable, elle étoit honnêtement vêtue, ses regards étoient modestes, sa démarche grave, & le son

de sa voix si doux & si gracieux, qu'on l'auroit prise pour l'Ange Gabriel lorsqu'il vint saluer Marie. Mais du reste elle étoit d'une horrible difformité, que cachoit une robe très ample & très longue; & sous cette robe elle avoit toujours un glaive empoisonné. Michel lui ayant demandé où il pourroit rencontrer le silence: il habitoit autrefois, lui dit la fraude, parmi les gens vertueux, & on ne le trouvoit que là. Vous l'auriez rencontré chez les enfans de Saint Benoît & du Prophete Elie, dans les premiers tems que leurs Monasteres ont été fondés. Vous auriez pû le trouver de même chez les disciples de Pithagore & d'Architas, tant qu'ont subsisté les écoles de ces Philosophes. Depuis les tems dont je vous parle, le silence, qui n'avoit eu devant les yeux que des exemples de vertu, n'a plus été témoin dans la suite que d'actions vicieuses. Il alla d'abord pendant la nuit avec les Amans: puis il accompagna les larrons, à qui il vit commettre toutes sortes de crimes. Je l'ai plusieurs fois rencontré

avec des traîtres & des aſſaſſins. Souvent il ſe retire dans quelqu'endroit écarté avec des faux-monnoyeurs. Enfin il a coutume de changer ſi ſouvent de demeure & de compagnie, que vous le chercheriez long-tems avant que de le trouver. Cependant ajouta-t-elle, je ne déſeſpere pas de vous le faire rencontrer. Il faut pour cela que vous alliez le chercher à l'antre du ſommeil : c'eſt-là ſûrement que vous le trouverez endormi, pourvû que vous y arriviez au milieu de la nuit.

Quoique la fraude ſoit naturellement fauſſe & trompeuſe, ce qu'elle diſoit néanmoins paroiſſoit ſi vraiſemblable, que l'Ange n'héſita point à la croire. Il partit auſſitôt du Monaſtere; & comme il n'ignoroit pas en quel lieu demeuroit le ſommeil, il ménagea ſon vol de maniere, qu'il put s'y rendre à l'heure préciſe qu'on lui avoit marquée. Il y a en Arabie un petit vallon fort agréable, éloigné des villes & de toute habitation. Il eſt ſitué entre deux hautes montagnes, & tellement rempli d'arbres touffus, que l'épaiſſeur

de leurs branches rend ce lieu inaccessible aux plus ardens rayons du Soleil. Au fond de ce vallon on trouve une grotte spacieuse, qui pénetre bien avant dans le roc, & dont l'entrée est toute garnie de lierre : c'est-là qu'habite le sommeil. Auprès de lui sont, d'un côté l'oisiveté au corps replet, & de l'autre la paresse qui est toujours assise, parcequ'elle ne sauroit marcher, & qu'elle peut à peine se tenir debout. L'oubli garde la porte : comme il ne reconnoît personne, il empêche généralement tout le monde d'entrer dans la grotte ; & de quelque commission dont on soit chargé, il n'écoute point ce qu'on lui dit, & n'y répond rien. Le silence, qui a une chaussure de feutre & une robe noire, s'occupe à faire la ronde par-tout aux environs : dès qu'il découvre quelqu'un de loin, il lui fait signe de la main de ne pas avancer. L'Ange, s'étant approché de son oreille, lui dit d'une voix basse, Dieu vous ordonne de conduire à Paris l'armée que Renaud amene au secours de Charlemagne ; & il veut que cette entreprise

s'exécute avec un ſi grand ſecret, que les Sarraſins ſoient attaqués avant même qu'ils aient pû ſonger à ſe défendre. Pour toute réponſe le ſilence fit ſigne de la tête, qu'il accompliroit exactement l'ordre qu'on lui donnoit ; & en effet il ſuivit l'Ange, avec qui il ſe rendit en un inſtant ſur les côtes de Picardie. Michel inſpira un nouveau courage aux Chrétiens ; il leur fit faire tant de diligence, qu'ils arriverent en un jour devant Paris, ſans qu'aucun d'eux ſoupçonnât qu'une marche ſi prompte ne pouvoit être naturelle. Le ſilence alloit de rang en rang, il couvroit les troupes d'un nuage épais qui en déroboit entierement la vûe, quoique les objets extérieurs fuſſent éclairés comme à l'ordinaire ; & l'épaiſſeur de ce nuage empêchoit qu'on ne pût entendre au dehors le ſon des inſtrumens de guerre. Il paſſa enſuite dans le camp des Infideles, & leur cauſa à tous une eſpece d'engourdiſſement qui leur ôtoit l'uſage des yeux & des oreilles.

Pendant que l'armée de Renaud marchoit d'un pas ſi précipité, qu'il étoit

aiſé de juger qu'un Ange la conduiſoit ; & que ſa marche étoit en même tems accompagnée d'un ſi grand ſilence, que les Sarraſins n'en avoient aucun ſoupçon : Agramant, voulant faire un dernier effort pour ſe rendre maître de Paris, avoit ordonné à ſon infanterie de s'avancer juſqu'au pied des murs de cette ville, qu'il avoit réſolu de forcer. Il n'eſt pas plus difficile de dire le nombre des arbres qui couvrent le dos de l'Apennin, celui des vagues qui ſe briſent contre le mont Atlas, ou des étoiles qui éclairent pendant la nuit les plaiſirs furtifs des Amans ; qu'il le ſeroit de marquer le nombre des ſoldats qu'Agramant fit alors marcher contre l'Empereur Charlemagne. Les cloches de la ville annoncerent, par des coups redoublés, l'effroi qui avoit ſaiſi les Chrétiens. Tous les Temples furent remplis d'un peuple conſterné, qui levant les mains au Ciel, imploroit le ſecours de Dieu. Si dans le ſéjour des bienheureux, on faiſoit autant de cas des tréſors, qu'en font ſur la terre les aveugles mortels ; il n'y a

pas un ſeul habitant des Cieux qui, dans cette occaſion, n'eut pû recevoir quelque précieuſe offrande. Les vieillards ſe plaignent d'avoir été réſervés pour de ſi grands malheurs ; ils envient le ſort de ceux qui ont déja fini leur carriere : mais les jeunes gens, moins ſuſceptibles de crainte, ſans faire attention aux diſcours de ces timides vieillards, s'empreſſent de courir de tous côtés ſur les remparts. Là ſe rendirent les Rois, les Princes, les Seigneurs, qui étoient à la ſuite de Charlemagne, tous les Guerriers, tant François qu'Etrangers, y accoururent auſſi. Epris d'un ſaint deſir d'expoſer leur vie pour la défenſe de la foi, ils prierent l'Empereur de permettre qu'on baiſſât les ponts-levis, afin qu'ils puſſent aller eux-mêmes attaquer les Infideles qui venoient à eux : mais Charles, content de l'ardeur qu'ils témoignoient, n'y voulut point conſentir. Il les plaça en différens lieux, ſelon qu'il le jugea le plus convenable : un petit nombre en quelques endroits, & un plus grand nombre en d'autres. Aux uns il confia le ſoin des feux

qu'on devoit lancer ſur les aſſaillans : il chargea les autres du ſoin des machines ; & lui-même, ſans s'arrêter nulle part, alloit en tous lieux, porter par ſa préſence, un puiſſant ſecours.

La ville de Paris eſt ſituée dans une belle plaine, préciſément au cœur de la France. La riviere de Seine la traverſe d'un bout à l'autre, & y forme une Iſle où eſt bâtie la partie principale de cette grande ville : car Paris eſt diviſé en trois parties, ſavoir l'Iſle dont je parle, & deux autres qui ſont aux deux côtés de la Seine ; & ces deux dernieres ſont fortifiées, ſoit par la riviere, ſoit par de bons foſſés. La ville, qui a pluſieurs milles d'étendue, peut être attaquée par bien des endroits : mais comme Agramant ne vouloit point partager ſon armée, il avoit fait marcher toutes ſes troupes d'un ſeul côté, qui étoit celui du couchant ; d'autant plus que de ce côté-là tout le pays lui étoit ſoumis, depuis Paris juſqu'en Eſpagne. L'Empereur avoit eu ſoin de pourvoir abondamment la ville de toutes ſortes de munitions. Il l'avoit

fortifiée par quantité d'ouvrages, principalement aux endroits les plus foibles. Il avoit fait élever des digues le long de la Seine, & fait tendre de fortes chaînes au haut & au bas de la riviere. Enfin la pénétration de Charlemagne lui avoit fait prévoir sûrement de quel côté il seroit attaqué : & les Infideles ne tenterent rien contre lui, à quoi il n'eut pourvû d'avance.

Marsile se mit en bataille dans la plaine, ayant avec lui Ferragus, Isolier, Serpentin, Grandonio, Falsiron, Balugant, & tous les Maures qu'il avoit amenés d'Espagne. Sobrin étoit à sa gauche sur le bord de la Seine, avec Pulian, Dardinel, fils d'Almont, & le Roi d'Oran, qui étoit un Géant de plus de dix pieds de haut. Mais pourquoi serois-je plus lent à raconter cet assaut furieux, que les Sarrasins ne le furent à attaquer leurs ennemis. Rodomont, plein de colere & de dédain, fait voir plus qu'aucun autre, par ses menaces, & par les injures qu'il vomit contre les Chrétiens, combien il est impatient de marcher à eux.

Ainſi que pendant l'été, on voit des eſſains de mouches ſe jetter avidement ſur des vaſes de lait, ou ſur les reliefs d'un repas; comme on voit des étourneaux fondre ſur une treille, lorſque les raiſins ſont mûrs : de même les Sarraſins, rempliſſant l'air de leurs cris, s'avancent vers les remparts qu'ils ont entrepris de forcer. Les Chrétiens, armés de lances, d'épées, de haches, de pierres & de feux, ne ſont point effrayés de l'audace de ces barbares : ils les attendent avec intrépidité ſur leurs murailles, & les reçoivent avec tant de courage, qu'ils les renverſent dans le foſſé, couverts de toutes ſortes de plaies. Car ce n'eſt pas ſeulement avec le fer, que les aſſiégés combattent : ils emploient pour leur défenſe d'énormes pierres, des creneaux preſqu'entiers, des pans de murs qu'ils ont démolis exprès, & dont ils accablent les aſſaillans. Ils verſent ſur eux de l'eau bouillante, qui entrant par la viſiere de leurs caſques, les brûle & les aveugle. Si cette pluie dévorante paroît inſupportable aux Infideles, que doivent

être pour eux les vases remplis de chaux ardente, de poix fondue, de soufre & de nitre enflammés, qu'on répand incessamment sur leurs corps? Comment peuvent-ils supporter les cercles de fer rouge, dont on leur fait en plus d'un lieu, de fâcheuses guirlandes?

Le Roi d'Alger s'étoit avancé en même tems au pied des murailles, avec une seconde troupe de Sarrasins. Il étoit accompagné de Buralde, Roi de Marmonde, & d'Ormide, Roi des Garamantes. A ses côtés marchoient Soridan, Clarinde, & le Roi de Sette qui ne paroissoit point avoir envie de se cacher: & il étoit suivi des Rois de Maroc & de Cosca, chacun de ces Guerriers souhaitant également de signaler son courage. Sur l'enseigne du Roi d'Alger, qui étoit couleur de feu, on voyoit représenté un lion qui se laissoit enchaîner par une jeune fille; & par cet emblême, Rodomont vouloit faire entendre que la belle Doralice, fille de Stordilan, Roi de Grenade, avoit soumis son cœur. C'étoit cette même Princesse que

Mandricard lui avoit enlevée, ainsi que je l'ai raconté plus haut. Le Roi d'Alger la préféroit, & à sa couronne & à sa propre vie : Doralice étoit l'objet de ses galanteries, & l'ame de sa valeur. Il ignoroit alors qu'elle fût au pouvoir d'un autre : s'il en avoit eu quelque connoissance, il auroit fait sur-le-champ, pour l'amour d'elle, tout ce qu'il fit dans cette journée pour se rendre maître de Paris. Mille échelles furent dressées en même-tems, contre la muraille. Deux hommes pouvoient y monter de front. Ceux du second rang poussoient ceux du premier ; & ceux-ci étoient eux-mêmes poussés par d'autres qui montoient après eux. Les uns étoient soutenus par leur courage : les autres l'étoient par la crainte ; & tous étoient également contraints de s'exposer au danger : car le cruel Rodomont blessoit ou tuoit, sans pitié, tous ceux qu'il voyoit monter avec trop de lenteur. Chacun donc s'efforçoit de gagner le haut de la muraille, au travers des feux & des pierres que lançoient les assiégés.

Entre un ſi grand nombre d'aſſaillans, qui ne ſongeoient qu'à s'ouvrir un paſſage aux endroits qu'ils jugeoient les moins difficiles, Rodomont étoit le ſeul, qui, ſans égard aux difficultés, affrontoit le péril avec audace, & entreprenoit même de monter par des routes impraticables : tous les autres faiſoient des vœux au Ciel, lui ſeul l'outrageoit par ſes blaſphêmes. Il étoit couvert d'une dure & forte cuiraſſe, faite de la peau écailleuſe d'un dragon. L'impie dont il deſcendoit, ce téméraire qui fit édifier Babel, afin de détrôner le Maître du Monde, s'étoit autrefois armé de cette cuiraſſe; & il avoit fait forger, dans la même vue, le bouclier, le caſque & l'épée que Rodomont portoit. Avec autant d'orgueil, de fureur & d'impiété, que ſon ayeul Nemrod, le Roi d'Alger ſe croiroit capable de monter juſqu'au Ciel, ſi quelque chemin pouvoit y conduire. Il n'examine point ſi la muraille eſt encore entiere, ou s'il y a quelque bréche. Il ne fait nulle attention à la profondeur du foſſé : il s'y jette, & le traverſe

en courant, quoiqu'il ſoit dans l'eau preſque juſqu'aux yeux. Tel qu'un ſanglier, avec ſa poitrine, ſes dents & ſes ongles, ſe fait aiſément un paſſage au travers des joncs & des roſeaux: de même Rodomont, tenant ſon bouclier ſur ſa tête, s'ouvre une route facile au travers de l'eau & de la fange; & malgré les pierres, les feux & les traits des Chrétiens, il brave tout ce qu'on lui lance du haut des remparts; il braveroit même la foudre.

Dès qu'il ſe vit hors de l'eau, il ſe jetta ſur une eſpece de gallerie en ſaillie, d'où les aſſiégés pouvoient, en grand nombre, s'oppoſer à l'ennemi. Le furieux Sarraſin y fit un horrible maſſacre des Chrétiens. Par des coups effroyables, il enlevoit des morceaux de crânes, plus larges que la tonſure des Moines: il faiſoit voler les bras & les têtes, & couler dans le foſſé un déluge de ſang. Après avoir jetté ſon écu derriere ſes épaules, il prit ſon épée à deux mains, & en atteignit le Duc Arnolfe, qui étoit venu des lieux où le Rhin ſe jette dans l'Océan; ce Guerrier ne ré-

ſiſta pas plus à Rodomont, que le ſoufre réſiſte au feu; le Roi d'Alger lui fendit la tête juſqu'à la poitrine. Puis il tua d'un ſeul revers Anſelme, Oldrade, Spineloque & Prandon : le lieu étroit où ils combattoient, joint à ce qu'ils ſe trouverent fort ſerrés les uns contre les autres, fut cauſe qu'ils périrent tous quatre du même coup. Ces derniers étoient Normands : pour Arnolfe, il fut enlevé à la Flandre. Il frappa enſuite ſi rudement Orget de Mayence, ſur le haut de la tête, qu'il le fendit non-ſeulement juſqu'à la poitrine, mais même juſqu'au nombril. Il précipita dans le foſſé Andropon & Meſquin : le premier étoit Prêtre : le ſecond ne connoiſſoit d'autre Dieu que le vin. Celui-ci avoit coutume de vuider les pots, d'un trait : l'eau lui faiſoit horreur, il la regardoit comme du poiſon ; & ce qui lui fit alors le plus de peine, fut de ſe voir contraint à expirer dans cette liqueur qu'il abhorroit. Rodomont partagea le corps en deux à Louis de Provence, & perça de part en part Arnaud de Toulouſe. Il ôta la

vie à quatre Tourangeaux, Obert, Claude, Hugues & Denis ; & traita de la même maniere Gautier, Satallon, Odon & Ambalde, qui étoient de Paris. Enfin une multitude d'autres, dont j'ignore les noms & le pays, tomberent pareillement ſous ſes coups.

Ceux qui ſuivoient le Roi d'Alger, ſe mirent auſſitôt à monter avec leurs échelles, & à livrer un aſſaut terrible. Mais les Chrétiens, qui n'avoient pas beaucoup compté ſur la force de ce premier retranchement, ſe retirerent à un ſecond, incomparablement meilleur, & défendu par un foſſé d'une profondeur énorme : c'étoit-là que les Sarraſins devoient trouver une réſiſtance, à laquelle ils ne s'attendoient point. Outre l'avantage du lieu qu'avoient les aſſiégés, ils ſe ſuccédoient continuellement les uns aux autres, & accabloient leurs ennemis à coups de traits ; de ſorte qu'ils ſe feroient tous mis en fuite, s'ils n'avoient point eu à leur tête le redoutable fils d'Ulien. Il encourageoit les uns, il menaçoit les autres, & les intimidoit

tous par la maniere dont il traitoit ceux qui lâchoient le pied; car il fendoit à plusieurs la tête ou la poitrine: il les poussoit rudement devant lui; il les prenoit par le bras, par le cou, par les cheveux, & les jettoit en si grand nombre dans le fossé, qu'il en étoit presque comblé.

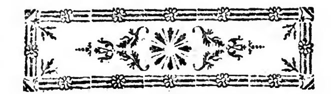
Pendant que cette multitude d'Infideles, descendus, ou plutôt précipités ainsi au bas du fossé, se disposoient à escalader le second retranchement; Rodomont, malgré le poids de ses armes, & la grandeur de sa taille, s'élança de l'autre côté, comme un lévrier agile, & franchit le fossé d'un seul saut, quoique sa largeur fût de près de trente pieds: on eut dit qu'il avoit des aîles par tout le corps; & il ne fit pas plus de bruit en retombant, que s'il avoit eu des souliers de feutre. Il fit aussitôt sentir aux Chrétiens la vigueur de son bras: il coupoit les armes de fine trempe, comme si elles avoient été d'un métal très mou, ou d'une tendre écorce, tant son épée étoit tranchante, & sa force extraordinaire. Cependant les assiégés

avoient eu ſoin de mettre dans le foſſé, une quantité prodigieuſe de bois ſec & de faſcines poiſſées, à quoi ils avoient ajouté un grand nombre de vaſes pleins d'huile, de ſoufre, de nître, ou d'autres matieres pareilles; & tout cela ſi bien arrangé, & caché avec tant de ſoin, qu'on n'en pouvoit rien ſoupçonner, quoique le foſſé en fût rempli. Alors, pour faire repentir ceux qui avoient eu la témérité d'y deſcendre, & d'y planter leurs échelles, à un ſignal qui fut donné, ils mirent en pluſieurs endroits le feu à ces matieres combuſtibles, qui s'embraſerent en un moment. Les flammes d'abord éparſes en différens lieux, ſe réunirent bientôt, & n'en formerent plus qu'une ſeule, qui, par ſon extrême ardeur, étoit capable de deſſécher toute l'humidité de l'air, & qui produiſit en même-tems une fumée ſi épaiſſe, que le Soleil en fut obſcurci. On entendit à l'inſtant un bruit pareil à celui que forment de continuels éclats de tonnerre. Les plaintes, les cris, les hurlemens de tant de miſérables, qui périſſoient dans les flammes

par

par la faute de leur chef, ſe joignant au fracas du feu qui les dévoroit, faiſoient enſemble un étrange concert, bien propre à inſpirer l'effroi & l'horreur. Mais repoſons-nous un peu, car je ſens que ma voix s'enroue.





CHANT XV.

Il eſt ſans doute avantageux de remporter la victoire, ſoit qu'on la doive à ſon courage ou à ſa bonne fortune : cependant un Général, qui acheteroit cet avantage, par une trop grande effuſion du ſang de ſes ſoldats, ſeroit certainement répréhenſible : au lieu que celui qui ſait vaincre, & ménager en même-tems ſes troupes, eſt digne de toutes ſortes d'éloges, & ſe couvre d'une gloire immortelle. C'eſt ce que vous fîtes, Seigneur, lorſque les Vénitiens vinrent occuper les deux rives du Pô, depuis ſon embouchure, juſqu'à Francolin : vous montrâtes bien alors, en défaiſant vos ennemis, & en conſervant vos ſoldats, que vous poſſédiez l'art de vaincre. Le Lion de Saint Marc a beau, déſormais, faire entendre ſes affreux rugiſſemens, ils ne nous effraieront point,

tant que vous ſerez à notre tête.

Rodomont n'en uſa pas ainſi, quand il pouſſa lui-même ſes gens dans ce foſſé, où des flammes dévorantes les conſumerent, ſans qu'il en échappât un ſeul. Il y en eut onze mille & vingt-huit qui périrent de cette maniere. S'il eſt difficile de concevoir que le foſſé, quoique fort large, en ait pû contenir un ſi grand nombre; on conviendra du moins, que leurs corps réduits en cendres, & n'occupant plus qu'un médiocre eſpace, y pûrent aiſément tenir. Ces malheureux perdirent la lumiere au milieu des feux les plus éclatans: la témérité de leur chef les conduiſit malgré eux à la perte; & ce chef inſenſé, qui avoit cauſé leur malheur, fut le ſeul qui ne l'éprouva point. Il s'étoit jetté d'un ſaut, de l'autre côté du foſſé, ainſi que nous l'avons dit: s'il y étoit deſcendu, comme les autres, il y auroit infailliblement trouvé la fin de ſes exploits audacieux & de ſa vie. Quand il entendit les cris de ſes gens, qui périſſoient dans les flammes, il ſe retourna auſſitôt; & la vue de cet hor-

rible ſpectacle, lui fit pouſſer, contre le Ciel, d'éxécrables blaſphêmes. Cependant le Général des Sarraſins, croyant que la plus grande partie des aſſiégés ſeroient occupés à repouſſer l'attaque de Rodomont, s'étoit avancé vers une des portes de la ville, ayant avec lui Bambirague, Roi d'Arzilla; le vicieux Balivers; Corinée de Molga; le riche Pruſion, Roi des Iſles Fortunées; Malabufers, Roi de Fizan, où il regne un été perpétuel, & quantité de Princes & de Guerriers pleins de valeur, & avantageuſement armés; comme auſſi pluſieurs autres, à qui les meilleures armes n'auroient jamais pû inſpirer du courage. Agramant s'attendoit à trouver peu de réſiſtance de ce côté-là: mais ſon attente fut trompée; car l'Empereur y étoit en perſonne, avec le Roi Salomon, Oger le Danois; l'un & l'autre Gui, les deux Angelins, le Duc de Baviere, Ganelon, Berenger, Avole, Avin, Othon, & un grand nombre de François, d'Allemands, de Lombards, tous également diſpoſés à ſignaler leur valeur aux

yeux de Charlemagne. Laiſſons-les dans cette diſpoſition : un autre Prince m'appelle à lui, & me fait ſigne de loin, pour que je vienne le tirer de l'embarras où il ſe trouve. C'eſt le courageux Aſtolfe, qui, ennuyé du long exil qu'il a ſouffert, brûle d'impatience de retourner en Europe, ainſi que Logiſtille le lui a fait eſpérer.

La Fée, ayant en effet deſſein de l'y renvoyer par la voie la plus ſûre & la plus prompte, avoit fait équipper pour cela le meilleur navire qu'on eut encore vû ſur l'Océan ; & de crainte qu'Alcine ne mît quelque obſtacle à ſon voyage, elle voulut qu'Andronique & Sophroſine l'accompagnaſſent, avec un bon nombre de vaiſſeaux bien armés, juſqu'à ce qu'il fût parvenu au Golfe Perſique. Elle lui conſeilla de raſer les côtes des Scythes, des Indiens & des Nabathéens, & de ſe rendre ainſi, par un long circuit, dans la mer de Perſe, plutôt que d'aller par le nord, & de s'expoſer à la fureur des vents qui regnent perpétuellement dans ces cli-

mats, où l'on est plusieurs mois sans voir le Soleil. Quand Logistille vit que tout étoit prêt pour le départ d'Astolfe, elle le fit embarquer : mais auparavant elle l'instruisit de bien des choses, qu'il seroit trop long de raconter ; & pour le préserver, à l'avenir, des enchantemens auxquels il s'étoit vû exposé, elle lui donna un petit Livre merveilleux, & elle lui recommanda de le garder pour l'amour d'elle. Ce petit Livre contenoit les moyens de rendre nuls toutes sortes de charmes ; & il y avoit une table qui indiquoit exactement l'endroit où étoit expliqué ce qu'on cherchoit. La Fée lui fit encore un autre présent, d'un prix inestimable : ce fut un Cor, dont le son étoit si effrayant & si terrible, que tous ceux qui l'entendoient prenoient aussitôt la fuite : je dis tous, sans exception ; car il n'y avoit point d'homme, quelle que fût son intrépidité, qui pût le soutenir. L'affreux sifflement des vents en courroux, le mugissement de la terre ébranlée, les plus horribles éclats de tonnerre, n'étoient rien auprès de cet

épouvantable son. Astolfe, plein de reconnoissance pour les faveurs qu'il avoit reçues de Logistille, prit congé d'elle, & partit. Il quitta le port par un vent favorable ; & voguant sur une mer tranquille, il tourna du côté où sont situées les villes riches & peuplées de ces climats féconds en parfums. Il découvrit sur sa route un grand nombre d'Isles, à droite & à gauche : il vit les lieux célébres par la prédication de Saint Thomas. Prenant ensuite vers le nord, il rasa les belles côtes de la Chersonese d'or, & remarqua l'endroit où le Gange se jette dans la mer, & la blanchit de ses eaux. Il trouva l'Océan resserré entre l'Isle de Ceilan & le Cap de Comorin, qui n'en est pas éloigné. Enfin il parvint, à la hauteur de Cochin ; & ce fut-là qu'il commença à quitter les côtes des Indes.

Pendant qu'Astolfe navigeoit si heureusement, & avec de si bons guides, il s'adressa à la sage Andronique, & lui dit : je serois curieux de savoir si quelque vaisseau, parti des lieux où le Soleil se couche, est ja-

mais venu jusqu'ici ; & s'il est possible ; en partant des Indes, d'aller par mer en Europe. Vous saurez, lui répondit Andronique, que l'océan environne la terre de tous côtés, & que la mer glaciale communique avec celle dont les flots sont brûlans. Mais comme l'Afrique s'étend beaucoup vers le midi, quelqu'un s'est avisé de dire que l'Ethiopie touchoit aux terres australes ; d'où il est arrivé que tous ceux qui avoient navigé jusques-là, soit qu'ils fussent partis du couchant ou de l'orient, ont cru qu'il n'y avoit aucun passage, & s'en sont retournés chez eux. Mais dans la suite des tems on verra paroître de nouveaux Argonautes & de nouveaux Tiphis, qui s'ouvriront une route jusqu'alors ignorée. Les uns, côtoyant toujours les côtes de Nigritie, passeront le tropique du capricorne ; & parvenus enfin à l'extrémité de l'Afrique, ils entreront dans une mer qu'ils croyoient mal-à-propos différente de celle qu'ils venoient de quitter : ils parcourront toutes les côtes d'Arabie, de Perse & des Indes, & ver-

ront toutes les Isles qui sont dans les mers d'orient. D'autres, partant des colomnes d'Hercule, iront, à l'exemple du Soleil, découvrir de nouvelles terres, & un monde nouveau. Je vois la croix plantée, & les étendards de l'Empire arborés sur des rivages inconnus. Tandis que quelques-uns de ces hardis navigateurs demeureront à la garde de leurs vaisseaux, les autres s'avançant dans le pays, en feront la conquête : dix d'entr'eux suffiront pour mettre en fuite mille Barbares. Les Capitaines de Charles-Quint seront partout victorieux ; desorte que depuis les Indes jusqu'à ces terres qu'on ne connoît point encore, tout sera soumis à la Couronne d'Arragon.

Dieu a voulu que cette route n'ait point été découverte jusqu'à présent, & il ne permettra qu'on la découvre que dans plusieurs siecles ; afin que le monde entier soit assujetti au plus sage & au plus juste Prince qui ait possédé l'Empire depuis Auguste, & qu'aucun de ceux qui regneront après lui ne surpassera. Ce Prince doit naître sur une des rives du Rhin, de

l'illuftre fang d'Autriche & d'Arragon. Sa valeur n'aura jamais eu d'égale. Il fera revenir Aftrée fur la terre, & avec elle toutes les vertus que la corruption des hommes en avoit bannies. La fupériorité de fon mérite engagera le Ciel à lui donner, non-feulement le Sceptre qu'Augufte, Trajan, Marc-Aurele & Sévere ont porté, mais même le Sceptre de l'Univers. Tous les lieux qu'éclaire le Soleil lui feront foumis, & de fon tems il n'y aura dans le monde qu'un feul Empire & un feul Monarque. Afin que les décrets éternels puiffent s'accomplir en lui, Dieu lui donnera des Capitaines invincibles, & fur terre & fur mer. Je vois entr'autres un Fernand Cortez, qui lui foumettra de nouvelles villes & de nouveaux états, fi éloignés de l'Europe, qu'ils font même inconnus aux Indes, quoique les Indes en foient plus voifines. Je vois un Profper Colonne, un Marquis de Pefcaire, & après eux un jeune Marquis du Guaft, qui feront repentir les François d'avoir voulu envahir l'Italie. Ce troifieme fe prépare

à surpasser les deux autres, ainsi qu'un homme léger à la course atteint, & bientôt devance, tous ceux qui le précédoient. Alphonse, c'est le nom de ce jeune Capitaine, aura tant de courage, & sa fidélité sera en même tems si reconnue de son Prince, qu'à l'âge de vingt-six ans il commandera ses armées ; & non-seulement il conservera les pays qui lui auront été confiés, mais il pourroit encore soumettre à l'Empereur l'Univers entiers.

Comme Charles-Quint étendra son Empire par terre jusqu'aux lieux les plus reculés, il l'accroîtra de même par mer, dès qu'André Doria combattra pour lui. Doria lui fera remporter de continuelles victoires sur les flots qui baignent les côtes d'Europe & d'Afrique. Le nom de cet Amiral sera célebre, depuis Cadix jusqu'aux embouchures du Nil. Il détruira les Corsaires qui infestoient vos rivages ; & leur défaite lui acquerra plus de gloire, que n'en acquit à Pompée celle des Pirates de Cilicie : puisque ceux-ci avoient à se défendre contre toute la puissance Ro-

maine, à laquelle ils ne pouvoient réſiſter ; au lieu que Doria vaincra les autres avec ſes ſeules forces. Il ouvrira un chemin ſûr à l'Empereur, pour venir prendre en Italie la Couronne Impériale ; & la liberté de ſa patrie, dont un autre que lui auroit peut-être voulu ſe rendre le Tyran, ſera la ſeule récompenſe qu'il demandera pour un ſi important ſervice. Cette généroſité de Doria lui fera plus d'honneur, que tant de victoires remportées dans les Gaules, en Angleterre, en Eſpagne, en Afrique & en Theſſalie, n'en font à Jules Ceſar. Auguſte & ſon émule Antoine, ne lui ſont point comparables : la liberté de leurs concitoyens, qu'ils ont opprimée, eſt une trop grande tache à leur gloire. Que tous ceux, qui forment le lâche deſſein d'aſſujettir leur patrie, rougiſſent & ſoient couverts de confuſion, en entendant ſeulement prononcer le nom de Doria. Auſſi l'Empereur, non content de lui accorder ſa juſte requête, lui donnera encore en pur don la riche Principauté de Melfe, par où les Nor-

mans auront commencé à s'établir dans la Pouille. Mais Doria ne fera pas le ſeul à qui ce grand Prince donnera des marques de ſa reconnoiſſance : tous ceux généralement qui auront expoſé leur vie pour ſon ſervice, tous ceux qui s'en ſeront rendus dignes, éprouveront de même les effets de ſa libéralité ; & il aura plus de plaiſir à leur donner des villes & des pays entiers, qu'à joindre à ſes états de nouveaux Royaumes.

Andronique entretenoit de cette maniere Aſtolfe, des victoires que les Capitaines de Charles-Quint remporteroient dans pluſieurs ſiecles. Elle enchaînoit les vents contraires à ſa navigation, & ne permettoit de ſouffler qu'aux ſeuls vents favorables, dont elle ſavoit même ou diminuer ou augmenter la force à ſon gré. Déja ils voguoient dans la vaſte mer de Perſe ; & peu de jours après ils arriverent au golfe, à qui les anciens Mages ont donné ſon nom. Ce fut dans un port de ce golfe qu'entra la flotte du Prince Anglois. Le Paladin, qui n'avoit plus rien à

craindre de la part d'Alcine, débarqua dans ce port, en intention de continuer ſon voyage par terre. Il traverſa plus d'un bois, plus d'une montagne & plus d'une vallée, tantôt par un tems ſerein, tantôt par un tems nébuleux. Il rencontra pluſieurs fois des brigands en ſon chemin : il vit des lions, des dragons, & d'autres animaux féroces : mais à peine leur faiſoit-il entendre le ſon effroyable de ſon cor, que ſaiſis d'épouvante ils prenoient la fuite. Il paſſa par l'Arabie heureuſe, qui produit la myrrhe & l'encens, & que le phenix a choiſie entre tous les pays du monde pour y établir ſon ſéjour. Il remonta juſqu'à cet endroit de la mer rouge, où ſes flots vengeurs engloutirent Pharaon & toute ſon armée ; & de-là il parvint à la terre des Héros. Le Paladin pourſuivoit ſa route le long du fleuve Trajan, monté ſur un cheval qui n'a point au monde ſon pareil. Ce courſier incomparable avoit auparavant appartenu à Argail. Il ſe nommoit Rabican. Engendré du vent & de la flamme, il ne mangeoit

jamais ni grain ni fourage ; l'air pur étoit ſon aliment. Dans ſa courſe rapide il ne laiſſoit aucune trace après lui, ni ſur l'herbe ni ſur la nége ; il auroit pû même, ſans ſe mouiller, courir ſur les ondes ; & en vîteſſe il ſurpaſſoit une fleche, le vent & la foudre.

Un peu avant qu'Aſtolfe arrivât à l'endroit où le Trajan ſe jette dans le Nil, il vit une nacelle qui venoit droit à lui, & qui étoit conduite par un Hermite qui avoit une longue barbe blanche. Mon fils, lui cria de loin l'Hermite, ſi vous n'êtes point las de vivre, ſi vous n'avez point envie de mourir avant la fin de cette journée, entrez dans ma nacelle, afin que je vous conduiſe à l'autre rive ; car celle que vous ſuivez, vous conduit droit à la mort. A peine aurez-vous fait encore deux lieues, que vous trouverez la demeure enſanglantée d'un énorme Géant, qui ſurpaſſe de huit pieds la taille ordinaire des hommes. Il n'y a point de voyageur ni de Chevalier, qui puiſſe ſe garantir de tomber entre ſes mains ; & ce cruel monſtre

les aſſomme ſur-le-champ, les démembre, les écorche, & en dévore même quelques-uns tous vivans. Il ſe fait un plaiſir barbare de prendre tous ceux qui paſſent, dans des rets qu'il tend auprès de ſon habitation. Ces rets ſont faits avec tant d'art, & ſi bien cachés ſous la pouſſiere, qu'on ne peut ni les appercevoir ni les éviter. Dès qu'il voit paroître quelqu'un, il l'épouvante par des cris effroyables, & fait ſi bien qu'il le conduit dans le piége. Alors ſans s'embarraſſer ſi celui qu'il prend eſt homme ou femme, s'il a du courage ou de la beauté, il l'emporte dans ſon antre avec un ris moqueur; puis il en ſuce la cervelle & le ſang, il en dévore la chair, en jette les os, & de ſa peau il tapiſſe tout autour ſon affreuſe demeure. Ah! mon fils, ſuivez le conſeil que je vous donne; l'autre côté du fleuve, où je m'offre à vous paſſer, vous conduira ſans aucun péril juſqu'à la mer. Je vous ſuis obligé, mon pere, lui répondit l'intrépide Aſtolfe: mais je ne puis accepter la propoſition que vous me faites. Mon hon-

neur m'eſt beaucoup plus cher que ma vie ; & la crainte de la mort ne m'empêchera jamais d'affronter le danger, quand je ne pourrai l'éviter ſans honte. Loin de paſſer à l'autre bord, comme vous me le propoſez, je vais droit à la caverne du monſtre ; ſi j'y finis mes jours, ce triſte ſort me ſera commun avec bien d'autres que le Géant a fait périr avant moi : mais s'il ſuccombe ſous mes coups, je rendrai par ſa défaite, le chemin libre à tous les voyageurs. Cet avantage ne peut être comparé au péril que je vais courir : rien n'eſt plus raiſonnable que d'expoſer la vie d'un ſeul pour le ſalut de pluſieurs. Allez donc mon fils, repartit le bon Hermite, allez, puiſque telle eſt votre réſolution : Je prie Dieu qu'il envoie Saint Michel à votre ſecours. En diſant ces mots, il donna ſa bénédiction au Paladin, qui continua ſa route le long du Nil, ayant néanmoins plus de confiance en ſon cor qu'en ſon épée.

Il y avoit ſur le bord du fleuve un petit ſentier qui aboutiſſoit à la demeure ſo-

litaire du Géant, séjour inconnu à l'humanité. On voyoit autour de la maison les têtes décharnées d'un grand nombre de malheureux qu'il avoit fait périr : il n'y avoit point de fenêtre ni de creneau où il n'y en eut quelqu'une d'attachée. C'est ainsi qu'on voit aux portes des châteaux, situés dans les Alpes, les têtes, les griffes, & les dépouilles hideuses des ours, que les chasseurs ont tués au risque de leur vie. Ce cruel Géant en usoit de même à l'égard de ceux qui avoient marqué le plus de courage, en venant l'attaquer. Les os d'une infinité d'autres étoient épars aux environs, & la terre y étoit abreuvée de leur sang. A l'entrée de son affreuse demeure étoit Caligorant, ainsi se nommoit le monstre qui décoroit son habitation avec des os de morts, comme on a coutume d'orner les palais avec l'or & la pourpre. Lorsqu'il apperçut Astolfe, sa joie fut d'autant plus grande, que depuis deux mois entiers personne n'avoit passé par le chemin qui conduisoit chez lui. Il courut aussitôt se mettre dans un marais rempli

de grands roſeaux. Son deſſein étoit de laiſſer avancer le Paladin, & de venir enſuite l'effrayer par derriere, afin que de lui-même il ſe jettât dans les filets qui étoient tendus ſous le ſable, ainſi qu'il étoit arrivé à tous les autres. Dès qu'Aſtolfe vit le Géant il s'arrêta, de crainte de donner imprudemment dans ce piége dont l'Hermite lui avoit parlé ; & à l'inſtant même il eut recours à ſon cor, qui produiſit ſur-le-champ ſon effet accoutumé : le Géant ſaiſi d'épouvante ne ſongea plus qu'à s'enfuir. Aſtolfe toujours attentif à éviter le piége, continua cependant de ſonner ; & la frayeur de Caligorant devint bientôt ſi grande, qu'il en perdit le jugement & l'uſage de ſes yeux ; de maniere que ne ſachant plus ni ce qu'il faiſoit, ni où il alloit, il ſe précipita dans ſes propres rets, & s'y trouva pris lui-même. Alors le Paladin, qui vit ſon ennemi renverſé, mit pied à terre & courut à lui, afin de venger par ſa mort celle de mille autres : mais trouvant que le Géant avoit les pieds, les mains & le cou ſi étroitement liés, qu'il ne pouvoit ſe don-

ner aucun mouvement, il crut qu'il y auroit plus de bassesse que de courage à le tuer dans l'état où il étoit, & il ne voulut point lui ôter la vie.

Ce filet où Caligorant fut pris, étoit d'un acier si fort & si bien travaillé, qu'on n'en pouvoit rompre une seule maille. Vulcain l'avoit fait autrefois, lorsque ce Dieu jaloux voulut surprendre dans le même lit & lier ensemble Mars & Venus. Mercure le déroba depuis à Vulcain, pour s'en servir à attrapper l'aimable Cloris, qui a coutume de suivre dans les airs la brillante aurore, quand à l'arrivée du Soleil elle seme la terre de fleurs ; & on croit avec beaucoup d'apparence que cette belle Nymphe fut prise par Mercure aux environs de l'embouchure du Nil. Le même filet fut ensuite mis à Canope dans le Temple d'Anubis, où il demeura bien des siecles. Enfin, trois mille ans après, Caligorant ayant brûlé Canope & pillé le Temple, fit usage de ce filet pour prendre ceux qui passoient près de chez lui ; & il ne lui en échappoit pas un seul, car à

peine touchoit-on ce dangereux piége, qu'on se sentoit serrer le cou, les bras, & les jambes par des liens qu'on ne pouvoit rompre. Astolfe prit une des chaînes & en attacha au Géant les mains derriere le dos, si étroitement qu'il lui étoit impossible de s'en aider : puis il le laissa relever. L'intention du Paladin étoit de mener partout à sa suite, & de faire voir dans toutes les villes & bourgades du pays, ce monstre énorme, devenu alors plus souple, plus tremblant & plus timide qu'une jeune fille. Il mit sur les épaules du Géant, ce merveilleux filet qu'il ne voulut point laisser ; & il lui donna encore à porter, comme à un vil esclave, son casque & son bouclier. Le Prince Anglois partit ensuite avec son captif, qu'il tenoit par le bout de la chaîne ; & dans tous les lieux où il passa, chacun faisoit éclater sa joie, de ce que le chemin alloit être dorénavant libre.

Astolfe découvrit bientôt les pyramides d'Egypte, ces anciens tombeaux qui rendirent jadis Memphis si célebre ; & à

quelque diſtance de là il vit le grand Caire. Quand il fût près de cette ville, tout le peuple en ſortit pour conſidérer le demeſuré Géant. Comment eſt-il poſſible, ſe diſoient-ils l'un à l'autre, qu'un homme d'une taille ſi médiocre ait enchaîné ce coloſſe ? Ils étoient dans l'admiration : ils regardoient le Paladin comme un Guerrier d'une valeur extraordinaire : ils lui rendoient d'extrêmes honneurs ; & la foule devint ſi grande autour de lui, qu'il ne pouvoit plus avancer. Le Caire n'étoit pourtant pas alors ſi peuplé qu'il l'eſt aujourd'hui : car on dit qu'il y a préſentement dix-huit mille rues, que chaque maiſon y a trois étages, & que malgré cela un très grand nombre de perſonnes ſont obligées de coucher dehors, faute de trouver où paſſer la nuit. Le Soudan y a de plus un beau & riche palais d'une étendue prodigieuſe : il y entretient un corps de cavalerie, compoſée de quinze mille Chrétiens rénégats, qui ſont attachés à leur Prince d'une maniere particuliere, & tous logés dans un même lieu, avec leurs

femmes, leurs enfans & leurs chevaux.

Du Caire Aſtolfe voulut aller à Damiette, où le Nil ſe jette dans la mer; & il le ſouhaita d'autant plus qu'il y avoit près de l'embouchure de ce fleuve, une tour habitée par un brigand qui outrageoit tous les voyageurs, & qui déſoloit tout le pays depuis Damiette juſqu'au Caire. Ce brigand ſe nommoit Horrile: un génie & une fée lui avoient donné le jour: perſonne ne pouvoit lui réſiſter, & on aſſuroit même qu'il étoit impoſſible de le vaincre; parcequ'entre une infinité de bleſſures mortelles, qu'il avoit déja reçues dans les combats, il ne s'en étoit trouvé aucune qui eut encore pû lui ôter la vie. Aſtolfe voulut donc éprouver, s'il n'y auroit pas quelque moyen de terminer les jours de ce brigand. Pour cet effet, il prit le chemin de Damiette, & ſe rendit près de la tour où Horrile faiſoit ſa demeure. En y arrivant il fut témoin d'un furieux combat, entre le brigand & deux Chevaliers. Ceux-ci étoient aſſez embaraſſés à réſiſter aux attaques de leur adverſaire,

quoiqu'ils fussent deux contre un, & que leur valeur fût généralement reconnue; car c'étoit les deux fils d'Olivier, Griffon le Blanc & Aquilant le noir. Pour avoir plus d'avantage dans le combat, Horrile s'étoit fait accompagner d'un animal féroce, qu'on ne rencontre qu'en ces lieux-là, qui a coutume de vivre dans le Nil, ou sur ses bords, & qui dévore les malheureux voyageurs, que trop de sécurité fait marcher le long de ce fleuve sans se tenir sur leurs gardes. Cet animal venoit d'être tué par les deux Guerriers: mais ils n'en paroissoient guere plus avancés pour cela. Ils portoient ensemble à leur ennemi des coups terribles: ils lui coupoient tantôt un bras, tantôt une jambe: ils le mettoient en pieces, sans pouvoir néanmoins lui donner la mort. Dès qu'Horrile avoit eu, ou une main, ou une jambe coupée, il la ramassoit aussitôt, & se la r'attachoit comme si c'eut été de la cire. En vain Griffon lui fend la tête jusqu'aux dents: en vain Aquilant la lui fend jusqu'à la poitrine: il se rit de leurs coups, pendant

pendant qu'eux sont irrités de plus en plus de voir tous leurs efforts inutiles. Quand le vif argent, que les Chymistes nomment Mercure, tombe d'un peu haut ; on le voit d'abord se partager en plusieurs gouttes, puis se réunir, & ne faire plus qu'une seule masse : tels étoient les membres du Magicien, qui se réunissoient à son corps, dès qu'ils en avoient été séparés. Si un des deux freres lui coupe la tête ; il descend au plus vîte de son cheval, & va tâtant partout, jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée : ensuite il la prend par les cheveux ou par le nez, se la remet sur le cou, & l'y attache je ne sais comment. Griffon, ayant observé de quelle maniere il la ramassoit, la lui coupa de nouveau, & la jetta promptement au milieu de la riviere ; mais il n'y gagna rien : Horrile qui nageoit comme un poisson, se jetta aussitôt dans l'eau, plongea au fond, & reparut un moment après avec sa tête sur les épaules.

Deux belles femmes fort honnêtement vêtues, l'une de blanc, l'autre de noir,

étoient ſpectatrices de ce combat, où elles avoient elles-mêmes engagé Griffon & Aquilant. C'étoient les deux bienfaiſantes Fées, qui avoient pris ſoin de l'éducation des fils d'Olivier. Après les avoir arrachés d'entre les ſerres de deux oiſeaux monſtrueux, qui les avoient enlevés à leur mere Giſmonde, pendant qu'ils étoient encore au berceau; elles les avoient enſuite fait tranſporter dans un pays fort éloigné. Mais il eſt inutile que je m'étende ſur une hiſtoire connue de tout le monde, quoique celui qui l'a racontée le premier ſe ſoit mépris, en donnant au pere un autre nom : il ſuffit de dire que Griffon & Aquilant avoient entrepris ce combat à la priere des deux Fées. Déja le Soleil étoit couché en Egypte, quoiqu'il luiſît encore dans les Iſles Fortunées : les ténebres commençoient déja à dérober la vûe de tous les objets, qui n'étoient plus éclairés que par la lumiere incertaine de l'aſtre de la nuit; lorſque les Fées ordonnerent à Horrile de ſe retirer dans ſa roche, & firent interrompre le combat juſqu'au jour ſuivant.

Astolfe qui avoit reconnu les fils d'Olivier à la couleur de leurs armes, & plus encore à leur rare valeur, vint aussitôt les saluer l'un & l'autre ; & eux, reconnoissant à leur tour que celui qui tenoit enchaîné l'énorme Géant, étoit le Chevalier du Léopard, car on nommoit ordinairement ainsi le Prince d'Angleterre, ne lui firent pas moins d'accueil. Les Fées conduisirent ensuite ces trois Chevaliers à un palais qu'elles avoient dans le voisinage. Plusieurs femmes & plusieurs écuyers vinrent fort loin au-devant d'eux, avec des flambeaux, pour les éclairer : leurs chevaux furent mis entre les mains de gens qui en eurent soin : ils se désarmerent, & étant entrés dans un beau jardin, ils y trouverent un souper qu'on leur avoit préparé sur le bord d'une agréable fontaine. Avant que de se mettre à table, ils firent attacher Caligorant, avec une forte chaîne, à un gros arbre à qui les années avoient fait prendre de profondes racines : il n'eut pas été facile au Géant de se débarrasser de pareils liens ; & pour plus grande sû-

reté, dix hommes eurent ordre de veiller auprès de lui pendant la nuit, & de l'observer sans cesse, de crainte qu'il ne troublât leur repos par quelqu'accident imprévû. Quoique le souper qu'on servit aux Chevaliers fût très abondant & très délicat, le plus grand plaisir néanmoins qu'ils eurent à table, fut celui de la conversation. Elle roula presque toute entiere sur Horrile. Ils ne concevoient pas comment cet homme pouvoit se r'attacher ses bras, ses jambes & sa tête, qu'on lui coupoit inutilement, & recommencer ensuite à se battre avec une nouvelle vigueur : tout cela leur paroissoit un songe.

Cependant Astolfe avoit déja consulté le livre qui enseignoit la maniere de détruire les enchantemens ; & il y avoit trouvé que tout le charme d'Horrile consistoit dans un cheveu, qu'il falloit lui couper ou lui arracher : mais son livre ne lui avoit point appris le moyen de démêler ce cheveu fatal d'avec les autres. Il n'en fallut pourtant pas davantage au Chevalier du Léopard, pour lui faire croire

ſûrement qu'il viendroit à bout d'ôter la vie au Magicien. Il propoſa donc aux deux freres de le laiſſer combattre contre lui ; & ils y conſentirent ſans peine, bien perſuadés qu'il ne réuſſiroit pas, & que ſon attente ſeroit trompée. Dès le matin du jour ſuivant, Horrile & Aſtolfe commencerent enſemble un cruel combat, le premier étant armé d'une maſſe, & l'autre de ſon épée. Entre un grand nombre de coups que le Prince Anglois portoit à ſon adverſaire, il eſpéroit qu'il y en auroit quelqu'un de mortel ; mais il s'en flattoit vainement. Il avoit beau le percer de part en part, lui couper la main droite, qui tomboit à terre avec ſa maſſe, ou lui ſéparer du corps les deux bras l'un après l'autre : quand il l'auroit mis en cent pieces, il n'en eût été ni plus ni moins : tous ces membres coupés ſe rejoignoient à leur tronc, & le corps d'Horrile n'en étoit, un moment après, ni moins entier, ni moins vigoureux. Enfin le Chevalier Anglois l'atteignit par derriere, au défaut du cou, & lui enleva la tête de deſſus les épaules :

puis mettant pied à terre, encore plus promptement qu'Horrile, il prit cette tête par les cheveux, il remonta sur Rabican, & s'éloigna du champ de bataille à toutes jambes. Le Magicien, qui ne se doutoit point de l'intention d'Astolfe, descendit aussi de cheval, & se mit sottement à chercher sa tête : mais ne la trouvant point, il soupçonna la vérité, il remonta à cheval, & galoppa sur les traces du Paladin. S'il avoit eu sa bouche, qui étoit alors au pouvoir d'un autre, il n'auroit pas manqué de crier, arrête, arrête, attens : il se consola néanmoins de ce que celui qui emportoit sa tête, ne lui avoit pas ôté en même-tems la liberté de courir après, & il poursuivit Astolfe vivement.

Celui-ci, monté sur un coursier d'une incomparable vîtesse, examinoit cependant tous les cheveux du Magicien, depuis le front jusqu'à la nuque du cou, & il n'en remarquoit aucun qui se distinguât des autres. Comment pourrai-je, dit-il en lui-même, démêler ce cheveu unique,

entre un si grand nombre qui lui ressemblent ? Il vaut beaucoup mieux que je les coupe ou que je les arrache tous. Là-dessus il prit la tête par le nez ; & comme il n'avoit ni ciseaux, ni rasoir, il eut recours à son épée, dont le fil étoit merveilleux, & s'en servit pour couper généralement tous les cheveux du Magicien. Alors le visage d'Horrile devint pâle & défait : ses yeux se renverserent, il donna des signes évidens d'une mort prochaine ; & dans le moment même, son corps, qui étoit sur la selle, tomba de cheval, & demeura à terre, sans aucun mouvement. Astolfe revint aussitôt au lieu où étoient les Fées & les Chevaliers : il leur montra la tête d'Horrile, mort, qu'il tenoit à la main, & leur fit remarquer son corps, étendu par terre, à quelque distance de-là. Les fils d'Olivier le féliciterent sur une victoire, qu'il les avoit empêchés de remporter eux-mêmes, & dont ils étoient peut-être intérieurement jaloux. Les Fées n'en furent guere, au fond, plus contentes : elles avoient suscité ex-

près cet ennemi aux deux freres, afin qu'ils s'amusassent à le combattre inutilement, jusqu'à ce que la mauvaise influence des astres, qui les menaçoit l'un & l'autre de périr bientôt en France, fut entierement dissipée. Si-tôt que le Gouverneur de Damiette eut appris la mort d'Horrile, il lâcha un pigeon, avec une lettre attachée sous son aîle, pour en porter promptement la nouvelle au Caire; & de cette ville on en lâcha d'autres en différens endroits, comme c'est l'usage en Egypte: de sorte qu'en très peu de tems, une nouvelle si intéressante fut répandue dans tout le pays.

Après que le Prince d'Angleterre eut heureusement terminé cette aventure, il exhorta Griffon & Aquilant à interrompre leurs exploits d'Asie, & à venir en Europe signaler leur valeur, en défendant, avec leurs concitoyens, la Religion & l'Empire; & ces vaillans freres, dont le courage n'avoit pas besoin d'éguillon, y consentirent sur-le-champ. Ils prirent congé des deux Fées, leurs bien-

faictrices, qui ne voulurent pas s'oppoſer à leurs deſirs, quoiqu'elles les viſſent partir avec beaucoup de regret. Comme Aſtolfe & les fils d'Olivier avoient formé le deſſein d'aller viſiter les ſaints Lieux, ils auroient pû prendre à gauche en partant, & marcher le long de la mer, où le chemin eſt plus uni & plus agréable : mais ils aimerent mieux prendre à droite, & s'expoſer aux difficultés de cette route, ſur laquelle on ne trouve, pour tout ſecours, que de l'herbe & de l'eau; parcequ'en la ſuivant, ils arriveroient ſix jours plutôt en Paleſtine. Avant que de partir, ils eurent ſoin de ſe munir de tout ce qui pouvoit leur être néceſſaire pendant le voyage, & ils en chargerent les épaules de Caligorant : ce Géant étoit ſi fort, qu'avec ſa charge il auroit encore pû porter une tour. Lorſqu'ils furent parvenus à la fin de ce voyage rude & pénible, du haut d'une montagne ils découvrirent la Cité ſainte, où, pour expier nos crimes, le Fils de Dieu a daigné répandre ſon propre ſang. Ils trouverent, à l'entrée de la vil-

le, un jeune Chevalier, de leur connoiſſance, nommé Sanſonet de la Mecque, que Roland avoit baptiſé de ſa main, après l'avoir converti à la Foi Chrétienne. Ce Chevalier, malgré ſa grande jeuneſſe, étoit extrêmement ſage, plein de valeur & de probité, & il avoit une grande réputation dans tout le pays. Il s'occupoit alors à tracer une forterеſſe, qui pût réſiſter aux attaques du Caliphe d'Egypte; & il avoit deſſein d'entourer le Mont Calvaire d'un mur, qui devoit avoir deux milles d'étendue.

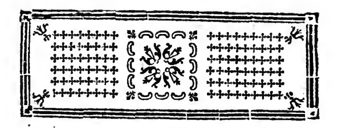
Sanſonet reçut les trois Chevaliers, d'une maniere qui leur fit bien connoître la joie ſincere qu'il avoit de les voir. Il rentra avec eux dans la ville, & les logea dans ſon palais, où ils ne manquerent de rien : car il commandoit dans Jéruſalem, dont l'Empereur Charlemagne lui avoit confié le gouvernement. Aſtolfe fit préſent à ce Gouverneur du déméſuré Géant, qui pouvoit ſeul lui être auſſi utile pour ſes travaux, que dix bêtes de ſomme; & il lui donna en même-tems le filet où il

l'avoit pris. Sanſonet, de ſon côté, fit préſent au Chevalier d'un beau & riche ceinturon, pour attacher ſon épée, & d'une magnifique paire d'éperons, dont les boucles & les molettes étoient d'or. On diſoit que ces éperons avoient autrefois appartenu au ſaint Guerrier, qui délivra une jeune fille de la fureur d'un dragon : ils s'étoient trouvés avec beaucoup d'autres richeſſes, dans le butin que Sanſonet fit à Jaffe, lorſqu'il s'empara de cette ville. Aſtolfe & ſes compagnons allerent enſuite dans un monaſtere, célebre alors par la piété de ceux qui l'habitoient : ils y reçurent la rémiſſion de leurs fautes ; après quoi ils viſiterent tous les Temples conſacrés aux Myſteres de la Paſſion de Jeſus-Chriſt : Lieux ſaints, dont, à la honte du Chriſtianiſme, les Infideles ſont aujourd'hui en poſſeſſion. Toute l'Europe eſt en armes : les Chrétiens portent la guerre par-tout, hors dans les lieux ſeuls où ils devroient la porter.

Pendant que les Chevaliers s'occupoient à ces actes de religion, un homme, qui

venoit de Constantinople, & que Griffon connoissoit, lui apporta de tristes nouvelles, qui le détournerent entierement du dessein qu'il avoit formé, & qui exciterent tant de trouble dans son cœur, que toute sa dévotion en fut étrangement refroidie. Griffon aimoit, pour son malheur, une femme, nommée Origille : il eut été difficile d'en rencontrer de plus belle, ni de mieux faite ; mais en même-tems, il étoit impossible d'en trouver une qui fût d'un caractere plus perfide & plus méchant. Il l'avoit laissée fort malade à Constantinople, où il espéroit la retrouver, avec de nouveaux charmes & une passion pour lui toujours constante : & au lieu de cela, il apprit que l'infidelle en étoit partie pour Antioche, avec un nouvel Amant ; ne voulant pas, disoit-elle, passer ainsi tout le tems de sa jeunesse, privée des plaisirs de l'amour. Depuis le moment où Griffon fut informé d'une nouvelle si fâcheuse, il ne fit plus que soupirer nuit & jour : tout ce qui plaisoit aux autres, lui paroissoit insupportable. Ceux

qui ont aimé, concevront aiſément ſon état : ils ſavent par eux-mêmes combien les peines amoureuſes ſont cuiſantes. Mais ce qui le chagrinoit le plus, étoit de ſe voir contraint à diſſimuler ſon mal. Aquilant, beaucoup plus ſage que ſon frere, avoit fait tous ſes efforts pour éteindre en lui cette paſſion funeſte, qu'une femme ſi indigne y avoit allumée : il lui avoit mille fois reproché ſa foibleſſe, & toujours inutilement : Griffon ne manquoit jamais d'excuſer Origille lorſqu'Aquilant vouloit la condamner, tant nous ſommes aveugles ſur ce qui a ſû nous plaire. Ce foible Amant prit enfin la réſolution de quitter ſecrettement ſon frere, de s'en aller à Antioche, trouver ſa Maîtreſſe, ſans laquelle il ne pouvoit plus vivre ; & de tirer une vengeance éclatante de celui qu'elle lui avoit préféré. Nous verrons dans l'autre Chant quelles furent les ſuites de cette réſolution qu'il avoit priſe.



CHANT XVI.

Il est en amour de cruelles peines, auxquelles je me suis vu moi-même exposé; & je les ai tellement éprouvées, que j'en puis parler, comme en étant bien instruit. Toutes les fois donc qu'il m'arrive, ou qu'il m'est arrivé de soutenir, soit dans mes discours, soit dans mes écrits, que les peines des Amans sont quelquefois fort légeres, & quelquefois fort rudes, on peut m'en croire sur ma parole. Je l'ai déja dit, je le répete encore, & je le dirai toujours : si vous avez fait un bon choix, si vous avez bien placé votre cœur, quoiqu'on ne réponde point à vos desirs, quoique même on vous ôte toute espérance : continuez d'aimer, souffrez, languissez; mais ne vous plaignez point. Celui-là seul est à plaindre, qui, séduit par des char-

mes trompeurs, a choiſi pour objet de ſa tendreſſe, une femme, dont la beauté cache un cœur pervers : il a honte de ſon amour, il n'oſe en parler ; mais il ne peut en guérir : il eſt comme un cerf, qui porte par-tout avec lui le trait qui l'a bleſſé.

Voilà l'état où ſe trouvoit alors Griffon. Ce jeune Chevalier ſentoit combien Origille étoit indigne de ſon attachement, il connoiſſoit toutes ſes mauvaiſes qualités ; & cependant une longue habitude à l'aimer, un penchant funeſte qui l'entraînoit auprès d'elle, étouffoient en lui la voix de la raiſon : toute ingrate, toute perfide qu'étoit ſa Maîtreſſe, il n'auroit pû s'empêcher de l'aller joindre, en quelque lieu du monde qu'elle eût été. Mais pour reprendre le fil de notre hiſtoire, Griffon partit de Jéruſalem, ſans en rien dire à ſon frere, dont il craignoit d'eſſuyer encore les remontrances. Il tourna à gauche, vers Rama ; & par un chemin uni & commode, il ſe rendit en ſix jours à Damas. Comme il ſortoit de cette

ville, pour aller à Antioche, il rencontra le Chevalier à qui Origille avoit donné ſon cœur. C'étoit un homme qui convenoit auſſi parfaitement à cette femme, que la fleur convient à ſa tige : il étoit, auſſi-bien qu'elle, léger, faux, ſans honneur ; & tous deux ſavoient cacher leur perfidie, ſous des manieres ſéduiſantes, & ſous un extérieur agréable. Ce Chevalier montoit un beau cheval, très richement enharnaché : deux valets portoient à côté de lui, l'un ſon caſque, l'autre ſon bouclier ; & l'inconſtante Origille l'accompagnoit, revêtue d'une robe d'étoffe bleue, brochée d'or. Il venoit à Damas, pour ſe trouver à un tournoi que le Roi de Syrie y avoit fait publier : tous les Chevaliers s'y rendoient, le mieux équippés qu'il leur étoit poſſible ; & celui-ci avoit intention de ſe diſtinguer dans cette fête, qui devoit être magnifique.

Dès que la Maîtreſſe de Griffon apperçut ſon ancien Amant, elle fut d'autant plus ſaiſie de crainte, qu'elle n'ignoroit pas combien le fils d'Olivier ſurpaſſoit en

force & en courage, l'Amant qu'elle lui préféroit. Mais comme elle avoit beaucoup d'artifice & d'effronterie, elle composa ses yeux & son visage, dissimula sa crainte; & selon qu'elle en étoit déja convenue avec son galant, elle courut à Griffon, avec une feinte joie, l'embrassa étroitement, & le tint long-tems serré dans ses bras. Puis, accordant sa contenance au son trompeur de sa voix, ah! Seigneur, lui dit-elle, d'un ton plaintif, est-ce ainsi que vous reconnoissez tout l'amour que j'ai pour vous? Il y a déja plus d'un an, que vous avez abandonné celle qui vous adore, sans vous soucier de la revenir joindre. Où en serois-je, si j'avois toujours attendu votre retour! Jamais je n'eusse eu le bonheur de voir cette journée, qui vous rend à mes vœux. Quelque tems après que vous m'eûtes laissée si malade à Constantinople, pour aller à la Cour de Chypre, j'appris que vous étiez parti de Nicosie, dans le dessein de vous rendre en Syrie. Que devins-je à cette triste nouvelle? Peu s'en fallut,

que ne pouvant vous ſuivre, je ne m'ôtaſſe la vie de ma propre main. Mais lorſque vous m'abandonniez, la fortune m'a doublement favoriſée : elle m'a premierement envoyé mon frere, avec qui je ſuis venue juſqu'ici, ſans que mon honneur ait pû courir le moindre riſque ; & ce qui eſt pour moi le plus grand des biens, elle a permis que je vous y rencontraſſe. Il en étoit tems, Seigneur ; je ſens qu'un peu plus tard j'allois ſuccomber à la douleur que votre abſence me cauſoit.

Origille, qui avoit plus d'artifice que tout ce que nous connoiſſons de plus fourbe, ajouta encore pluſieurs choſes, faiſant toujours tomber le tort ſur Griffon. Elle lui perſuada, enfin, que l'homme qui l'accompagnoit, étoit réellement ſon frere ; & elle parvint à lui faire croire tout ce qu'elle diſoit, avec la même certitude qu'on croit ce qui eſt contenu dans les Livres ſaints. Loin de faire des reproches à cette femme, moins belle encore que perfide, Griffon ne ſongea qu'à ſe juſti-

fier lui-même auprès d'elle : loin de tirer aucune vengeance de son indigne rival, il le traita comme son proche parent, & lui fit mille caresses. Il revint avec eux à Damas ; & en chemin ils lui apprirent qu'il devoit y avoir incessamment un tournoi dans cette ville, où le Roi de Syrie invitoit tous les Chevaliers à se trouver, de quelque Religion qu'ils fussent, leur promettant liberté entiere, tant que la fête dureroit. Il ne faut pourtant pas que je sois assez occupé d'une femme, qui a trompé ses Amans, non une fois, mais mille fois en sa vie, pour que cela me fasse négliger deux cens mille hommes, qui, la flamme à la main, font beaucoup de peur, & bien du mal, aux habitans de Paris.

Nous en sommes restés à l'assaut qu'Agramant fit donner à une des portes de la ville, qu'il croyoit trouver mal gardée, & qui cependant l'étoit parfaitement bien ; car Charlemagne y étoit en personne, avec plusieurs vaillans Guerriers, tels que les deux Angelins, l'un & l'autre Gui,

Angelier, Avole, Avin, Othon & Berenger. Les Chrétiens & les Infideles qui combattoient ſous les yeux de leurs Généraux, & qui étoient également excités par l'eſpoir des louanges & des récompenſes, y ſignalerent, à l'envi, leur courage. La plus grande perte, néanmoins, fut du côté de ces derniers, dont il demeura ſur la place un grand nombre, qui apprirent aux autres à ne pas ſuivre les mouvemens d'une aveugle audace. Une grêle de fléches tomboit des remparts ſur les aſſaillans ; & les cris que pouſſoient juſqu'au Ciel les combattans des deux partis, étoient capables d'inſpirer l'effroi. Mais Charlemagne & Agramant me permettront d'interrompre leurs exploits, pour parler de ceux du redoutable Rodomont, le Mars des Africains, qui répand en ce moment la terreur au milieu de Paris.

On peut ſe reſſouvenir que cet audacieux Sarraſin s'étoit jetté d'un ſaut de l'autre côté du foſſé ; & qu'après avoir laiſſé ſes gens en proie aux flammes, qui les dévorerent d'une maniere affreuſe,

entre les deux retranchemens, il étoit entré dans la ville. Dès que les Parisiens, toujours attentifs à ce qui se passoit, eurent reconnu le terrible Rodomont à ses armes, & à l'énorme peau de dragon dont il étoit couvert; on n'entendit plus parmi eux que plaintes & que cris aigus. Chacun ne songea qu'à se réfugier dans les maisons & dans les Eglises: mais il y en eut peu à qui le Roi d'Alger permit d'échapper. Aux uns il faisoit voler les bras ou les jambes: il abbattoit la tête aux autres: il en coupoit quelques-uns par le milieu du corps: il en fendoit d'autres, depuis le front jusqu'aux hanches; & de toute cette multitude qu'il massacroit, il n'y en eut pas un seul de blessé par devant. Ce que les tigres font en Hircanie des foibles animaux: ce que font les loups des moutons & des chevres qui paissent sur l'Ethna, Rodomont le faisoit de ce peuple consterné: car ce n'étoit point des gens de guerre qui fuyoient ainsi devant lui, c'étoit une vile populace, peu digne du jour qui l'éclairoit; &

dans un si grand nombre, il ne s'en trouva aucun qu'il put seulement voir au visage. Le furieux Roi d'Alger venoit le long d'une grande rue, fort peuplée, qui aboutit au Pont Saint Michel, massacrant, à droite & à gauche, tous ceux qu'il rencontroit. Il frappoit, sans distinction, le serviteur & le maître, le coupable & celui qui ne l'étoit point. La Religion ne défendoit point le Prêtre, de ses coups : l'innocence & la beauté n'en préservoient, ni les enfans, ni les femmes : la foiblesse n'en garantissoit point les vieillards ; & on peut dire, que cet homme féroce, qui n'eut alors aucun égard, ni à l'état, ni à l'âge, ni au sexe, montra dans cette occasion, qu'il avoit plus de cruauté encore que de courage. La fureur de ce barbare, le plus impie de tous les hommes, ne se borna point à répandre le sang ; elle s'étendit sur les plus beaux édifices, & sur les Temples qu'il avoit profanés. On dit que Paris étoit en ce tems-là presqu'entierement bâti de bois ; ce qui n'est pas difficile à croire, puisqu'aujourd'hui même,

plus de la moitié des maisons en sont encore. Le Sarrasin y mit le feu ; & comme si l'embrasement qu'il avoit causé, quelque violent qu'il fût, n'eut point été capable d'assouvir sa rage, on le voyoit s'accrocher à des pans de mur, & les tirer avec force, afin de les renverser. Les plus gros canons qui soient à Padoue, feroient à présent moins d'effet, que n'en firent les secousses de ce furieux.

Si Agramant eut poussé avec vigueur l'attaque qu'il faisoit à une des portes de Paris, pendant que Rodomont, avec le fer & la flamme, portoit la désolation dans le cœur de cette ville, elle seroit tombée ce jour-là au pouvoir des Infideles : mais Renaud, qui venoit d'arriver à la tête de l'armée Angloise, conduite par Saint Michel & par le Silence, les empêcha de s'en rendre maître. Dieu permit que ce fameux Paladin, l'honneur de la maison de Clermont, arriva dans le tems même que tout cela se passoit. Comme le fils d'Aimon étoit muni de bateaux, & de tout ce qui est nécessaire à la construction

des ponts, il en avoit fait jetter à trois lieues au-dessus de Paris, & y avoit passé la Seine, afin que cette riviere, qui n'est pas guéable, ne mît point d'obstacle à l'exécution de son dessein : puis ayant pris à gauche, par des chemins détournés, il avoit marché aux ennemis. Six mille Archers à pied, commandés par Odoart, & deux mille hommes, au moins, de Cavalerie légere, sous la conduite du brave Arimant, avoient eu ordre de prendre les devans, & d'entrer dans la ville, ou par la porte de Saint Denis, ou par celle de Saint Martin; & Renaud avoit fait suivre ces deux Capitaines par tous les équipages de l'armée. Pour lui, il fit un plus long circuit, avec le reste des troupes. Mais avant que de se mettre en marche, il rompit ses ponts, rangea l'armée en bataille; & ayant fait venir auprès de lui tous les chefs, il monta sur un endroit de la rive, d'où il pouvoit être vû & entendu de tout le monde, & parla ensuite de cette maniere.

Rendez graces au Ciel, braves Guerriers, de

de ce qu'il vous a conduits ici ſans peine, pour vous y couvrir de plus de gloire, qu'il n'en a jamais accordé à aucune autre nation. En faiſant lever le ſiege de Paris, vous allez délivrer deux grands Princes, dont l'un eſt votre Roi, que vous êtes particulierement obligés de défendre; & l'autre eſt un des plus illuſtres Empereurs qui aient gouverné le monde: & avec eux vous délivrerez en même tems pluſieurs autres Rois, Princes, grands Seigneurs & Chevaliers de différens pays. En ſecourant cette ville, dont les habitans tremblent moins pour eux, que pour leurs femmes & leurs enfans, & pour la pudeur des Vierges qui ſont conſacrées à Dieu; non-ſeulement les Pariſiens vous en auront une éternelle obligation, mais encore tous les peuples de la Chrétienté; puiſqu'il n'y a preſque point de ville chrétienne, qui n'ait préſentement quelques-uns de ſes citoyens dans ces murs: de ſorte que toutes les nations partageront avec les François, la reconnoiſſance du ſervice que vous allez leur rendre. Si les

Anciens avoient coutume de couronner celui qui sauvoit la vie à un seul citoyen, quelles couronnes ne mériteront point ceux qui vont la sauver à une multitude de personnes? Qu'une basse jalousie, que le manque de courage, ne fassent point échouer un si louable projet : songez que si nous ne réussissons point dans notre entreprise, l'Allemagne, l'Italie, & généralement tous les lieux où l'on adore Jesus-Christ, ne seront plus en sûreté contre les armes des Infideles. Eh ! ne croyez pas que la situation de votre Isle vous mette à couvert de leurs attaques : s'ils ont déja plusieurs fois passé le détroit de Gilbraltar, & porté la terreur sur vos côtes, que ne feront-ils pas, lorsqu'ils se verront les maîtres de la France ? Mais quand même l'honneur & votre propre intérêt ne vous engageroient point à combattre pour les François, le devoir seul doit suffire pour vous y déterminer, puisque votre religion vous oblige à secourir ceux qui ont une foi commune avec vous. Au reste, ne craignez point d'attaquer des ennemis mal ar-

més, ſans diſcipline & ſans courage : ils ne réſiſteront pas à vos efforts, je vous réponds de la victoire.

Par de ſemblables diſcours, & peut-être par d'autres plus forts encore, que Renaud prononçoit d'une voix ferme & diſtincte, il animoit ces Guerriers déja remplis de courage : c'étoit, comme on dit, donner de l'éperon à un cheval naturellement très vif. Quand il eut ceſſé de parler, il partagea ſon armée en trois corps qu'il fit marcher en ſilence & ſans aucun bruit. Zerbin avec ſes Ecoſſois eut l'avant-garde, qui ſuivit le cours de la riviere : l'honneur d'attaquer les ennemis le premier, fut deſtiné à ce jeune & vaillant Prince. Les Irlandois qui formoient l'arriere-garde, eurent ordre de s'écarter un peu plus dansl a plaine. Le corps du milieu fut compoſé des troupes Angloiſes, commandées par le Duc de Lancaſtre. Renaud pouſſa enſuite ſon cheval à la tête des Ecoſſois, qui marchoient le long de la Seine : il devança même Zerbin, & arriva bientôt à l'endroit où les

Rois d'Oran & de Garbe étoient poſtés avec leurs gens, à cinq cens pas ou environ des troupes d'Eſpagne. Les Chrétiens qui avoient été guidés par un Ange, & accompagnés du ſilence dans toute leur marche, ne purent retenir plus long-tems leurs voix captives: dès qu'ils apperçurent les Sarraſins, ils firent éclater le ſon aigu de leurs trompettes, & pouſſerent juſqu'au Ciel des cris perçans, qui porterent l'effroi dans l'ame de leurs ennemis.

Dans l'impatience de ſignaler ſon courage, le fils d'Aimon, la lance à la main, paroiſſoit bien loin devant tous les autres, avec un air terrible : tel eſt un tourbillon de vent qui précede une horrible tempête. Les Infideles donnerent auſſitôt des marques de la terreur dont ils étoient ſaiſis : la vue de ce Guerrier redoutable rendit leurs armes tremblantes dans leurs mains; leurs pieds ceſſerent d'être fermes ſur les étriers, & leurs corps devinrent chancelans ſur la ſelle. Le Roi Pulian fut le ſeul qui ne changea point de viſage :

ignorant que ce Guerrier fût Renaud, & ne croyant point avoir en tête un si fameux adversaire, il se roidit dans les arçons, & piqua hardiment contre lui. De son côté, le fils d'Aimon, ou plutôt le fils de Mars, vint à sa rencontre avec une valeur qui ne démentoit point ce titre, & fit voir en même tems combien il avoit de grace & d'adresse dans une joute. Ce qu'il y eut de commun dans les coups qu'ils se porterent l'un à l'autre, c'est qu'ils s'atteignirent tous deux à la tête ; mais avec cette différence, que l'un fournit sa carriere, & que l'autre tomba mort sur la place. Ce n'est point assez d'entrer en lice avec grace : il ne suffit même pas toujours d'avoir du courage ; il faut encore être secondé de la fortune, sans laquelle souvent la valeur est inutile. Renaud remit sa lance en arrêt, & marcha tout de suite contre le Roi d'Oran, qui sous une taille de Géant, cachoit un cœur très lâche ; & il l'atteignit au bas de son bouclier. Si ce coup ne fut pas digne de beaucoup de louanges, du moins on ne dut pas le con-

damner ; car le Sarrasin étoit si grand, qu'on ne pouvoit l'atteindre plus haut. Quoi qu'il en soit, Renaud lui perça son bouclier, qui étoit de bois de palme en dedans, & recouvert en dehors de lames d'acier ; & le fer de la lance lui fit dans le ventre, une blessure assez profonde, pour que son ame, peu proportionnée à la grandeur de sa taille, pût sortir par cette ouverture. Le cheval du Géant, qui s'attendoit à le porter pendant toute la journée, sut apparemment bon gré au fils d'Aimon de l'avoir débarassé d'un fardeau si lourd. Quand Renaud eut rompu sa lance, il se jetta l'épée à la main dans le plus épais des ennemis. Son cheval le portoit de tous côtés au travers des Sarrasins, & avec une telle promptitude, qu'on eut dit qu'il avoit des aîles. Devant sa formidable épée, leurs armes paroissoient être d'un verre fragile : flamberge perçoit, coupoit, mettoit en pieces, les boucliers de cuir dur & de bois de chêne, les toiles piquées, les étoffes plissées, & l'acier même le mieux trempé : on ne résistoit

pas plus à ſes coups, que l'herbe réſiſte à la faulx, & les bleds à l'orage.

Cette premiere troupe de Sarraſins étoit déja défaite, lorſque le brave Zerbin arriva à la tête de l'avant-garde. Les Ecoſſois qui marchoient ſous ſes ordres, ne témoignoient pas moins d'ardeur que lui d'en venir au combat : ils paroiſſoient autant de loups ou de lions qui vont ſe jetter ſur des troupeaux. Mais que de différence il y eut entre les combattans des deux partis ! On eut dit que les uns n'étoient venus ſur le champ de bataille, que pour y donner la mort, & les autres que pour l'y recevoir. Les Chrétiens étoient pleins de feu : les Infideles au contraire, glacés d'effroi, s'imaginoient que tous leurs adverſaires étoient autant de Renaud. Sobrin marcha alors avec ſa troupe, ſans en avoir reçu d'ordre. Cette troupe étoit mieux armée, plus vaillante & mieux conduite que la premiere : c'étoit même la meilleure qu'euſſent les Sarraſins d'Afrique quoiqu'elle fût encore fort éloigné d'être bonne. Dardinel s'avança auſſi avec la

ſienne, compoſée de ſoldats mal armés & peu aguéris : pour lui il étoit couvert d'armes défenſives, & avoit ſur la tête un caſque étincelant. Mais la troupe qui ſuivit paroiſſoit fort ſupérieure aux trois autres ; car c'étoient les Maures de Navarre commandés par Iſolier. Quand le vaillant Thraſon, Duc de Marr, vit les Navarrois s'avancer, il fut rempli de joie de ce qu'il alloit avoir affaire à de braves gens, & il exhorta ſes cavaliers à le bien ſeconder. Ariodant, nouveau Duc d'Albanie, ſe joignit à lui, avec les Guerriers qui marchoient ſous ſon enſeigne. Le ſon des trompettes, des tambours & de tous les inſtrumens de guerre, à l'uſage des Sarraſins, joint au ſiflement des fleches & des pierres, au mouvement des roues & aux reſſorts des machines ; & plus encore les cris des combattans, mêlés aux plaintes & aux gémiſſemens des bleſſés : tout cela excitoit dans les airs un bruit pareil à celui que font les chûtes du Nil, qui étourdiſſent tous les peuples des environs. Le Ciel étoit obſcurci d'un nuage épais, que

formoit l'haleine de tant de Guerriers, aussi-bien que la sueur qui s'exhaloit de leurs corps, la poussiere qu'ils faisoient élever, & les traits sans nombre qu'ils se lançoient. On voyoit les uns s'avancer, les autres reculer; quelques-uns s'enfuir, d'autres les poursuivre, & plusieurs tomber morts à côté de ceux à qui ils venoient d'ôter la vie. Une troupe fatiguée du combat, étoit aussitôt relevée par une autre: de nouveaux combattans prenoient la place de ceux qui manquoient: là se plaçoient des bataillons, ici des escadrons. Le champ de bataille étoit couvert d'hommes & de chevaux étendus: l'herbe & les fleurs y avoient perdu leur couleur naturelle, pour prendre celle du sang; la terre en étoit rougie.

Jamais aucun Guerrier n'avoit montré dans une si grande jeunesse, autant de valeur que Zerbin: il abbattoit ou mettoit en fuite tous les Sarrasins qui se présentoient devant lui. Ariodant étonnoit & intimidoit, par son courage, les Navarrois & les Castillans; & faisoit voir en même tems

à ses nouveaux vassaux qu'il étoit digne d'être leur Seigneur. Chelinde & Mosque, tous deux fils bâtards de Calabrun, dernier Roi d'Arragon, & un troisieme Guerrier, nommé Calamidor, de Barcelone, qui passoit pour avoir de la valeur, s'imaginerent alors qu'il y auroit beaucoup de gloire à acquérir pour eux, s'ils pouvoient ôter la vie à Zerbin. Dans ce dessein, ils s'écarterent de leur troupe, & vinrent tous trois ensemble l'attaquer par derriere. Ils commencerent par tuer son cheval, de trois coups de lance qu'ils lui porterent dans le flanc. Mais le Prince d'Ecosse fut à l'instant sur pied; & se retournant vers ces traîtres, il enfonça aussitôt son épée dans le ventre de Mosque: ce jeune étourdi s'étoit avancé, croyant prendre Zerbin prisonnier, il tomba lui-même froid & pâle, & rendit le dernier soupir. Chelinde, furieux de se voir ainsi enlever son frere, poussa le cheval qu'il montoit contre Zerbin; en intention de le renverser du choc: il se trompa néanmoins, car ce vaillant Prince saisissant vigoureusement

les rênes de la main gauche, donna de l'autre main un si grand coup à Chelinde, qu'il lui partagea le corps en deux; & ce coup fut assené avec tant de force, que même le cheval du Sarrasin n'eut plus besoin à l'avenir de paille ni d'orge : lui & son maître tomberent morts, de compagnie. Calamidor n'eut pas plutôt vû ce coup effroyable, que saisi d'épouvante, il voulut s'enfuir : attens, traître, attens, lui dit Zerbin, & dans le moment il lui déchargea un autre coup, qui ne l'atteignit pourtant point; mais il s'en fallut peu, puisque son cheval le reçut sur la croupe, & en fut abbattu. Le Sarrasin s'étant débarrassé des étriers, se mettoit en devoir de se sauver, lorsque Thrason, qui se trouva à son passage, le renversa une seconde fois, & l'écrasa sous les pieds de son cheval. Ariodant & Lurcain, avec plusieurs autres braves Guerriers, coururent promptement à l'endroit où Zerbin étoit à pied au milieu des ennemis, afin de faire tous leurs efforts pour le remonter. Artalique & Margant, & plus encore Etearque & Casimir, éprou-

verent, à leurs dépens, combien l'épée d'Ariodant étoit tranchante : elle ôta la vie aux deux derniers, & blessa dangereusement les deux autres. Lurcain, son frere, ne faisoit pas moins paroître de courage & de force : il heurtoit, renversoit, mettoit en pieces tout ce qui s'opposoit à lui.

On ne se battoit pas dans la plaine avec moins de vigueur & d'acharnement, que sur les bords de la riviere. Les Anglois y avoient affaire aux Maures d'Espagne, & comme il se trouvoit dans les deux partis de bonnes troupes & de braves chefs, le combat n'y étoit pas moins sanglant. Oldrade & Fieramont, l'un Duc de Glocester, l'autre d'Eburas, accompagnés de Richard, Comte de Warwick, & de Henri Duc de Clarence, avoient en tête Martaliste, Follicon & Bariconde, qui commandoient les troupes d'Almerie, de Grenade & de Majorque. L'avantage parut d'abord assez égal des deux côtés : on voyoit les Chrétiens & les Sarrasins, tantôt avancer, tantôt reculer : tels sont des épics que le vent agite, ou des flots qui battent contre le

rivage. Mais enfin la fortune se déclara en faveur des premiers. Le Duc de Glocester fit vuider les arçons à Martaliste : Follicon fut traité de même par Fieramont ; & presqu'au même moment que ces deux chefs furent faits prisonniers par les Anglois, le Duc de Clarence ôta la vie à Bariconde. Cela répandit un tel effroi parmi les Infideles, & donna en même tems un si grand courage aux Chrétiens ; que les uns ne firent plus que lâcher le pied & s'enfuir en désordre, & les autres que gagner du terrein & poursuivre leurs ennemis.

Les Sarrasins alloient être défaits sans ressource, s'il ne leur étoit venu un secours dont ils avoient grand besoin. Ferragus, qui s'étoit toujours tenu près du Roi Marsile, voyant le désavantage de ses gens, dont la moitié restoit à peine, piqua son cheval droit au lieu où il les voyoit si maltraités; & il y arriva au moment même qu'Olimpe de la Serre venoit d'avoir la tête fendue d'un coup de sabre. C'étoit un jeune homme, qui, joignant sa voix au son de la lyre,

ſavoit former des accords ſi touchans ; qu'il ſe vantoit de pouvoir attendrir les cœurs les plus durs : heureux, ſi ſatisfait de cet aimable talent, il n'eut point voulu endoſſer le harnois, & s'il eut eu horreur d'un métier qui le conduiſit à ſa perte. Ferragus, qui l'aimoit & qui l'eſtimoit beaucoup, fut plus fâché de ſa mort ſeule, que de celle de mille autres qui avoient déja perdu la vie. Il entra dans une ſi furieuſe colere, qu'il déchargea en arrivant, ſur celui qui avoit tué Olimpe, un coup qui le fendit depuis le ſommet de la tête juſqu'à la ceinture. Non content de cette vengeance, il ſe jetta au travers des Chrétiens, ouvrant à grands coups d'épée les caſques & les cuiraſſes, fendant aux uns le front & le viſage, coupant aux autres la tête ou les bras. Enfin il répandit tant de ſang, qu'il rétablit le combat en cet endroit, où les Sarraſins mis en déroute ne ſongeoient auparavant qu'à s'enfuir.

Agramant ſe rendit dans le même tems ſur le champ de bataille, ayant avec lui Balivers, Farurant, Pruſion, Soridant &

Bambirague, outre une infinité d'autres Guerriers moins considerables, destinés à périr dans cette journée, & dont le nombre prodigieux égaloit celui des feuilles qui tombent en automne. Ce Général ayant retiré ses troupes de l'assaut, avoit fait un gros détachement de gens de pied & de cheval, commandés par le Roi de Fez; & il lui avoit donné ordre d'aller par derriere les tentes, s'opposer aux Irlandois, qui après avoir fait un grand détour, venoient en intention d'attaquer le Camp. Le Roi de Fez exécuta promptement un ordre qui demandoit de la diligence; & Agramant, avec tout le reste des troupes, marcha au lieu du combat. Il alla sur les bords de la seine, où il lui parut que son secours étoit le plus nécessaire, & où Sobrin l'avoit envoyé prier de s'avancer. Comme il avoit à sa suite plus de la moitié de l'armée, son arrivée jetta l'épouvante & le désordre parmi les Ecossois: tous plierent, à la réserve de Zerbin, Ariodant & Lurcain, qui demeurerent seuls exposés au plus grand péril; & le Prince

d'Ecoſſe, qui étoit encore à pied, ne s'en ſeroit peut-être pas tiré, ſi le vaillant fils d'Aimon n'étoit venu le ſecourir fort à propos.

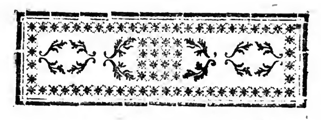
Après que Renaud eut mis en fuite plus de cent eſcadrons, il apprit le danger que couroit Zerbin, entouré d'ennemis & abandonné de ſes gens. Il piqua auſſitôt ſon cheval vers l'endroit où il vit les Ecoſſois s'enfuir ; & dès qu'il les eut joints, où allez-vous ? leur cria-t-il : quelle honte, quelle lâcheté, de céder, comme vous faites, le champ de bataille à de ſi mépriſables adverſaires ! Voilà donc les dépouilles dont vous aviez deſſein d'orner vos temples ? Il eſt, ſans doute, bien glorieux à vous, de laiſſer ainſi le fils de votre Roi, ſeul, & à pied, au milieu de ſes ennemis. A ces mots le fils d'Aimon prend une groſſe lance de la main d'un de ſes écuyers, il marche à Pruſion, Roi d'Alfarache, qui n'étoit pas loin de lui, le perce & l'étend par terre : il tue tout de ſuite Agricalte & Bambirague, bleſſe Soridan, qu'il auroit tué comme les autres

si sa lance ne s'étoit pas rompue. Il mit ensuite l'épée à la main, & en donna un si furieux coup à Serpentin de l'Etoile, que malgré la bonté de ses armes qui étoient fées, il le renversa plus d'à moitié mort. De cette maniere Renaud se fit jour jusqu'au Prince d'Ecosse : il écarta tous ceux qui l'environnoient, & lui donna la facilité de se jetter sur un cheval qui se trouva sans maître. Ce fut un bonheur pour ce Prince, dont un peu plus tard, il n'auroit peut-être pas pû profiter ; car Agramant, Dardinel, Sobrin, & Balastre arriverent presque dans le moment : mais comme Zerbin étoit déja à cheval, il put faire usage de sa valeur, & envoyer aux enfers bien des Sarrasins, pour y porter des nouvelles de ce qui se passoit alors sur la terre. Le fils d'Aimon, toujours attentif à attaquer ceux des ennemis qui lui paroissoient les plus redoutables, remarqua que leur Général se distinguoit entre eux, & étoit plus à craindre lui seul que mille autres. Il alla donc droit à Agramant, à qui il porta un coup terrible ; & il le heurta si

rudement avec Bayard, qu'il le renverſa lui & ſon cheval.

Pendant que la haine, la fureur & la rage, animent dans la plaine les deux partis l'un contre l'autre; Rodomont embraſe les maiſons & les temples de Paris, & en maſſacre les habitans, ſans que Charlemagne, qui étoit d'un autre côté, ſût rien de ce qui ſe paſſoit dans la ville. L'Empereur venoit de recevoir le ſecours d'Anglois qu'Odoard & Arimant lui avoient amené; lorſqu'il fut joint par un écuyer ſi tremblant & ſi interdit, que la reſpiration lui manquoit. Helas! Seigneur, hélas! répeta pluſieurs fois cet homme, ſans pouvoir dire autre choſe; puis il continua ainſi: Seigneur, tout eſt perdu, votre Empire prend aujourd'hui fin, Dieu nous a abandonnés. Il vient de ſortir de l'enfer un démon qui détruit tout; car ce n'eſt certainement point un homme, ce ne peut être que Satan lui-même. Quoiqu'il ſoit ſeul, perſonne ne peut tenir devant lui: il extermine tout le peuple, il embraſe la ville & la ruine de fond en comble. Pour

vous convaincre de ce que je dis, retournez-vous, Seigneur, voyez les tourbillons de flamme qui montent jusqu'aux nues : écoutez les cris & les gémissemens des malheureux que ce démon massacre. Charlemagne devint à ces paroles, comme un homme à qui le son des cloches & le tumulte qu'il entend, apprennent un incendie qu'il ignoroit seul, quoique ce malheur le touchât de plus près qu'aucun autre. Dès que l'Empereur fut instruit de la vérité, il alla droit au lieu où il entendoit le plus de bruit, suivi de ses Paladins & de ses plus braves Guerriers, il marcha vers une place où Rodomont étoit alors. Les cris qui redoubloient, les membres qu'il vit épars de tous côtés dans les rues, furent pour lui de tristes marques de la fureur du Sarrasin. En voilà assez pour le présent : ceux qui voudront savoir la suite de ce récit, l'apprendront une autre fois.



CHANT XVII.

LORSQUE les crimes des hommes sont parvenus à leur comble, Dieu, pour faire voir que sa justice égale sa miséricorde, les livre à des Tyrans & à des monstres cruels, à qui il permet d'exercer contre eux toutes sortes d'inhumanités. Tels furent autrefois Sylla, Marius, Tibere, Neron, Caligula, Domitien, & le dernier des Antonins. Tel fut Maximin, qu'il tira de la plus vile populace pour l'élever à l'Empire. C'est ainsi qu'avant ces tems-là, il avoit placé Créon sur le trône de Thebes, & avoit fait regner dans l'Etrurie le barbare Mezence. C'est ainsi que depuis il abandonna l'Italie en proie aux Huns, aux Goths & aux Lombards. Que ne peut-on pas dire d'Attila, de l'exécrable Ezelin, & de cent autres, que le Ciel

a ſuſcités pour punir ceux dont les crimes avoient laſſé ſa patience ? Mais ſans remonter à des tems ſi reculés, n'avons-nous pas éprouvé de nos jours, que Dieu nous regardant comme un troupeau inutile & d'un mauvais naturel, nous a donné pour paſteurs d'avides loups, qui non contens de ſe raſſaſier de notre chair, ont fait venir des forêts ultramontaines d'autres loups affamés, pour leur aider à nous dévorer ! Tout le ſang qui a été répandu à Cannes, ſur les bords de la Trebie, & du Lac de Thraſimene, n'eſt rien en comparaiſon de celui que l'Adda, la Mella, le Ronco & le Tar ont vu couler ſur leurs rives. Des peuples, peut-être auſſi méchans que nous, ont été les inſtrumens dont le Ciel s'eſt ſervi pour nous punir de nos excès : quand ces mêmes peuples auront, par une ſuite de crimes, attiré ſur eux la vengeance céleſte ; ſi nous devenons meilleurs, Dieu pourra ſe ſervir de nous pour les châtier à leur tour. Il devoit être bien irrité contre eux, lorſque les Infideles s'emparerent de leurs pays, le déſolerent, & y commirent les

plus grandes horreurs : Rodomont fut cependant celui de tous qui leur fit le plus de mal.

Nous avons dit que Charlemagne, ayant appris ce qui se passoit dans Paris, marcha aussitôt vers l'endroit où étoit le Roi d'Alger. Il vit en chemin grand nombre de ses gens tués, les maisons en feu, les Eglises renversées, & une bonne partie de la ville détruite : jamais il n'y eut un plus affreux spectacle. Quelle terreur vous saisit? dit-il aux Parisiens : quoi ! personne d'entre vous n'est frappé du malheur qui l'attend : quel sera votre asyle ? où irez-vous, quand vous aurez si lâchement laissé prendre la ville que vous habitez ? Se peut-il qu'un seul homme renfermé dans vos murs, d'où il ne peut échapper, vous mette tous en fuite, sans qu'aucun de vous ose lui faire tête ; & qu'il n'en sorte qu'après vous avoir tous exterminés ? Ainsi parloit Charlemagne, plein de colere & d'indignation, lorsqu'il arriva à la porte du palais, que Rodomont entreprenoit de forcer. Comme ce lieu étoit entouré de hautes murailles, &

bien pourvû de munitions, une partie du peuple s'y étoit réfugiée. Le Roi d'Alger, forcené d'orgueil & de fureur, l'attaquoit avec le fer d'une main, & la flamme de l'autre; & faisoit retentir les airs des coups redoublés, dont il frappoit & fendoit la porte de cette royale demeure. On jettoit sur lui, d'en haut, de grosses pierres & des creneaux entiers, qu'on arrachoit de la couverture. Les colomnes, les pilastres, les poutres dorées, le marbre, n'étoient point ménagés: ceux qui se trouvoient renfermés dans cet auguste palais, si respecté de leurs ancêtres, ne craignoient point alors de le dégrader pour conserver leur vie. Un serpent, qui vient de quitter sa dépouille, & se revêtir d'une nouvelle peau; qui, fier de se voir rajeuni, & de se sentir une vigueur nouvelle, darde sa langue à trois pointes, fait étinceler ses yeux, & met en fuite les autres animaux qui redoutent sa rencontre: tel étoit Rodomont, couvert d'un acier brillant. Les pierres, les poutres, qu'on jettoit sur lui, tous les traits qu'on lui lançoit des machi-

nes, rien n'étoit capable d'arrêter sa furie. Il fendit, rompit, fracassa la porte, & y fit une assez large ouverture pour être vû de ceux qui étoient en dedans; & pour voir lui-même toute la cour remplie d'une multitude de personnes, qui avoient la plus extrême frayeur peinte sur le visage. Les Dames, qui étoient logées dans le palais, saisies d'un mortel effroi, se frappoient la poitrine, & faisoient entendre par-tout leurs cris & leurs gémissemens. Elles embrassoient, en pleurant, les portes de leurs chambres, & les lits de leurs époux, dont elles alloient être séparées: elles déploroient la cruauté du sort, qui étoit prêt à les faire tomber au pouvoir des barbares.

Voilà l'état où en étoient les choses, lorsque l'Empereur arriva, entouré de ses Paladins. Il jetta d'abord les yeux sur ses mains nerveuses, qui lui avoient si souvent été d'un grand secours, & leur adressa ces paroles. N'êtes-vous pas les mêmes, qui, dans Apremont, me servîtes si bien contre le Roi Agolant? Seriez-vous, à présent,

ſent, plus foibles que vous ne l'étiez autrefois ? Si vous m'avez fait remporter la victoire ſur ce Prince, ſur Trojan & ſur Almont, ſuivis de cent mille hommes ; en craindriez-vous aujourd'hui un ſeul ? Eh ! quel homme encore, en comparaiſon de ceux que vous avez vaincus. Non, vous n'êtes pas moins fortes que vous l'étiez alors : montrez-donc à cette bête féroce, à ce monſtre altéré de ſang, combien il vous reſte de vigueur. Vous m'avez toujours fait vaincre, puis-je douter que vous ne le faſſiez encore. A ces mots, il pouſſe ſon cheval, la lance baiſſée, contre Rodomont ; & dans le même moment Oger, Naimes, Olivier, Avole, Avin, Othon & Berenger, qu'on ne voyoit jamais l'un ſans l'autre, piquent auſſi les leurs contre lui, & le frappent tous enſemble à la tête, à la poitrine, & aux flancs. Mais c'eſt aſſez parlé de ce cruel & terrible Sarraſin : faiſons un peu tréve à tous ces récits de fureur & de carnage, pour retourner à Griffon, que nous avons laiſſé près de Damas, avec la déloyale Origille

& ſon Amant, qu'elle faiſoit paſſer pour ſon frere.

La ville de Damas eſt une des plus peuplées, des plus riches, & des mieux bâties de l'Orient. Elle eſt à ſept journées de Jéruſalem, ſituée dans une plaine, que ſa fertilité rend également agréable dans toutes les ſaiſons de l'année. Une colline, placée au levant, lui dérobe, le matin, les premiers rayons du Soleil. Deux agréables rivieres la traverſent, qui, ſe ſéparant en divers canaux, arroſent un grand nombre de jardins, où l'on voit en tout tems des fleurs & de la verdure. On dit que les eaux de Naphte y ſont en ſi grande abondance, qu'elles pourroient y faire aller des moulins; & l'on ſent, en marchant, une odeur délicieuſe, qui ſort de toutes les maiſons. La principale rue étoit alors tendue de tapiſſeries, de différentes couleurs, & la terre y étoit couverte de feuilles & d'herbes odoriférantes. Les portes & les fenêtres des maiſons étoient ornées de riches étoffes & de magnifiques tapis: leur plus grand ornement, néan-

moins, étoit une multitude de belles femmes qu'on y voyoit, ſuperbement vêtues. On trouvoit des danſes en beaucoup d'endroits; & en d'autres, il y avoit des hommes, qui faiſoient faire le manége à de beaux chevaux, richement enharnachés. Mais rien n'étoit plus ſomptueux que la Cour du Roi, où ſes vaſſaux, & quantité de Seigneurs, étaloient tout ce que la Mer Rouge & les Indes produiſent de plus rare, en perles, en or, & en pierres précieuſes.

Griffon & ſa compagnie marchoient le long de la grande rue, regardant avec plaiſir de tous côtés, lorſqu'un Chevalier vint à eux, & les pria fort civilement d'entrer dans ſa maiſon: c'étoit un uſage qui ſe pratiquoit alors, & auquel ce Chevalier joignit une politeſſe qui lui étoit naturelle. Ils ne manquerent de rien chez lui: on les fit d'abord mettre au bain, puis on leur ſervit un fort bon ſouper. Pendant le repas, leur Hôte les entretînt du tournoi qui devoit ſe faire le jour ſuivant dans la grande place: il leur dit

que Norandin, Roi de Syrie, avoit invité tous les Chevaliers à s'y trouver, ſoit qu'ils fuſſent ſes ſujets ou non; & il ajouta, que ſi leur valeur répondoit aux apparences, il ne tiendroit qu'à eux d'en donner des preuves dans cette fête. Quoique Griffon ne fût pas venu à Damas pour ce ſujet, comme il eſt toujours convenable de faire paroître ſon courage, quand l'occaſion s'en préſente, il accepta la propoſition du Chevalier. Il lui demanda enſuite, quelle raiſon avoit donné lieu à la publication de ce tournoi: s'il ſe faiſoit tous les ans, ou ſi le Roi l'avoit fait publier, dans l'unique vûe de connoître, par ce moyen, la valeur & l'adreſſe de ſes ſujets. C'eſt un établiſſement nouveau, lui répondit le Syrien; voici la premiere fois, ſeulement, que cette fête ſe célebre, & elle doit ſe répéter à l'avenir tous les quatre mois. Le Roi l'a inſtituée en mémoire d'un danger éminent, dont il a été délivré à pareil jour que demain, après y avoir été expoſé pendant quatre mois entiers, ayant eu pendant ce tems-là

continuellement la mort devant les yeux. Norandin, pourſuivit-il, aimoit, depuis quelques années, la fille du Roi de Chypre, qui eſt une des plus belles Princeſſes de la terre: il l'avoit enfin obtenue pour femme, & il s'en retournoit en Syrie, avec ſa nouvelle épouſe, pluſieurs Dames, & pluſieurs Chevaliers, dont j'étois du nombre. Nous étions déja loin du port, lorſque nous trouvant dans la mer Carpathiene, qui eſt fort orageuſe, nous y fûmes accueillis d'une ſi furieuſe tempête, que nos pilotes, les plus expérimentés, n'en avoient jamais vû de pareille. Nous errâmes trois jours de ſuite, au gré des vents & des flots, après quoi la mer nous pouſſa contre un rivage, qui nous parut fort agréable. Epuiſés de fatigues, nous deſcendîmes à terre: nous y tendîmes des pavillons ſur le bord des ruiſſeaux & l'ombre des collines verdoyantes, & nou préparâmes tout ce qui étoit néceſſaire pour un repas. Norandin, cependant, s'écarta de nous, avec deux ſerviteurs, qui lui portoient un arc & des fléches: il alla

dans les vallons & dans les bois d'alentour, pour voir s'il n'y rencontreroit point quelque cerf ou quelque chevreuil.

Pendant qu'assis & tranquilles nous attendions le retour de notre Prince, nous vîmes, le long du rivage, l'Ogre, qui venoit droit à nous. C'est un monstre terrible, Dieu vous préserve, Seigneur, de le trouver jamais en votre chemin : il vaut bien mieux entendre parler de lui, que de le voir de près. Je ne puis vous dire, précisément, quelle est sa taille, tant elle est demesurée. A la place des yeux qui lui manquent, on lui voit sous le front deux os ronds, de couleur cendrée. Il a un nez fort long, ou plutôt un sale grouin, d'où sortent de longues dents; & en marchant fort vîte, il porte toujours son nez en avant, à-peu-près comme un chien de chasse, qui suit quelque animal à la piste. Quand nous apperçûmes ce monstre, nous crûmes que c'étoit une petite montagne qui venoit à nous : la frayeur nous saisit dans le moment, nous nous enfuîmes chacun de notre côté. Mais il nous auroit

fallu des aîles, pour pouvoir l'éviter, car il est aussi prompt que le vent ; & quoiqu'il ne voie goute, il a l'odorat si fin, qu'il est plus sûr d'attrapper sa proie que s'il avoit des yeux. Peu nous servit de vouloir nous sauver : de quarante personnes que nous étions, à peine y en eut-il dix qui purent, en nageant, gagner le vaisseau ; l'Ogre prit tout le reste. Il fit un paquet de plusieurs d'entre nous, qu'il mit sous son bras : il en mit d'autres dans son sein, & tous les autres dans un grand sac, qu'il portoit en écharpe, à la maniere des bergers. Il se retira ensuite à sa caverne, qui étoit taillée dans un roc, au bord de la mer, & dont tout l'intérieur étoit d'un très beau marbre blanc. Dans la caverne du monstre habitoit avec lui une femme, qui paroissoit triste, & peu contente de son état ; & cette femme étoit accompagnée de quantité d'autres, tant belles que laides, de tout âge & de toute condition. Outre cette caverne, il y en avoit encore une autre, taillée un peu plus loin, dans le même roc, & tout aussi spacieuse que

la premiere. L'Ogre se servoit de celle-ci pour y enfermer un nombreux troupeau, dont il étoit lui-même le pasteur, & qu'il gardoit plutôt pour son amusement, que pour son usage, la chair humaine étant celle qu'il aimoit, sans comparaison, le plus. Il nous en donna, sur-le-champ, une cruelle preuve; car, avant que de rentrer chez lui, il prit trois jeunes hommes, de notre troupe, qu'il mangea, ou plutôt qu'il engloutit en notre présence. Lorsqu'il fut arrivé, il leva une grosse pierre, qui bouchoit l'ouverture de la seconde caverne, & il nous y enferma, après en avoir fait sortir son troupeau, qu'il conduisit aux pâturages accoutumés, jouant d'une espece de chalumeau, qui lui pendoit au cou.

Cependant Norandin étant revenu de la chasse, ne trouva plus personne au lieu où nous avions dressé nos tentes. Plein d'inquiétude, sur ce que nous étions devenus, il s'approcha de la mer, & vit les gens du vaisseau qui levoient l'ancre, & qui se disposoient à partir. Dès que ceux-

ci apperçurent leur Prince, ils envoyerent promptement un esquif, afin de le conduire à bord : mais le Roi n'eut pas plutôt appris ce qui étoit arrivé, qu'il se résolut à suivre l'Ogre, & à s'exposer à tout, pour ne pas laisser au pouvoir de ce monstre sa chere Lucine : c'est ainsi que s'appelle son épouse. Il marcha en effet, dans le même moment, sur les traces du Géant, qui étoient imprimées sur le sable ; & l'amour précipitant ses pas, il arriva bientôt à la caverne, où nous étions enfermés, & où le moindre bruit que nous entendions, nous faisoit toujours croire que ce cruel monstre venoit pour nous dévorer. Par bonheur pour Norandin, la femme de l'Ogre étoit seule quand il arriva : fuis malheureux, lui dit-elle si-tôt qu'elle le vit, tu es perdu si mon mari te trouve ici. Qu'il m'y trouve, ou qu'il ne m'y trouve pas, lui répondit le Roi ; qu'il m'ôte la vie, ou qu'il me la laisse, peu m'importe : ce n'est point le hazard qui m'amene, je viens ici exprès pour y mourir avec ma chere épouse. Puis

il lui demanda des nouvelles de ceux que l'Ogre venoit d'enlever, & sur-tout il s'informa si Lucine voyoit encore le jour. N'appréhende rien pour elle, reprit humainement cette femme, les jours de Lucine sont en sûreté; jamais mon mari ne mange les personnes de son sexe. Pour preuve de ce que je te dis, vois combien il y a de femmes ici avec moi: nous n'éprouvons aucun mauvais traitement de sa part; pourvu, néanmoins, qu'il ne prenne pas envie à quelqu'une de s'échapper, car alors il devient furieux; il n'y a point de pardon à espérer pour elle, ou il l'enterre toute vive, où il l'enchaîne, & la laisse exposée toute nue aux plus ardens rayons du Soleil. Lorsqu'il revint tantôt, avec ceux qu'il avoit pris, il les enferma tous ensemble dans la caverne: mais ce soir il distinguera fort bien, à l'odorat, les hommes d'avec les femmes, & il les séparera les uns des autres: celles-ci n'auront rien à craindre; pour les hommes, ils doivent s'attendre qu'ils seront mangés, & il en mange cinq ou six par jour. A l'é-

gard de celle à qui tu t'intéresses, je n'ai aucun conseil à lui donner, dont l'exécution ne fût trop dangereuse pour elle : il faut qu'elle prenne son parti de rester ici avec nous, & de partager nos plaisirs & nos peines. Mais encore une fois, mon enfant, retire-toi vîte, avant que l'Ogre te sente, & qu'il te dévore : car la premiere chose qu'il fait en arrivant, c'est de flairer par-tout ; & la finesse de son nez lui fait découvrir jusqu'à une souris, s'il s'en trouve quelqu'une aux environs. Le Roi répliqua qu'il ne vouloit absolument point partir sans voir Lucine, & qu'il aimoit beaucoup mieux mourir auprès d'elle, que de vivre en étant séparé.

Quand la femme de l'Ogre vit que Norandin persistoit à ne vouloir point s'en aller, malgré tout ce qu'elle pouvoit lui dire ; elle se détermina enfin à le secourir, & elle résolut d'y employer toute son industrie. Comme elle étoit chargée du soin de nourrir elle & toutes les autres femmes qui l'accompagnoient, & qu'il falloit pour cela tuer chaque jour des

moutons & des chevres, les peaux de ces animaux pendoient en grand nombre au plancher de la caverne : elle prit la graisse des intestins d'un grand bouc, dont elle fit frotter notre Prince, depuis les pieds jusqu'à la tête ; de maniere que l'odeur forte du bouc fut celle qui prévalut en lui : puis elle le revêtit de sa peau, qui se trouva assez grande pour le couvrir tout entier. Elle fit ensuite marcher Norandin à quatre pattes, & sous cet étrange déguisement, elle le mena à l'entrée de la caverne, où une énorme pierre tenoit la belle Lucine enfermée. Le Roi demeura en cet endroit, attendant, avec impatience, que le troupeau arrivât, afin de pouvoir entrer en même-tems que lui dans la caverne. Sur le soir il entendit le son du chalumeau, qui étoit le signal par lequel l'Ogre annonçoit son retour. Quelle devoit être alors son inquiétude ! mais combien dût-elle augmenter, quand il vit de près l'horrible figure de ce monstre ? L'amour cependant l'emporta encore en lui sur la crainte : on peut juger de-là s'il ai-

moit véritablement. L'Ogre s'étant avancé, leva la pierre, fit entrer ſon troupeau, & Norandin avec lui. Il referma enſuite la caverne, vint au lieu où nous étions, nous flaira tous : puis il en prit deux d'entre nous, qu'il dévora tout ſanglans pour ſon ſouper : je vous avoue que je ne puis me rappeller cet affreux repas, ſans frémir encore de frayeur.

Dès que le Géant fut ſorti, le Roi, quittant promptement ſa peau de bouc, courut à Lucine, & l'embraſſa. Mais au lieu de la joie qu'elle devoit ſentir en voyant ce tendre époux, la penſée d'une mort certaine où il ſe précipitoit, ſans pouvoir l'en affranchir elle-même, la jetta dans une profonde triſteſſe. Ah ! Seigneur, lui dit-elle, ce qui me conſoloit dans mon malheur, c'eſt que vous ne le partagiez point avec moi : je n'avois à trembler que pour mes jours, je tremble à préſent pour les vôtres. Hélas ! je ſens trop combien la crainte du danger qui vous menace, l'emporte dans mon cœur, ſur celle que j'avois auparavant pour des

maux qui ne regardoient que moi ſeule. Je vous en délivrerai, ma chere Lucine, lui dit le Roi, où je trouverai dans cet antre la fin de ma vie : il me ſera du moins bien plus doux de mourir en votre compagnie, que de vivre ſéparé de vous. Mais j'eſpere que je pourrai vous tirer d'ici, avec tous ceux qui y ſont, pourvû néanmoins que l'odeur infecte d'un bouc, ne vous empêche point de vous revêtir de ſa peau. Là-deſſus Norandin nous apprit ce que lui avoit enſeigné la femme de l'Ogre, afin de tromper ſon mari, & de faire enſorte qu'il ne pût le reconnoître, malgré la fineſſe de ſon nez. Perſuadés de ce qu'il diſoit, nous tuâmes auſſitôt autant de boucs, des plus vieux & des plus puans, que nous étions de perſonnes : nous nous frotâmes de leur graiſſe, & nous couvrîmes de leurs peaux velues.

Le lendemain, au point du jour, l'Ogre, jouant de ſon chalumeau, vint à la caverne, pour en faire ſortir ſes chevres & ſes brebis. Il ſe tenoit à la porte, avec une main tendue, de crainte que nous ne

ſortiſſions auſſi : il tâtoit exactement tout ce qui ſe préſentoit pour paſſer ; & quand il ſentoit du poil ou de la laine, il ne s'oppoſoit point au paſſage. De cette maniere nous ſortîmes tous, ſans qu'il ſe doutât de rien ; juſqu'à ce que Lucine, qui venoit en tremblant la derniere, fut reconnue du Géant. Soit que cette Princeſſe eut eu de la répugnance à s'oindre autant qu'il le falloit : ſoit qu'elle ne marchât pas auſſi légerement que l'animal dont elle avoit la peau : ſoit enfin que la peur qu'elle eut quand l'Ogre la toucha, lui eut fait faire un cri, ou que ſes longs cheveux ſe fuſſent détachés en marchant, il eſt certain qu'elle fut reconnue, ſans que nous en ayions bien ſû la cauſe. Chacun de nous étoit ſi occupé de ſoi, que nous n'étions guere en état de faire attention aux autres. Au cri qu'elle fit, je me retournai néanmoins, & je vis que le Géant, après lui avoir arraché ſa peau de bouc, la repouſſa rudement dans la caverne. Pour nous, qui étions échappés, nous allâmes avec le troupeau, dans une agréable prai-

rie, où l'Ogre nous conduisit. Là nous attendîmes que ce cruel Pasteur se fût couché à l'ombre, afin de se livrer au sommeil; & dès qu'il fut endormi, nous nous enfuimes tous, les uns d'un côté de la mer, les autres vers la montagne. Norandin fut le seul qui ne voulut pas suivre notre exemple : l'amour qu'il avoit pour son épouse, lui fit prendre le parti de retourner dans l'antre où elle étoit restée, & de tenter encore quelque moyen pour l'en tirer, ou d'y périr avec elle. Au moment qu'il s'étoit apperçu qu'elle seule n'avoit pû se sauver, saisi d'une excessive douleur, il avoit voulu s'aller jetter dans la gueule du monstre, & s'en faire dévorer sur-le-champ; peu s'en fallut même qu'il ne le fît : l'espérance de mieux réussir une autre fois, à délivrer celle qu'il aimoit, fut la seule chose qui le retint.

Quand l'Ogre fut rentré sur le soir, qu'il connut que nous nous étions tous enfuis, & qu'il se vit par-là réduit à ne point souper, il entra en fureur, & regardant Lucine comme la cause de tout le

mal, il la condamna à demeurer le reste de ses jours enchaînée sur un rocher. Le Roi fut témoin de ce cruel traitement, que sa femme éprouvoit pour l'amour de lui : il en gémit, sans pouvoir y apporter aucun remede. Chaque jour, soir & matin, il voyoit sa malheureuse épouse, qui ne paroissoit affligée que de le voir lui-même s'obstiner à demeurer caché sous un déguisement si dangereux. Lorsqu'il sortoit ou qu'il rentroit, elle le regardoit toujours avec un air triste & suppliant : elle lui faisoit signe des yeux, qu'il se tirât d'un péril où il s'exposoit si inutilement pour elle. La femme de l'Ogre fit aussi ce qu'elle put pour obliger Norandin à s'en aller : ce fut en vain : l'amour & la compassion l'affermirent de plus en plus dans la résolution qu'il avoit prise, de ne jamais partir sans Lucine. Il y persista en effet, jusqu'au jour où Mandricard & Gradasse, descendant courageusement sur ce rivage, détacherent la Reine du rocher, & l'emporterent en courant dans leur vaisseau, où ils la remirent entre les

mains du Roi, ſon pere, qui étoit venu avec eux. Ce fut un matin, avant que le troupeau du Géant fut ſorti de la caverne pour aller au pâturage, que ces deux Guerriers entreprirent une action ſi hardie, dont ils dûrent néanmoins le ſuccès, plus encore au hazard qu'à la prudence.

Dès que le jour eut paru, & que la femme de l'Ogre eut appris à Norandin de quelle maniere Lucine avoit été délivrée, il en rendit grace au Ciel, & le pria de permettre que ſon épouſe lui fût rendue, lorſqu'il la demanderoit à ceux qui l'avoient en leur pouvoir, ou du moins, qu'elle ſe trouvât en quelque lieu dont il pût la tirer à prix d'argent, ou l'arracher par force. Plein de joie, il ſortit à l'ordinaire, avec le troupeau, & attendit pour s'en aller que l'Ogre fut endormi. Puis il marcha ſans s'arrêter, pendant le reſte du jour & une partie de la nuit, juſqu'à ce que, n'ayant plus rien à craindre du Géant, il ſe rendit à Satalie, où il s'embarqua pour revenir chez lui; & il y a préſentement trois mois qu'il eſt de retour

en Syrie. En arrivant, le Roi ne manqua pas d'envoyer en Chypre, à Rhodes, en Egypte, en Afrique, en Tartarie, dans toutes les villes & bourgades de ces pays-là, pour tâcher d'apprendre ce que Luciane étoit devenue. Ce n'est pourtant que depuis deux jours qu'il a pû savoir de ses nouvelles : il reçut avant-hier, seulement, une lettre du Roi de Chypre, son beau-pere, qui lui mande, qu'après avoir été long-tems battu d'une horrible tempête, il étoit enfin arrivé à Nicosie, avec sa fille, jouissant l'un & l'autre d'une santé parfaite. Pour marquer la joie que lui cause une nouvelle si agréable, Norandin a fait publier ce tournoi. Il a ordonné de plus, que la même chose se pratiqueroit à l'avenir tous les quatre mois, en mémoire des quatre mois qu'il a passés avec les chevres de l'Ogre, revêtue d'une peau de bouc ; & comme c'est à pareil jour que demain qu'il s'est tiré d'un si grand danger, c'est aussi pour demain que la fête est indiquée. Ce que je vous raconte, Seigneur, j'en ai été témoin d'une partie : le

reste, je l'ai appris de celui à qui tout ce que je vous dis est arrivé, car c'est le Roi lui-même qui me l'a conté. Si, par conséquent, quelqu'un vous fait de cette avanture un récit qui ne s'accorde point avec ce que vous venez d'entendre, soyez sûr qu'il se trompe, & qu'il est mal informé.

Le Chevalier Syrien apprenoit de cette maniere à Griffon, ce qui avoit donné lieu aux réjouissances de Damas. Ils passerent une partie de la nuit dans cet entretien, & ils convinrent que Norandin avoit donné à Lucine les plus fortes preuves d'attachement & de tendresse. Ils allerent ensuite dans leurs appartemens, où ils se reposerent, jusqu'à ce que le son des trompettes & des tambours, le bruit des chevaux & des chariots qui se rendoient sur la place, & les cris d'allegresse qu'ils entendirent de tous côtes, les tirerent dès le matin d'un fort beau jour, d'entre les bras du sommeil. Le fils d'Olivier se revêtit aussitôt des armes éclatantes que la Fée, sa bienfaictrice, lui avoit données : il eût été difficile d'en

trouver de meilleures, car elles étoient enchantées & impénétrables. L'Amant d'Origille, quoiqu'il fût de tous les hommes le plus lâche, se couvrit aussi des siennes, & tint compagnie à Griffon. Leur Hôte eut la politesse de les munir l'un & l'autre de bonnes lances, & de les faire accompagner par des Ecuyers & d'autres serviteurs à pied; & lui-même se rendit au lieu des joutes, avec une belle & nombreuse troupe de ses parens. Griffon, sans se soucier de faire le tour de la place, ni de se montrer au peuple, se retira à l'écart, avec son compagnon, afin de mieux voir tous ceux qui entroient en lice, & qui marchoient, ou seuls, ou deux à deux, ou trois à trois, ayant à leurs casques des pennaches de différentes couleurs, & portant diverses marques sur leurs écus, selon qu'ils avoient ou à se louer, ou à se plaindre de l'Amour.

Les Syriens s'armoient en ce tems-là comme les Occidentaux: peut-être avoient-ils pris cet usage des François, qui étoient alors les maîtres de la Palestine. Ces lieux

ſaints, où notre Sauveur a paſſé ſa vie, ſont aujourd'hui au pouvoir de Chiens impurs, à qui les orgueilleux & miſérables Chrétiens en abandonnent lâchement la poſſeſſion. L'intérêt de leur Religion devroit les armer contre ces indignes uſurpateurs: & cependant ils tournent leurs armes contre le peu qui reſte de Fideles, & ne ceſſent de s'égorger les uns les autres. O! vous François, Eſpagnols, Germains, Helvétiens, que ne cherchez-vous à faire de plus légitimes conquêtes? le pays où vous portez la guerre, eſt depuis long-tems ſoumis à Jeſus-Chriſt. Si vous prenez les titres de Catholique & de très Chrétien, pourquoi piller, pourquoi maſſacrer ceux qui ont la même foi que vous? Que n'allez-vous à Jéruſalem, qui vous a été enlevée par des nations Infidelles? Pourquoi laiſſez-vous Conſtantinople en la puiſſance des infâmes Ottomans? O! Eſpagne, tu touches à l'Afrique, dont tu as reçu mille outrages, & tu interromps tes conquêtes en ce pays-là, pour venir en ravager un qui ne t'a point offenſé. Et toi,.

égout infect de tous les vices, malheureuse Italie, ne sortiras-tu jamais de l'assoupissement léthargique où tu es tombée ? Te laisseras-tu toujours tyranniser par des barbares, qui étoient autrefois tes esclaves ? Si la crainte de mourir de faim dans vos tanieres, vous attire en Lombardie, ô Suisses, si vous venez chercher chez nous, ou à vivre, ou à mettre fin par la mort à vos miseres : les riches Etats du Turc ne sont pas éloignés ; allez le chasser de l'Europe ; enlevez-lui, du moins, la Grece ; vous trouverez sûrement ainsi, ou des trésors, ou une mort glorieuse. Ce que je vous dis, je le dis de même aux Allemans, vos voisins. Le Prince, qui fonda Constantinople, transporta dans cette ville ce qu'il y avoit à Rome de plus précieux, & donna tout le reste. Le Pactole & l'Herme, dont le sable est mêlé d'or : la Migdonie, la Lydie, ces régions si fameuses par leurs richesses, sont au pouvoir des Musulmans ; il ne tient qu'à vous de vous en emparer. Et toi, illustre Leon, qui portes sur tes épaules la

pesante charge des clés du Ciel ; toi qui gouvernes l'Italie, dont tu es le souverain Pasteur, garantis-la du péril où son assoupissement l'expose : ne permets pas que le troupeau qui t'a été confié, devienne la proie des loups ravissans. Dieu t'a mis en main le bâton pastoral, afin que tu nous défendes : il t'a fait prendre le nom de Leon, afin que tu effraies, par tes rugissemens, ces animaux cruels qui veulent nous dévorer. Mais en passant d'un sujet à un autre, comment ai-je pû m'écarter si fort de la route que je suivois ? Je crois pourtant qu'il ne me sera pas bien difficile de la retrouver.

Je disois que les Syriens avoient coutume en ce tems-là de s'armer comme les François ; de sorte que la grande place de Damas, qui retentissoit du bruit des trompettes, & qui étoit remplie de Chevaliers, couverts d'armes magnifiques, faisoit un très beau spectacle. De dessus les échaffauds, où les Dames étoient placées, elles jettoient quantité de fleurs sur ces Guerriers, qui, de leur côté, tâchoient de

montrer

montrer combien ils avoient de grace à manier leurs chevaux. Les uns s'en acquittoient bien, d'autres plus mal : tel s'attiroit des applaudiſſemens, tel autre excitoit des riſées par ſon peu d'adreſſe. Le prix des courſes étoit une armure complette, qui ävoit été donnée au Roi quelques jours auparavant. Un marchand, qui venoit d'Arménie, l'avoit trouvée par hazard ſur le grand chemin, & le Roi y ävoit ajouté une cotte d'arme, extrêmement enrichie d'or, de perles, & de pierres précieuſes. Si Norandin avoit connu la bonté de ces armes, qu'il deſtinoit au vainqueur, quoiqu'il fut très généreux, il n'en auroit certainement pas fait un pareil uſage, & il les eut ſoigneuſement gardées. Il ſeroit trop long de dire ici, qui les avoit aſſez dédaignées, pour les abandonner de cette maniere à la merci des paſſans ; j'en parlerai plus bas : revenons au fils d'Olivier.

Il trouva, en arrivant ſur la place, qu'il y avoit déja eu pluſieurs coups d'épée de donnés, & plus d'une lance de

rompue. Huit jeunes Chevaliers, fort aimés & fort estimés de Norandin, tous huit pleins de courage, & des plus illustres familles du Royaume, étoient les Tenans du tournoi. Ils devoient combattre pendant tout le jour, contre tous ceux qui se présenteroient, d'abord avec la lance, puis avec l'épée ou la masse; & cela, tant qu'il plairoit au Roi de faire durer le combat. Quoique ce ne fût qu'un divertissement, il se donnoit néanmoins d'aussi rudes coups, que si le combat eût été réel : mais, comme je l'ai dit, le Roi faisoit cesser ce cruel jeu quand il lui plaisoit. Le galant d'Origille, qui se nommoit Martan, homme aussi dépourvu de jugement que de cœur, eut envie d'entrer en lice; comme si, pour se trouver en la compagnie de Griffon, il eût eu autant de valeur que lui. Il se mît donc sur les rangs, d'un air audacieux, en attendant qu'un combat, commencé entre deux Chevaliers, fut fini. Le Prince de Seleucie, l'un des huit Tenans, se battoit alors contre Ombrun; & il arriva, par mal-

heur pour ce dernier, que ſon adverſaire l'atteignit ſi rudement à la viſiere, qu'il lui perça la tête, & le tua. Chacun le plaignit; car outre beaucoup de courage, perſonne n'avoit autant de qualités aimables que ce Guerrier. Quand Martan vit ce furieux coup, la crainte d'en recevoir un pareil, le fit auſſitôt retomber dans ſa poltronerie naturelle, & il voulut ſe retirer. Griffon, qui s'intéreſſoit à lui, fit tous ſes efforts pour l'empêcher de ſe déshonorer de cette maniere : il n'y eut rien qu'il ne lui dît, pour l'exciter à marcher contre un Chevalier qui s'avançoit. C'eſt ainſi qu'on excite un mâtin timide à pourſuivre un loup : il le ſuit, mais de loin; & dès que cet animal, ſe retournant de ſon côté, lui montre ſes dents menaçantes & ſes yeux étincelans, il s'arrête tout court, & n'oſe plus avancer. Tel étoit le lâche Martan : malgré tout ce que Griffon put faire pour le raſſurer, il tourna bride à l'inſtant, & ſortit des rangs. S'il n'eut donné que cette ſeule marque de lâcheté, il auroit pû s'excuſer en quel-

que ſorte, en diſant que ſon cheval l'avoit emporté malgré lui : mais il en donna tant d'autres, lorſqu'il fallut ſe battre à l'épée, tremblant à chaque coup, comme ſi ſes armes n'euſſent été que de carton, & faiſant voir une ſi exceſſive frayeur, que Démoſthene, avec toute ſon éloquence, n'auroit pû le juſtifier. Enfin, n'étant plus maître de la peur qui le dominoit, il piqua ſon cheval, & s'enfuit en troublant tous les rangs. Des ris moqueurs, des cris & des huées, s'éleverent auſſitôt de tous côtés contre ce poltron : de ſorte qu'environné & chaſſé de toutes parts, comme une bête, Martan fut contraint de revenir au même lieu d'où il étoit parti.

Griffon, qui s'imaginoit avoir part à l'infamie de ſon compagnon, auroit dans ce moment voulu être bien loin de Damas. La honte dont il crut que la poltronerie de Martan le couvroit, alluma ſur-le-champ dans ſon cœur un feu qui éclata dans ſes yeux. Et il faut convenir qu'en cette occaſion toute ſa valeur lui fut néceſſaire ;

car le peuple, prévenu contre lui, n'en attendoit rien de mieux que ce qu'il avoit vû faire à celui qui l'accompagnoit ; & la moindre faute de sa part auroit paru énorme à des esprits si mal disposés en sa faveur. Déja le fils d'Olivier, très expert dans ces sortes de combats, s'avançoit la lance sur la cuisse : bientôt il la mit en arrêt, & poussant son cheval à toute bride contre le Prince de Sidonie, il le renversa rudement sur la poussiere. Un coup si peu attendu causa une extrême surprise à tout le monde. Griffon, dont la lance étoit encore entiere, en atteignit tout de suite le Prince de Laodicée, & la rompit jusqu'à la poignée contre son écu. Celui-ci fut renversé sur la croupe de son cheval : peu s'en fallut même qu'il ne tombât tout-à-fait ; il se redressa néanmoins, & vint l'épée à la main, attaquer le fils d'Olivier. Ce que ma lance n'a pû faire, dit en lui-même Griffon, mon épée en viendra aisément à bout ; & en effet il la fit tomber avec tant de force sur le casque de son adversaire, & ce coup fut si promptement

ſuivi de deux autres, que le Prince de Laodicée en tomba par terre tout étourdi. Il y avoit, entre les Tenans, deux freres de la ville d'Apamée, nommés Tarſis & Corimbe, qui avoient eu juſqu'alors de l'avantage dans toutes les joutes : ils ne furent pas ſi heureux dans celle-ci, car Griffon d'un coup de lance fit vuider les arçons au premier, & renverſa l'autre à coups d'épée.

On ne doutoit preſque plus qu'il ne remportât le prix du tournoi, lorſque Salinterne, grand écuyer de Norandin, & ſon premier Miniſtre en même tems, indigné de ce qu'un étranger prétendoit obtenir cet honneur, marcha en vaillant homme contre le fils d'Olivier, & le défia au combat d'un ton menaçant. Griffon, pour toute réponſe, choiſit entre dix lances la plus groſſe & la plus forte ; & pour ne point manquer celui qui le défioit avec tant d'arrogance, il viſa droit à ſon écu, qu'il perça avec la cuiraſſe & l'eſtomac de Salinterne, de ſorte que le fer de la lance ſe fit voir à près d'un pied de ſon dos.

Ce Miniſtre ne fut plaint que du Roi ſeul, ſon extrême avarice l'ayant rendu odieux à tout le monde. Griffon abbattit enſuite Hermophile & Carmonde, deux Seigneurs de Damas, dont l'un étoit Général des armées du Roi, & l'autre ſon grand Amiral. Hermophile fut légerement enlevé des arçons : pour Carmonde il fut renverſé avec ſon cheval, qui ſe trouva trop foible pour ſoutenir le choc impétueux du fils d'Olivier. Il ne reſtoit plus des huit Tenans que le Prince de Seleucie, qui ſurpaſſoit en valeur les ſept autres, & qui, outre cela, avoit d'excellentes armes, & étoit parfaitement bien monté. Lui & Griffon s'atteignirent tous deux à la viſieré; mais le coup de Griffon, plus rude que celui de ſon ennemi, fit perdre à celui-ci un des étriers. Ils jetterent enſuite l'un & l'autre leurs lances qui étoient rompues, & s'attaquerent vigoureuſement l'épée à la main. Le Prince de Seleucie reçut d'abord ſur ſon bouclier un coup capable de briſer une enclume : l'os & l'acier de l'écu, quoiqu'il fût des meilleurs, &

choisi entre mille autres, en furent néanmoins coupés ; & l'épée defcendant fur la cuiffe, y auroit fait une grande bleffure, fi les armes qui la couvroient n'euffent été d'excellente trempe. Griffon reçut auffi prefque en même tems un coup à la vifiere de fon cafque, qui l'auroit infailliblement rompue, fi le cafque n'avoit été enchanté, auffibien que le refte des armes. L'épée du Prince Syrien ne les pénétrera point ; c'eft en vain qu'il s'en flatte : au lieu que celle de Griffon perce, coupe ou brife les fiennes à chaque coup qu'il lui porte.

Il étoit aifé de voir combien le fils d'Olivier avoit d'avantage fur fon adverfaire, dans un combat où celui-ci auroit apparemment fuccombé, fi Norandin ne l'avoit fait ceffer : il donna ordre qu'on féparât les combattans, qui fe retirerent chacun de leur côté ; & le Roi fut fort loué d'avoir fait une action fi raifonnable. Les huit Seigneurs, qui s'étoient promis de tenir contre tout le monde, & qui cependant n'avoient pû réfifter à un homme feul, étoient fortis de la barriere l'un après l'au-

tre : de ſorte qu'il n'y reſtoit plus que les Chevaliers qui s'y étoient rendus pour combattre contr'eux, le ſeul Griffon ayant terminé, dans l'eſpace d'une heure, des joutes qui devoient durer pendant toute une journée. Alors le Roi, pour remplir le reſte du jour, & empêcher que le divertiſſement qu'il s'étoit propoſé, ne fût ſitôt fini, deſcendit de ſon échaffaut, & fit ſortir de la place tous ceux qui l'embarraſſoient. Puis il ſépara les Chevaliers aſſaillans en deux troupes, avec le plus d'égalité qu'il fut poſſible, tant pour le nombre que pour la valeur de ceux qui les compoſoient, & il leur ordonna enſuite de combattre les uns contre les autres.

Cependant Griffon, plein de dépit & de colere, s'étoit retiré dans la maiſon où il avoit paſſé la nuit. L'affront qu'il avoit reçu de Martan lui étoit encore plus ſenſible que l'honneur qu'il venoit de s'acquérir dans la lice où il étoit demeuré vainqueur. Son lâche compagnon fit ce qu'il put auprès de lui pour colorer ſa poltronnerie, & il fut bien ſecondé en cela par

l'artificieuse Origille, à qui les faussetés ne coûtoient rien. Soit que Griffon crût ce qu'ils lui disoient l'un & l'autre, ou que par discrétion il feignît de le croire : il résolut néanmoins de sortir avec eux de Damas sans différer, de crainte que le peuple, encore assemblé sur la place, n'accablât Martan de huées quand il le verroit : & ils marcherent sur-le-champ, par une rue détournée, vers une des portes de la ville. Le fils d'Olivier, dont le cheval étoit fatigué, & qui avoit peut-être lui-même besoin de repos, après avoir fait environ une demi-lieue de chemin, s'artêta à la premiere hôtellerie qu'il rencontra. Il ôta ses armes, fit mettre les chevaux à l'écurie, & s'étant retiré seul dans une chambre, il se coucha & s'endormit bientôt d'un sommeil aussi profond que celui des ours & des loirs.

Pendant qu'il dormoit, Origille & son infâme galant allerent se promener dans un jardin, & y tramerent ensemble le plus déteſtable complot qui puisse venir dans l'esprit humain. Martan résolut de

ſe couvrir des armes que Griffon venoit de quitter, de monter ſur ſon cheval, & d'aller enſuite ſe préſenter au Roi, comme étant le Chevalier qui avoit remporté le prix des joutes. Ce noir deſſein fut auſſitôt exécuté que conçu. Il prit en effet la cuiraſſe, l'écu, le caſque & la cotte d'arme du fils d'Olivier, il monta ſur ſon cheval, qui égaloit la nége en blancheur, il revint à Damas avec ſa maîtreſſe & ſes domeſtiques; & ſe rendit ſur la place au moment même que les joutes finiſſoient. Le Roi, ne ſachant pas le nom de celui qui s'étoit diſtingué le plus dans le tournoi, ordonna qu'on fît approcher le Chevalier dont la cotte d'arme & le pennache étoient blancs, & qui montoit un cheval de même couleur. C'étoit à quoi le traître Martan s'attendoit: ſemblable à l'âne revêtu de la peau du lion, il s'avança auſſitôt, cachant ſa poltronerie ſous les armes du brave fils d'Olivier. Norandin alla au-devant de lui, l'embraſſa affectueuſement, le fit aſſeoir à ſes côtés; & non content de lui faire de grands hon-

neurs, il voulut que tout le monde lui en rendît, & qu'il fût proclamé vainqueur au son des trompettes, faisant ainsi retentir par toute la ville, un nom si peu digne d'être proféré. Quand le Roi s'en retourna, il voulut encore que Martan fût à cheval à côté de lui : puis il le logea dans son palais, aussi-bien que la perfide Origille, à qui il donna des femmes & des domestiques pour la servir. Enfin tous les honneurs qu'il auroit pû rendre à Hercule, ou au Dieu Mars lui-même, il les rendit au plus lâche des hommes. Revenons à Griffon qui dormoit sans la moindre défiance, & qui ne se réveilla que sur le soir.

Lorsqu'il fut levé, & qu'il sut l'heure qu'il étoit, il sortit promptement de sa chambre pour aller dans celle où il avoit laissé Martan & Origille. Mais n'y trouvant personne, & n'y voyant plus ses armes, il commença à soupçonner ce qui étoit arrivé ; & ses soupçons augmenterent beaucoup, quand, au lieu de ses armes, il apperçut celles de Martan. Là-dessus l'hôte entra, & lui apprit que son compagnon,

revêtu des armes qu'il cherchoit inutilement, s'en étoit retourné à Damas depuis quelques heures, avec la Dame qui étoit venue avec eux, & le reste de leur suite. Ce fut de ce moment seul que les yeux de Griffon, jusqu'alors fermés par l'amour, commencerent à s'ouvrir : il reconnut enfin avec douleur, que celui qu'il croyoit frere d'Origille, étoit un rival que l'ingrate lui préféroit. Il se reprocha vainement la foiblesse qu'il avoit eue, d'ajouter foi aux discours d'une perfide, qui ne cessoit depuis longtems de le tromper ; quoique l'homme qu'il avoit vû à Jérusalem, l'eût pleinement instruit de la vérité. Quand il pouvoit se venger, il ne l'avoit pas voulu ; & à présent qu'il le veut, il n'en a plus le pouvoir. Pour satisfaire son ressentiment, il se voit réduit à prendre le cheval & à se revêtir des armes d'un rival odieux. Il auroit pourtant beaucoup mieux fait de ne se pas couvrir d'une cuirasse & d'un casque si déshonorés, & de ne pas prendre à son bras un si infâme écu ; mais le desir de la vengeance étouffa en lui toute ré-

flexion. Revêtu des armes de Martan, il revint à Damas, & y arriva une heure avant la nuit.

Près de la porte par où Griffon devoit entrer, il y a un château moins recommandable par sa force, que par la beauté des appartemens & la richesse des meubles. Le Roi y étoit alors avec les principaux Seigneurs, & les plus grandes Dames de sa Cour; & ils soupoient ensemble dans une belle salle qui donnoit sur les murs de la ville, & d'où l'on découvroit de fort loin dans la campagne. Martan, que le Roi traitoit avec distinction, étoit à table auprès de lui, & à côté de ce lâche étoit sa digne maîtresse. Par malheur pour Griffon, Norandin & tous ses convives remarquant les armes dont il étoit couvert, ne manquerent pas de le prendre pour le Chevalier qui avoit fait voir tant de poltronerie dans les joutes. Le Roi, indigné qu'un tel homme eut l'audace de paroître en sa présence après s'être deshonoré au point que tout le monde l'avoit vû, s'adressa à Martan, & lui dit : il me paroît

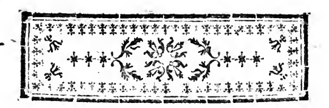
fort étrange, qu'étant auſſi vaillant que vous l'êtes, un ſi grand poltron ait pû néanmoins ſe trouver en votre compagnie : peut-être l'avez-vous amené ici afin que ſa lâcheté donnât encore plus de relief à votre valeur. Je vous jure cependant que ſi je n'avois point pour vous autant d'égard que j'en ai, je traiterois cet infâme comme j'ai coutume de traiter ceux qui lui reſſemblent, & qu'il ſe ſouviendroit toute ſa vie combien les lâches me ſont en horreur : ſi je ne le punis point, c'eſt à vous ſeul qu'il en eſt redevable. Martan, qui avoit l'ame auſſi noire que baſſe, répondit au Roi, de cette maniere. Sire, lui dit-il, je ne connois en aucune ſorte l'homme dont vous me parlez : c'eſt le haſard qui me l'a fait rencontrer en venant d'Antioche ici : un extérieur aſſez avantageux me faiſoit juger que ſa compagnie ne me deshonoreroit point, & je n'ai connu que d'aujourd'hui à quel point il eſt dépourvu de courage. Je ſuis ſi outré de ce qu'il a fait, que ſans le reſpect qui eſt dû à votre Majeſté, je le mettrois dans ce moment

même hors d'état de se servir à l'avenir ni de la lance ni de l'épée. Il ne faut pas que pour avoir été deux jours avec moi, cela vous empêche de le traiter comme il le mérite : le lâche m'a couvert d'une honte que son châtiment seul peut effacer. Ce que vous avez de mieux à faire, & ce que je desire le plus, c'est que vous lui fassiez subir une mort honteuse, afin que son supplice serve d'exemple à tous ses pareils. Origille, dont le cœur étoit aussi pervers que celui de son amant, n'attendit pas qu'il lui fît signe de se joindre à lui : elle appuya sur-le-champ tout ce que Martan venoit de dire. Non, non, reprit le Roi, ce poltron n'est point assez criminel, pour mériter de perdre la vie : il ne mourra point : mais en punition de sa lâcheté, je prétens qu'il serve de spectacle au peuple, & qu'il lui fournisse un nouvel amusement. Là-dessus Norandin appella un de ses Officiers, à qui il déclara son intention. Cet homme aussitôt ayant pris avec lui plusieurs soldats, alla se poster secretement près de la porte de la ville ; & dès que le fils d'O-

livier fut entre les deux ponts, on l'arrêta ſans peine, & on le conduiſit dans une priſon obſcure où il paſſa la nuit.

Quand le ſoleil, prêt à paroître ſur l'horiſon, commença à dorer de ſes rayons le haut des montagnes; le lâche Martan, dans la crainte que Griffon ne vînt à découvrir la perfidie dont il avoit uſé à ſon égard, demanda au Roi la permiſſion de s'en aller, & partit. Norandin ſouhaitoit qu'il reſtât; mais il allégua de bonnes raiſons pour ne pas aſſiſter au ſpectacle qu'on préparoit. Avant que de partir, le Roi lui fit de riches préſens qu'il n'avoit guere mérités; & il lui donna les plus fortes & les plus honorables marques de l'eſtime qu'il avoit pour ſa valeur. Laiſſons aller ce traître: je vous promets qu'il n'évitera point le châtiment qu'il mérite. Le fils d'Olivier fut cependant mis ſur une charette, attelée de deux vaches étiques, & conduit enſuite lentement & ignominieuſement à la grande place qui étoit alors remplie de peuple. De vieilles femmes, perdues d'honneur, entouroient & con-

duisoient la charette. Elles faisoient mille outrages à Griffon ; aussi-bien qu'une multitude d'enfans, qui non contens de lui dire des injures, lui jettoient encore des pierres, & l'en auroient accablé, si on ne les en eut empêchés. Les infâmes armes, qui avoient causé le malheur de ce vaillant homme, étoient attacheés avec une corde derriere la charette, & traînoient dans la boue. Quand il fut arrivé à la place, il entendit lui-même publier à son de trompe, l'arrêt qui le condamnoit à expier la lâcheté d'un autre. Puis on le promena dans toutes les rues, & dans tous les carrefours de Damas, où il n'y eut sorte d'insulte qu'on ne lui fît, ni sortes d'injures qu'on ne lui dît. Enfin tout le peuple le conduisit hors de la ville, d'où il fut banni avec ignominie, ou plutôt d'où on croyoit le bannir : car à peine se vit-il dégagé de ses liens, que ramassant l'épée & le bouclier qui avoient long-tems traîné par terre, il se jetta avec furie sur ce peuple stupide & désarmé. La suite de cette histoire se verra dans l'autre Chant ; il est tems que je finisse celui-ci.



CHANT XVIII.

J'AI toujours loué, Seigneur, les rares qualités qui ſont en vous ; & je les loue encore quoique d'une maniere fort imparfaite, la rudeſſe de mon ſtyle leur dérobant une partie de la gloire qui leur eſt due. Mais entre toutes les vertus que vous poſſédez, il en eſt une que je ne puis trop relever : c'eſt que donnant à tout le monde une audience favorable, vous n'ajoutez pas néanmoins légerement foi à ce qu'on vous dit. Quand on blâme quelque abſent, je vous ai ſouvent vu prendre ſa défenſe, & tâcher de l'excuſer : vous voulez du moins l'entendre lui-même dans ſes juſtifications, & vous différez longtems à le condamner. Si Norandin vous eut reſſemblé, il n'auroit pas traité Griffon comme il le traita. Vous vous êtes

toujours bien trouvé d'en uſer ainſi : au lieu que ſa précipitation couta la vie à un grand nombre de ſes ſujets, & fit à ſa mémoire une tache ineffaçable.

Le fils d'Olivier, plein de fureur, & animé d'un violent deſir de vengeance, en dix coups qu'il donna, ſoit de la pointe, ſoit du tranchant de ſon épée, fit tomber morts trente hommes auprès de la charette. Tout le peuple auſſitôt, ſaiſi de crainte, s'enfuit de différens côtés dans la campagne. Grand nombre voulant gagner la porte de la ville, ſe renverſent les uns ſur les autres : Griffon ſans les menacer, ni même leur dire un ſeul mot, les perce, les fend, les met en pieces, & ſe venge d'une maniere terrible de l'affront qu'il a reçu. Quelques-uns de ceux qui s'étoient ſauvés des premiers, plus attentifs à leur propre ſûreté qu'à celle de leurs concitoyens, leverent après eux le pont-levis : les autres, ſans oſer ſeulement tourner la tête, ſe répandirent dans les rues, d'un air conſterné, & remplirent toute la ville d'effroi. Pendant qu'on

levoit le pont, Griffon prit deux hommes, qui, pour leur malheur, étoient restés en dehors: il fit sauter la cervelle à l'un, en lui frappant rudement la tête contre une grosse pierre: & saisissant l'autre à travers le corps, il le jetta au milieu de la ville. On peut juger de la frayeur qu'eurent ceux qui le virent ainsi tomber d'en haut: plusieurs craignirent qu'il ne prît envie à ce redoutable Guerrier, de s'élancer de même par-dessus les murs. La consternation n'eut pas été plus grande dans Damas, si le Soudan d'Egypte s'en étoit rendu maître. On ne voyoit que gens épouvantés, qui couroient confusément dans les rues: on n'entendoit que cris d'allarme, qui, se joignant au son des tambours & des trompettes, faisoient retentir le Ciel d'un bruit capable d'étourdir tout le monde. J'interromps la suite de cette histoire, pour revenir à Charlemagne, que nous avons laissé marchant contre le cruel Rodomont.

L'Empereur avoit avec lui, comme je l'ai dit, Oger le Danois, Olivier, le

Duc de Baviere, Avole, Avin, Othon & Berenger. Les lances de ces huit Guerriers furent baiſſées en même-tems contre le Roi d'Alger : mais ſemblable à un vaiſſeau qui réſiſte au furieux vent de nord-oueſt, l'invincible Sarraſin, armé de ſa peau de dragon, ſoutint ce terrible effort, dont une montagne même eut été renverſée. Gui, Renier, Richard, Salomon, le traître Ganélon de Mayence, le fidele Turpin, Angelier, Marc, Angelin, Yvon, Hugues & Mathieu de Saint Michel, ſe joignirent aux huit autres, auſſi-bien qu'Odoard & Arimon, qui étoient entrés dans Paris, à la tête des Anglois; & ils attaquerent tous enſemble le Roi d'Alger. Lorſqu'un vent impétueux ſouffle contre une tour ſolidement conſtruite au haut des Alpes, il n'excite pas plus de frémiſſement ſur ſes murs, que l'ame de Rodomont frémit alors de fureur & de rage: & comme la foudre accompagne toujours le bruit du tonnerre, le Sarraſin devint furieux, & ſe vengea en même-tems. Il porta un coup effroya-

ble au malheureux Hugues de Dordogne, qui ſe trouva le plus près de lui ; & quoique ſon caſque fût de fine trempe, il lui fendit la tête juſqu'aux dents. Rodomont reçut lui-même dans le moment un prodigieux nombre de coups : mais la dure écaille qui le couvroit, n'en fut pas plus offenſée, qu'une enclume pourroit l'être de la pointe d'une éguille. Tout ce qu'il y avoit de gens de guerre ſur les remparts, s'aſſembleront autour de lui : l'Empereur les y fit venir, comme à l'endroit où le danger étoit le plus preſſant. La populace, à qui il avoit peu ſervi de vouloir ſe ſauver, y accourut auſſi de toutes parts : chacun, excité par l'exemple de Charlemagne, ſe mit en devoir d'attaquer le furieux Sarraſin. C'eſt ainſi qu'un taureau indompté eſt aſſailli par de jeunes lionceaux, à qui ſa démarche fiere, ſes mugiſſemens & ſes cornes, avoient d'abord inſpiré de la frayeur. Tremblans, à la vue de cet animal inconnu, ils s'étoient cachés dans un coin de leur loge ; mais dès que la courageuſe lionne, ſortant

avec intrépidité, s'eſt lancée ſur le taureau ; les petits, à l'exemple de leur mere, ſe jettent auſſi ſur lui, & le mordent de tous côtés. Il en fut de même du peuple de Paris. Des fenêtres, & du haut des toîts, on lança ſur Rodomont une multitude de traits, & on l'attaqua de près avec encore plus de fureur. La foule de ceux qui l'environnoient, tant à pied qu'à cheval, étoit ſi grande, qu'on ne pouvoit plus en approcher : c'étoit comme de nombreux eſſains de mouches ; & quand même tous ces hommes euſſent été ſans armes, liés enſemble par paquets, & auſſi aiſés à couper que des roſeaux, le Roi d'Alger n'auroit pû les détruire en vingt jours. Il vit que la foule croiſſoit à chaque inſtant autour de lui, ſans qu'il pût l'empêcher, & qu'en mettant plus de dix mille d'entr'eux hors d'état de l'attaquer, il n'en ſeroit guére plus avancé pour cela. Il comprit enfin qu'il valoit mieux ſe tirer de cet embarras, pendant qu'il étoit encore plein de vigueur, que d'attendre à le vouloir, lorſqu'il lui ſeroit

toit peut-être difficile de l'exécuter.

Dans cette pensée, il jetta à droite & à gauche d'horribles regards, & reconnut qu'il étoit entouré de tous côtés: mais il n'ignoroit pas qu'il sauroit se faire un passage, au grand malheur de ceux qui se rencontreroient en son chemin; & à peine en eut-il pris la résolution, qu'il se jetta avec furie au travers des Anglois, qui marchoient sous les ordres d'Odoard & d'Arimon. Quand un taureau, qu'on a irrité pendant tout le jour, vient à rompre les barrieres, & à se jetter dans la foule du peuple, qu'il écrase les uns, & enleve les autres avec ses cornes, il ne cause pas moins d'épouvante, que le furieux Rodomont en causa parmi les Anglois. En trente ou quarante coups qu'il donna, soit de revers, soit autrement, il abbattit quinze ou vingt têtes, & coupa quinze ou vingt hommes par le milieu du corps: on eut dit qu'il tailloit des seps de vigne, ou des branches de saule. Il fit ensuite voler indifféremment les têtes, les bras & les jambes, & passa ainsi au tra-

vers de ceux qui s'oppoſoient à lui : mais il y paſſa en homme, à qui la peur ne faiſoit point prendre la fuite. Après avoir un peu ſongé de quel côté il tourneroit ſes pas, il réſolut de ſe rendre à l'endroit où la Seine couloit au-deſſous de l'Iſle, & il en prit le chemin, toujours ſuivi néanmoins des gens de guerre, auſſi-bien que de la populace, à qui ſa retraite donnoit du courage. Tel qu'un lion, pourſuivi par des chaſſeurs dans les forêts de Numidie, ſe retire vers ſon fort, mais lentement, & conſerve, même en fuyant, un air qui intimide ceux qui le pourſuivent : de même le Roi d'Alger s'avance du côté de la riviere, au travers d'une épaiſſe forêt de lances, d'épées & de dards, ſans que ſon cœur, inacceſſible à la crainte, lui permette de hâter ſa marche. Il étoit même ſi enflammé de colere, qu'après s'être débarraſſé de ceux qui l'entouroient, il ſe rejetta pluſieurs fois au milieu d'eux, & y teignit encore ſon épée du ſang d'un grand nombre de ſes ennemis. Mais enfin la raiſon l'emporta ſur la fureur : il craignit

d'en trop faire ; & étant parvenu au bord de la Seine, il s'élança tout armé dans l'eau, & traversa la riviere à la nage, avec autant de facilité, que si ses armes eussent été de liége. O ! Afrique, ce n'est point d'avoir produit ni Antée, ni Annibal, que tu dois te glorifier : jamais il n'est sorti de toi un homme comparable à Rodomont. Quand le Roi d'Alger fut à l'autre rive, le plus grand regret qu'il eut, fut de laisser derriere lui cette ville qu'il venoit de parcourir d'un bout à l'autre, & de n'avoir pû la détruire & la brûler entierement. Son orgueil & sa rage lui arracherent des soupirs : il jura qu'il rentreroit dans Paris, & qu'il ne s'éloigneroit point de ses murs, qu'il ne les eut rasés jusqu'aux fondemens. Mais pendant qu'il marchoit le long de la Seine, il vit venir à lui un homme qui modéra sa colere, & suspendit sa fureur : on saura dans un moment qui il étoit.

La Discorde, à qui Saint Michel avoit donné ordre d'aller répandre son dangereux poison, entre les plus vaillans des

Sarrasins, sortit en-effet du monastere, le même jour : mais avant que de partir, elle chargea la Fraude de bien entretenir la division parmi les Religieux, jusqu'à son retour. Persuadée qu'elle réussiroit mieux en se faisant accompagner de l'Orgueil, elle n'eut pas besoin de l'aller chercher fort loin, car ils habitoient tous deux au même lieu, & elle le prit avec elle. L'Orgueil se choisit aussi un Lieutenant, pour le remplacer pendant leur absence, qui ne devoit pas être longue ; ce fut l'Hypocrisie, dont il fit choix pour cela. La Discorde & son compagnon s'étant mis en chemin, ils rencontrerent bientôt la triste & inconsolable Jalousie, qui s'en alloit, comme eux, au camp d'Agramant. Celle-ci étoit accompagnée d'un Nain, que la belle Doralice envoyoit au Roi d'Alger, afin de lui apprendre de ses nouvelles. Lorsque la Princesse de Grenade tomba au pouvoir de Mandricard, ainsi que je l'ai raconté plus haut, elle avoit chargé ce Nain d'aller de sa part instruire Rodomont de ce qui venoit de lui arri-

ver, comptant bien que ce formidable Guerrier viendroit aussitôt la délivrer, & qu'il se vengeroit de son ravisseur, d'une maniere terrible. La Jalousie ayant rencontré le messager de Doralice, lui avoit demandé quel étoit le sujet de son voyage; & jugeant, par son récit, que sa présence étoit nécessaire dans une affaire de cette nature, elle avoit voulu l'accompagner. La Discorde fut fort aise de voir la Jalousie: mais sa joie augmenta beaucoup, quand elle eut appris d'elle ce qui l'amenoit. Elle ne pouvoit la trouver plus à propos, pour s'en servir à rendre Mandricard & Rodomont ennemis mortels l'un de l'autre; bien sûre que les sujets ne lui manqueroient pas de brouiller ensuite les autres Sarrasins. Elle se mit donc aussi en la compagnie du Nain, qui arriva sur les bords de la Seine, au moment même que le fier Rodomont venoit de la traverser, après avoir fait tant de maux dans Paris.

Dès que le Roi d'Alger eut reconnu l'envoyé de sa Maîtresse, sa colere s'étei-

gnit, ſon viſage devint ſerein, & ſon cœur fut rempli de joie. Le ſanglant outrage qu'il avoit reçu, étoit la derniere choſe qu'il auroit pû penſer que le Nain eut à lui apprendre. Il alla au-devant de lui, & lui dit d'un air gai; comment ſe porte ma belle Maîtreſſe? où eſt-ce qu'elle t'envoie? Vous n'avez plus de Maîtreſſe, lui répondit le Nain; & je ne ſuis plus à Doralice, puiſqu'elle eſt elle-même au pouvoir d'un autre: nous rencontrâmes hier un homme qui nous l'ôta par force, & qui l'emmena avec lui. A ces mots la Jalouſie, plus froide qu'un aſpic, ſe gliſſa dans le cœur de Rodomont, & s'en empara entierement. Le Nain lui raconta enſuite comment un ſeul Guerrier avoit enlevé la Princeſſe de Grenade, après avoir tué tous ſes gens. Alors la Diſcorde prit une pierre à fuſil, qu'elle frappa légerement, avec un morceau d'acier: l'Orgueil mit une amorce deſſous: le feu y prit en un moment; & ce feu alluma un effroyable incendie dans l'ame du Sarraſin. Rodomont ſoupire, frémit, eſt agité d'une

maniere ſi terrible, qu'on diroit qu'il menace le Ciel & les Elémens. Telle eſt la colere d'une tigreſſe, lorſqu'étant rentrée dans le lieu où elle avoit laiſſé ſes petits, elle ne les y retrouve plus, & reconnoît qu'on les lui a enlevés: la rage qui la poſſede eſt telle, que, ni les montagnes, ni les rivieres, ni les ténebres, ni les tempêtes, ne peuvent l'empêcher de courir après celui qui les a ravis. Rodomont, plein d'une pareille fureur, dit au Nain, marchons: puis ſans attendre, ni cheval, ni chariot, & ſans dire mot à perſonne, il part, avec plus de promptitude qu'un lézard ne traverſe un chemin pendant l'orage. Le Roi d'Alger étoit à pied, mais il ſe promettoit bien de prendre le cheval du premier qu'il rencontreroit, fut-il ami ou ennemi. La Diſcorde, qui connut ſon intention, regarda l'Orgueil en ſouriant, & lui dit: il faut que le cheval qu'il prendra lui ſuſcite une nouvelle querelle; & pour cela je vais écarter de ſon chemin tous les autres chevaux, afin qu'il ne puiſſe rencontrer que le ſeul préciſément

que j'ai en vûe. Mais laiſſons-là le Roi d'Alger, pour revenir à Charlemagne.

Quand on eut éteint le feu que Rodomont avoit allumé dans Paris, l'Empereur mit toutes ſes troupes en ordre. Il en laiſſa une petite partie à la garde de quelques endroits foibles, & fit ſortir le reſte par toutes les portes, qui ſont depuis ſaint Victor juſqu'à ſaint Germain, dans le deſſein de venir attaquer les Infideles, & de remporter ſur eux la victoire. Il ordonna qu'on ſe mît en bataille dans la plaine qui eſt hors de la porte ſaint Marcel; & après qu'il eut excité ſes gens à charger avec tant de vigueur, que leurs ennemis n'en perdiſſent jamais le ſouvenir, il fit donner le ſignal du combat. Le Général des Sarraſins, que Renaud avoit abattu, étoit cependant remonté à cheval, malgré les efforts des Chrétiens, & ſe battoit vaillamment contre Zerbin : Lurcain étoit aux priſes avec Sobrin; & le fils d'Aimon avoit en tête un gros eſcadron tout entier, qu'il mettoit néanmoins en pieces. Voilà l'état où en étoient les choſes, quand Charle-

magne marcha contre l'arriere-garde des ennemis, vers l'endroit où se trouvoit Marsile, avec les plus braves d'entre les Maures. L'Empereur, ayant son infanterie au centre, & sa cavalerie sur les aîles, qui faisoient retentir le Ciel du bruit de leurs tambours & de leurs trompettes, chargea si impétueusement les Infideles, qu'il les mit en désordre. Déja même ils commençoient à se débander, & n'auroient pû se rallier, si Grandonio & Falsiron, qui s'étoient plusieurs fois trouvés dans des occasions plus dangereuses, n'étoient venus pour les soutenir, aussi-bien que Balugant, Serpentin de l'Etoile, & le vaillant neveu de Marsile. Ah! braves gens, leur disoit Ferragus, mes freres, mes chers compagnons, n'oubliez pas votre devoir: tenez bon, & nos ennemis seront défaits. Songez à la gloire & au butin immense que la fortune vous offre, si vous remportez la victoire: songez à la honte & aux malheurs qui suivront notre défaite, si nous sommes battus. A ces mots baissant sa lance contre Berenger,

qui preſſoit vivement Argaliffe, & qui lui avoit déja fendu ſon caſque, il l'étendit par terre. Il en renverſa de même huit autres, à coups d'épée, & de chaque coup qu'il donnoit, il abattoit du moins un Cavalier.

D'un autre côté, Renaud avoit mis à mort un ſi grand nombre de Sarraſins, qu'il ſeroit difficile de les compter : rien ne tenoit devant lui, partout on lui faiſoit place. Le Prince d'Ecoſſe & Lurcain ſignaloient pareillement leur valeur : le premier avoit fendu la tête à Finadure, qui régnoit ſur les peuples de Zamora, de Saffi & de Maroc ; & l'autre avoit percé le corps à Balaſtre, ſous l'enſeigne duquel marchoient alors les troupes d'Alzerbe, que Tardoc avoit commandées avant lui. Mais, dira-t-on peut-être, eſt-ce que parmi tous ces Afriquains, il ne ſe trouvoit pas un ſeul homme qui ſût manier la lance ou l'épée ? Oui certes, il y en avoit pluſieurs, & je rendrai juſtice à tous. Je n'oublierai pas, par exemple, le courageux fils d'Almont, le jeune Dardinel, Roi de

Zumara, qui abbatit, avec la lance, Hubert de Melfort, Claude de la Foreſt, Elie, & Daufin de la Montagne ; & avec l'épée, Raimond de Londres, Anſelme de Stafford, & Pinamont, quoiqu'ils fuſſent tous fort braves : & de ces ſept il en tua quatre, il en bleſſa un, & renverſa les deux autres tout étourdis. Mais malgré toute ſa valeur, le fils d'Almont ne put faire enſorte que ſes gens tinſſent ferme devant les Chrétiens, qui étoient, à la vérité, en plus petit nombre que les Infideles, mais qui les ſurpaſſoient de beaucoup, & en courage & en expérience dans l'exercice des armes. L'épouvante ſaiſit ceux de Zumara, de Sette, de Maroc & de Canar ; & plus encore les Sarraſins d'Alzerbe. Le généreux Dardinel employoit tantôt les reproches, tantôt les prieres, pour bannir l'effroi qui s'étoit emparé d'eux. Je vais voir, leur diſoit-il, ſi vous conſervez encore la mémoire de votre Prince Almont : je ſaurai dans peu ſi ſon fils vous eſt cher, & ſi vous ſerez capables de le laiſſer ſeul expoſé au

péril. Vous aviez conçu de flatteuses espérances sur ma jeunesse : c'est par cette même jeunesse que je vous conjure de tourner tête à vos ennemis, & de ne pas souffrir qu'ils vous passent, sans résistance, au fil de l'épée. La mer & les montagnes qui nous séparent de l'Afrique, sont des barrieres que vous ne pourrez jamais franchir : tout s'oppose à votre fuite, ralliez-vous, combattez serrés & en ordre ; c'est la seule ressource qui vous reste. Ne vaut-il pas mieux après tout périr glorieusement ici, que de vous livrer à la merci de ces barbares, qui vous traiteront avec indignité. Tenez ferme, mes amis : songez que ceux qui vous effraient, n'ont, comme vous, qu'une vie à perdre, & que deux bras pour combattre.

En achevant ces mots, Dardinel attaque avec furie, & tue le Comte d'Ottonlei. Ses paroles & son exemple rendirent aux Africains le courage qu'ils avoient perdu : ils aimerent mieux se défendre en braves gens, que de s'enfuir comme des lâches. Guillaume de Burnik étoit un Anglois qui

ſurpaſſoit tous les autres de près d'un pied : Dardinel rendit ſa taille égale à celle de ſes compagnons ; & il coupa de même la tête à Aramon de Cornouailles. Le frere de celui-ci le voyant tomber, accourut promptement pour le ſecourir : mais en arrivant il reçut du fils d'Almont un coup qui le fendit depuis l'épaule juſqu'au creux de l'eſtomac. Le vaillant Roi de Zumara plongea enſuite ſon épée dans le ventre de Bogue de Vergall ; & par ce coup il le dégagea de la promeſſe qu'il avoit faite à ſa femme, de la revenir joindre au bout de ſix mois. Il vit à quelque diſtance de lui Lurcain qui s'avançoit après avoir tué Dorchin & Gardon, le premier d'un coup qu'il lui avoit porté dans la gorge, & le ſecond d'un autre coup dont il lui avoit fendu la tête. Il remarqua encore qu'Altée, qu'il aimoit tendrement, faiſoit d'inutiles efforts pour ſe dérober à la fureur de Lurcain, qui le pourſuivoit, & qui venoit enfin de l'atteindre, & de le bleſſer mortellement à la nuque du cou. Alors Dardinel s'adreſſant à ſon prophete, qui ne l'entendoit

guere, fit vœu de lui consacrer, dans une Mosquée, les armes de ce chrétien, s'il pouvoit le mettre à mort & venger son ami. Puis, la lance baissée, il courut avec tant d'impétuosité contre Lurcain, qu'il la lui passa au travers du corps, & ordonna tout de suite à ses gens de le dépouiller.

On peut juger de la douleur qu'Ariodant ressentit en apprenant la mort de son frere, & s'il souhaita d'envoyer promptement en enfer l'ame du Sarrasin qui lui avoit ôté la vie. La mêlée étoit néanmoins si forte, qu'il ne put approcher de Dardinel, quoique le desir de la vengeance lui fît faire pour cela les plus grands efforts, heurtant, renversant, perçant, fendant tout ce qui s'opposoit à son passage, tandis que Dardinel, qui voyoit son intention, & qui brûloit d'envie de la satisfaire, faisoit de son côté tout ce qu'il pouvoit pour lui épargner la moitié du chemin. Si l'épée d'Ariodant étoit fatale aux Infideles, celle du fils d'Almont ne l'étoit pas moins aux Chrétiens : mais le

ſort qui réſervoit ce dernier à périr de la main d'un plus fameux adverſaire, ne permit pas que ces deux Guerriers puſſent ſe joindre de tout le jour. Rarement on évite ſa deſtinée. Renaud ſurvint par haſard au lieu même, où le frere de Lurcain & le Roi de Zumara tâchoient envain de s'approcher : le ſort l'y conduiſit exprès, afin qu'il eut la gloire de faire tomber ſous ſes coups le vaillant fils d'Almont. Mais c'eſt aſſez parler des grands exploits qui ſe font en France : retournons en orient, où nous avons laiſſé Griffon.

Le fils d'Olivier, que la colere & le reſſentiment rendoient plus terrible qu'il ne l'eut encore été, avoit répandu l'effroi dans toute la ville de Damas. Norandin, attiré par le tumulte, étoit promptement accouru à la tête de plus de mille hommes armés ; & voyant le peuple fuir en déſordre, il s'étoit fait ouvrir la porte qu'on avoit fermée. Après que Griffon eut tué ou écarté tous ceux qui l'environnoient, il avoit remis une ſeconde fois ſur ſon dos l'indigne cuiraſſe de Martan. Il s'étoit

enſuite retiré près d'un temple, entouré d'un bon mur & d'un foſſé, ſur lequel il y avoit un petit pont; & il s'étoit placé ſur ce pont, afin qu'on ne pût l'attaquer de tous côtés. A peine y étoit-il, qu'une groſſe troupe de gens de guerre ſortit de la ville, & vint droit à lui. Cette vûe ne l'effraya point : au contraire, lorſqu'ils furent un peu plus près, il alla lui-même à leur rencontre, il les attaqua le premier; & tenant ſon épée à deux mains, il en tua ou bleſſa un grand nombre, abattant indifféremment les Cavaliers & les gens de pied. Puis il revint ſur le pont où il ne reſta pas long-tems; car il retourna bientôt à la charge, & fit encore un plus grand maſſacre de ſes ennemis. Il quitta de cette maniere pluſieurs fois ſon poſte, & le reprit ſucceſſivement; & toujours au grand déſavantage des Syriens, qui avoient entrepris de l'y forcer. Cependant comme la foule de ceux qui l'attaquoient croiſſoit toujours, qu'il étoit déja hors d'haleine & bleſſé en deux endroits, il craignit de ſe voir à la fin obligé de ſuccomber. Mais

la vertu, qui vient ſouvent au ſecours de ceux qui l'aiment, lui concilia la bienveillance du Roi. Norandin, voyant le grand nombre des morts, & l'énormité de leurs plaies, qui paroiſſoient avoir été faites de la main d'Hector même, avoit d'abord reconnu que ce Chevalier ſi ignominieuſement traité par ſon ordre, devoit être un Guerrier plein de valeur. Quand il vit enſuite de près le fils d'Olivier, qui s'étoit fait un rempart des corps de ceux qu'il avoit tués & dont le ſang avoit entierement ſouillé l'eau du foſſé, il crut voir Horace ſur le pont du Tibre, arrêtant ſeul toute l'armée des Toſcans. Auſſitôt pour réparer ſon honneur, & pour effacer en quelque ſorte le tort qu'il avoit eu, il ordonna à ſes gens de ſe retirer, & n'eut pas de peine à s'en faire obéir. Il tendit après cela une main nue à Griffon en ſigne de paix, & lui adreſſa ces paroles.

Chevalier, lui dit-il, j'avoue que j'ai fait une lourde faute à votre égard, ma précipitation & les mauvais conſeils qu'on m'a donnés, en ont été cauſe : le traite-

ment que je croyois faire au plus lâche des hommes, je l'ai fait au plus vaillant. Quoique la gloire dont vous venez de vous couvrir, égale, & même surpasse la honte que vous avez aujourd'hui reçue par notre ignorance, je suis néanmoins disposé à vous donner toute la satisfaction qui dépendra de moi. Mes villes, mes châteaux, mes trésors sont en votre disposition. Demandez-moi, si vous le voulez, la moitié de mon Royaume, & vous l'obtiendrez sur-le-champ. Votre grand courage mérite même quelque chose de plus : il vous rend digne de mon cœur que je vous offre : ne me refusez pas le vôtre, & donnez-moi votre main comme un gage de l'amitié que je vous prie de m'accorder. A ces mots Norandin mit pied à terre, & s'avança vers le Chevalier, en lui présentant la main droite. Quand celui-ci vit le Roi qui venoit à lui pour l'embrasser, avec un air si plein de bonté; il étouffa aussitôt son ressentiment, & allant lui-même au-devant de ce Prince, il embrassa respectueusement ses genoux. Norandin

fit venir dans le moment des chirurgiens pour pánser les blessures de Griffon : puis donna ordre qu'on le transportât dans son palais, où le fils d'Olivier demeura plusieurs jours avant que d'être en état d'en sortir, & de se couvrir de ses armes. Laissons-le à Damas, & retournons joindre en Palestine Aquilant, son frere, & le Prince Astolfe.

Ces deux Chevaliers, voyant que Griffon n'étoit plus avec eux, le chercherent inutilement dans Jerusalem, & dans tous les lieux des environs. Mais comme ni l'un ni l'autre n'avoit le don de deviner, ils ne savoient que penser de ce qu'il pouvoit être devenu; lorsque ce même étranger qui avoit instruit le fils d'Olivier de la perfidie de sa maîtresse, leur dit un jour qu'Origille s'en étoit allée à Antioche avec un nouvel amant qui étoit de cette ville. Aquilant demanda aussitôt à l'étranger s'il avoit appris cette nouvelle à son frere; & l'autre lui ayant répondu que oui, il ne lui en fallut pas davantage pour le convaincre que Griffon auroit infailliblement pris le chemin d'An-

tioche, afin d'arracher Origille à son rival, & de se venger de l'injure qu'il avoit reçue. Comme il ne pouvoit se résoudre à abandonner son frere dans une occasion pareille, il résolut de le suivre: mais avant que de partir, il pria Astolfe de différer son retour en Europe, jusqu'à ce que lui-même fût revenu d'Antioche. Ensuite il prit ses armes, & s'en alla à Jaffe, où il s'embarqua, le chemin lui paroissant plus commode & plus court par mer que par terre. Le vent de sud-est qui regnoit alors lui fut si favorable, que le jour suivant il découvrit Sur, & bientôt après Saffet. Il passa Beryte & Zybelet, laissa l'Isle de Chypre à gauche, & cingla vers Tortose de Syrie, & le golfe d'Ajazzo. De-là tournant droit à l'est, il parvint à l'embouchure de l'Oronte. Il se fit mettre à terre en cet endroit avec ses armes & son cheval : il marcha ensuite le long du fleuve, en remontant, & arriva enfin à Antioche. La premiere chose qu'il y fit, fut de s'informer d'Origille & de son galand. On lui dit qu'ils étoient par-

tis ensemble de cette ville, pour aller à Damas, où il se devoit faire un grand tournoi par ordre du Roi de Syrie. Aquilant, ne doutant point que son frere ne les y eut suivis, ne voulut pas rester plus longtems à Antioche : il en sortit le même jour : il prit son chemin par terre vers Lydia & Lariza, & laissa derriere lui la grande & riche ville d'Alep.

Dieu fit voir alors qu'il sait punir le vice & récompenser la vertu : il permit qu'Aquilant rencontra à une lieue de Mamuga le lâche Martan, qui s'en retournoit avec un air fastueux, faisant porter devant lui le prix du tournoi. Quand il apperçut ce traître, trompé par la couleur des armes, qui étoient d'une blancheur singuliere, il crut que c'étoit Griffon. La surprise qu'il eut de revoir son frere, lui fit d'abord faire un cri de joie : mais cette joie dura peu : dès qu'il vit Martan de plus près, il reconnut qu'il s'étoit mépris, & il changea de ton aussi-bien que de visage. Il lui vint dans l'esprit que cet homme avoit apparemment tué Griffon, secondé

en cela par les artifices d'Origille qui étoit avec lui ; & dans cette penſée, il dit à Martan, d'un ton terrible : qui es-tu malheureux ? Tu m'as bien l'air d'un traître & d'un ſcélérat : où as-tu pris les armes que tu portes ? pourquoi es-tu ſur le cheval de mon frere ? Répons-moi tout-à-l'heure : Griffon eſt-il mort ou vivant ? Où as-tu trouvé ſon cheval & ſes armes ? Origille, voyant l'air furieux d'Aquilant, voulut auſſitôt s'enfuir : mais il l'en empêcha, & la fit reſter malgré elle. Pour Martan il devint pâle, & auſſi tremblant qu'une feuille, & il ne ſavoit ni que faire ni que répondre. Le frere de Griffon lui préſenta ſur-le-champ l'épée au viſage, & lui jura qu'il l'alloit tuer dans le moment, & Origille auſſi, s'il ne lui découvroit la vérité. Alors ce miſérable, après avoir un peu ſongé en lui-même comment il pourroit pallier ſon crime, lui répondit ainſi : Seigneur, cette femme que vous voyez avec moi, eſt ma ſœur. Elle eſt d'une fort honnête famille, quoique la conduite qu'elle a eue juſqu'à préſent, ait

été peu convenable à ſa naiſſance. Comme la vie qu'elle menoit avec Griffon me déplaiſoit beaucoup, & que je ne pouvois point l'ôter par force à un ſi vaillant homme; je réſolus d'employer l'artifice pour la lui enlever. Ma ſœur, qui avoit deſſein de vivre dorénavant avec plus de régularité, me ſeconda dans ce projet. Nous convînmes elle & moi, que nous nous en irions ſecretement, pendant que Griffon s'abandonneroit au ſommeil. C'eſt ce que nous avons exécuté. Et afin que ce Chevalier ne fût point en état de nous pourſuivre, & de traverſer notre entrepriſe, nous avons emporté ſes armes, & emmené ſon cheval avec nous.

Rien n'étoit mieux imaginé que cette réponſe de Martan? elle excuſoit en quelque ſorte le vol qu'il avoit fait du cheval & des armes de Griffon; & peut-être qu'Aquilant auroit ajouté foi à ſon diſcours, ſi le fourbe n'avoit avancé qu'Origille étoit ſa ſœur. Par malheur pour lui, le frere de Griffon avoit appris de pluſieurs perſonnes dans Antioche, qu'Origille étoit

sa maîtresse. Ainsi s'abandonnant à la colere qui le possédoit, il lui dit, tu ments, traître : ce qu'il accompagna d'un si furieux coup de poing dans le visage, qu'il lui cassa deux dents. Puis sans vouloir l'écouter, il lui lia les mains derriere le dos. Il traita de même Origille, malgré tout ce qu'elle entreprit de dire pour se justifier. Ensuite il les fit marcher l'un & l'autre en cet état jusqu'à Damas ; & il les auroit traînés sans pitié par tous les lieux du monde, jusqu'à ce qu'il eut trouvé son frere, à qui il les vouloit remettre pour en faire ce qu'il lui plairoit. Aquilant ayant ordonné aux domestiques de ces deux infâmes de le suivre, arriva enfin à Damas. Il trouva le nom de Griffon célebre par toute la ville : il n'y avoit personne qui n'y fut instruit que c'étoit lui qui avoit remporté le prix du tournoi, & qu'un lâche imposteur lui en avoit dérobé la gloire. Tout le peuple reconnut d'abord Martan : on se le montroit au doigt les uns aux autres. N'est-ce pas là, disoit-on, ce misérable, qui sait si bien

s'approprier

s'approprier un honneur dont il eſt indigne, & couvrir en même-tems les autres de ſa propre infamie ? N'eſt-ce-pas-là cette ingrate, qui a ſi vilainement trahi un galant homme, pour favoriſer un coquin ? Ah ! que cet indigne couple eſt bien aſſorti. On les accabloit d'injures ; on les maudiſſoit ; on crioit après eux, il faut les pendre, les brûler, les mettre en pieces : tout le monde couroit en foule, pour les voir paſſer.

Le Roi, ayant appris qu'ils étoient dans la ville, en eut une joie extrême. Il alla auſſitôt au-devant du Chevalier qui venoit de venger ſon frere : il lui fit un accueil honorable, lui offrit un logement dans ſon palais, & de ſon conſentement il fit mettre Martan & Origille dans un cachot. Enſuite ils allerent à l'appartement de Griffon, que ſes bleſſures retenoient encore au lit. Celui-ci, ſedoutant bien qu'Aquilant ſavoit ce qui lui étoit arrivé, ne put s'empêcher de rougir quand il l'apperçut. Ils plaiſanterent quelque tems enſemble ſur ſon aventure : puis il fut queſtion

de punir les deux coupables, qui étoient tombés entre leurs mains. Le Roi vouloit abſolument qu'on les traitât l'un & l'autre avec la derniere rigueur : mais Griffon, qui n'oſoit intercéder pour Origille ſeule, demanda grace pour tous deux. Norandin & Aquilant réſiſterent à cette demande, & malgré tout ce que Griffon pût dire, il fut réſolu que Martan, à la vérité, ne perdroit point la vie, mais qu'il ſeroit mis entre les mains de l'exécuteur, pour être bien fuſtigé. Dès le matin du jour ſuivant, le traître en effet, nullement lié alors avec des chaînes de roſes, fut promené & rudement fouetté par toute la ville. A l'égard d'Origille, on la retint en priſon, juſqu'à l'arrivée de la Reine, remettant à la diſcrétion de cette Princeſſe, la maniere plus ou moins ſevere dont elle ſeroit punie. Aquilant demeura enſuite à Damas, en attendant que ſon frere fût en état de ſe revêtir de ſes armes.

Cependant Norandin, devenu ſage par ſon expérience, étoit continuellement occupé de l'injure qu'il avoit faite à un Che-

valier du mérite de Griffon, & il brûloit d'envie de la réparer. Pour cet effet, il voulut que la même ville, qui avoit été témoin de l'outrage, le fût aussi de la réparation qu'il en feroit. Il résolut de rendre au fils d'Olivier le prix qu'un fourbe lui avoit dérobé; & pour cela il fit publier, que dans un mois il y auroit à Damas un nouveau tournoi, accompagné de plus grandes réjouissances, & d'une pompe plus royale encore que le premier. Cette nouvelle se répandit en peu de tems par toute la Syrie, la Phénicie & la Palestine: Astolfe en fut instruit, & il résolut avec Sansonet, Gouverneur du pays, d'aller ensemble à Damas. L'histoire parle de Sansonet, comme d'un Guerrier très brave & très distingué: Charlemagne, ainsi que nous l'avons dit, lui avoit donné le gouvernement de la Palestine, & il avoit reçu le baptême de la main du Comte d'Angers. Lui & Astolfe préparerent donc tout ce qui leur étoit nécessaire, pour se rendre au lieu où devoit se faire ce fameux tournoi, dont chacun

s'entretenoit. Ils firent le voyage lentement, & à fort petites journées, afin de ne se point fatiguer, & que leurs chevaux en fussent plus frais le jour des courses. A un endroit de la route, où deux chemins se croisoient, ils rencontrerent une personne qu'on auroit prise pour un homme, à en juger par son air & par tout son extérieur, & qui cependant n'étoit qu'une fille, mais une fille que peu d'hommes égaloient en valeur. Elle se nommoit Marfise. Nuit & jour armée, elle alloit de tous côtés, cherchant des aventures qui rendissent son nom immortel; & plus d'une fois elle avoit fait sentir à Roland même, & au Seigneur de Montauban, combien son bras étoit vigoureux. Quand elle vit Astolfe & Sansonet, qui étoient l'un & l'autre d'une taille avantageuse, ils lui parurent tous deux des adversaires dignes d'elle, & elle résolut de les défier au combat. Déja même elle s'avançoit dans cette intention, lorsqu'étant plus près d'Astolfe, qu'elle avoit beaucoup vû au Cathai, elle le reconnut d'abord, & se

ressouvint des agrémens de son humeur. Aussitôt, l'appellant par son nom, elle ôta ses gantelets, leva la visiere de son casque ; & quoiqu'elle fût d'une excessive fierté, elle courut à lui, & l'embrassa. Le Prince d'Angleterre de son côté ne fit pas un accueil moins affectueux, ni moins honnête, à cette incomparable Guerriere. Après qu'ils se furent demandé l'un à l'autre quel étoit le sujet de leur voyage, & qu'Astolfe, qui parla le premier, lui eut dit qu'ils s'en alloient à Damas, où le Roi de Syrie invitoit à se trouver tous les Guerriers qui se sentoient du courage ; Marfise, toujours prête à signaler sa valeur, lui dit, sur-le-champ, qu'elle les y accompagneroit. Les deux Chevaliers furent charmés d'avoir avec eux une Guerriere si fameuse : ils poursuivirent ensemble leur chemin, & arriverent à Damas la veille du tournoi.

Ils se logerent dans le fauxbourg, persuadés qu'ils y seroient plus tranquillement que dans le palais de Norandin, & ils s'y reposerent jusqu'au moment où

l'aurore quitte ſon vieil époux qui lui fut jadis ſi cher. Quand les premiers rayons du Soleil commencerent à éclairer le monde, ceux qu'ils avoient envoyés à la ville, afin de les avertir lorſque les joutes ſeroient prêtes à commencer, leur rapporterent que le Roi venoit de ſe rendre ſur la place du tournoi. Marfiſe & ſes compagnons, déja couverts de leurs armes, partirent à l'inſtant, & marchant le long de la grande rue, ils ſe rendirent ſur cette même place, où quantité de Chevaliers, rangés à droite & à gauche, n'attendoient que le ſignal pour courir les uns contre les autres. Le prix deſtiné au vainqueur, étoit une épée courte & une maſſe, l'une & l'autre richement garnie, avec un très beau cheval. Norandin ne doutoit nullement que Griffon ne remportât tout l'honneur de ce ſecond tournoi, comme il avoit remporté celui du premier: c'eſt pourquoi il avoit joint ce nouveau prix à l'autre, afin de les lui donner tous deux enſemble, ne croyant pas devoir moins faire en faveur d'un ſi

brave homme. Les belles armes que le lâche Martan s'étoit fait si indignement adjuger*, étoient attachées sur la place, vis-à-vis du Roi, qui y avoit ajouté l'épée dont je parle ; & la masse étoit pendue à l'arçon de la selle du cheval.

Quoique l'intention de Norandin fût que le fils d'Olivier eût ensemble les deux prix, les choses ne tournerent pas néanmoins comme il s'en étoit flatté : la fiere Marfise mit obstacle à l'effet de son intention. Cette vaillante Guerriere n'eut pas plutôt jetté les yeux sur ces armes, exposées à la vue de tout le monde, qu'elle les reconnut pour celles qui lui avoient appartenu, & dont elle faisoit un extrême cas. Lorsqu'elle voulut poursuivre le frippon de Brunel, qui venoit de lui dérober son épée, elle les avoit laissées sur le chemin, afin de n'en être point embarrassée dans sa course. Je ne m'étendrai point sur une aventure qui est inutile ici : il suffit de dire que ces armes étoient véritablement celles de Marfise. Comme elle auroit tout donné pour les ravoir, elle

ne délibéra pas long-tems ſur la maniere dont elle reprendroit un bien qui lui appartenoit. Elle s'approcha des armes ; &, ſans égard pour perſonne, elle les ſaiſit avec tant de précipitation, qu'elle en laiſſa tomber une partie à terre. Norandin, indigné de cette action, fit ſigne à l'inſtant qu'on arrêtât le téméraire qui lui manquoit de reſpect ; & auſſitôt les Syriens, bleſſés eux-mêmes de l'injure qu'on faiſoit à leur Roi, ſe mirent en devoir d'exécuter ſa volonté. Le peuple de Damas ne ſe reſſouvenoit déja plus de ce qu'il lui en avoit couté, pour s'être attiré la vengeance d'un Chevalier inconnu qu'il avoit outragé : il s'attira auſſi, inconſidérément, celle de la redoutable Marfiſe.

Un jeune enfant a moins de plaiſir à courir ſur un pré émaillé de toutes ſortes de fleurs : une jeune & belle fille, que l'art & la nature ont pris, à l'envi, ſoin de parer, ſe plaît beaucoup moins dans un bal, que Marfiſe ne ſe plaiſoit au milieu des armes & des chevaux, & dans les plus ſanglantes mêlées. La lance baiſſée,

elle pousse impétueusement son cheval au milieu du peuple ; perce à l'un le cou, à l'autre la poitrine, & renverse à droite & à gauche tous ceux qu'elle heurte : puis avec son épée elle fend le corps à quelques-uns, & fait voler à d'autres la tête ou les bras. Le courageux Astolfe & le brave Sansonet, armés l'un & l'autre de toutes pieces, quoiqu'ils ne fussent point venus à Damas pour se trouver à un combat, voyant qu'on attaquoit leur compagne, coururent à son secours, & avec la lance & l'épée, se firent aisément un passage au travers de la populace. Les Chevaliers étrangers, dont un grand nombre ignoroit la cause du tumulte, voyant de même, avec surprise, qu'un combat cruel avoit pris la place des jeux où ils croyoient assister, demeurerent la plûpart fort incertains de ce qu'ils devoient faire. Quelques-uns d'entr'eux, qui ne s'intéressoient pas plus à un parti qu'à un autre, entreprirent de séparer les combattans : d'autres plus sages, ne sortirent pas de leur place ; & ceux qui voulurent prendre la

défenſe du peuple, s'en trouverent fort mal. Du nombre de ces derniers furent Griffon & Aquilant. Ces deux Chevaliers remarquant l'indignation qui éclatoit dans les yeux du Roi, & étant d'ailleurs bien inſtruits du ſujet de la querelle, marcherent à l'inſtant contre Marfiſe. Griffon, ſur-tout, qui croyoit partager l'injure faite à Norandin, faiſoit paroître un ardent deſir de le venger. Le Prince d'Angleterre, monté ſur Rabican, & tenant à ſa main la lance d'or, devançoit ſes compagnons, & abattoit généralement tous ceux qu'il atteignoit de ſa lance. Il renverſa d'abord Griffon, & enſuite ſon frere: la lance enchantée eut à peine touché leur écu, qu'elle les étendit tous deux ſur le ſable. Sanſonet faiſoit pareillement vuider les arçons aux plus braves: de maniere que tout le peuple épouvanté ſortit de la place, & s'enfuit; ce qui mit le Roi dans une colere, & lui cauſa un dépit qu'on ne peut exprimer.

Quand Marfiſe reconnut que perſonne ne s'oppoſoit plus à ſa retraite, elle reprit

le chemin du fauxbourg, emportant avec elle, comme en triomphe, les armes qu'elle avoit recouvrées. Aſtolfe & Sanſonet ne tarderent pas à la ſuivre, chacun évitant de même leur rencontre. Les fils d'Olivier, honteux de ce qui venoit de leur arriver, baiſſoient les yeux, & n'oſoient ſe préſenter devant le Roi : mais dès qu'ils furent remontés à cheval, ils coururent ſur les pas de ceux qui leur avoient fait eſſuyer un pareil affront. Norandin, à la tête d'un grand nombre des ſiens, qui vouloient ou mourir ou le venger, ſuivit Griffon & Aquilant. Pour la timide populace, peu diſpoſée à s'expoſer au danger, elle ſe contentoit de crier de loin, courage, amis, courage. Griffon atteignit le premier Marfiſe & ſes compagnons, qui étoient déja hors de la porte, & qui s'arrêterent ſur le pont & firent ferme quand ils virent qu'on les pourſuivoit. Lorſque Aſtolfe avoit abbattu Griffon, celui-ci avoit fait peu d'attention à ſon adverſaire : il y en fit alors davantage; & remarquant les mêmes armes, &

le même cheval, qu'avoit le Prince Anglois le jour qu'il combattit Horrile, il le reconnut auſſitôt, & le ſalua avec politeſſe. Il lui demanda enſuite qui étoient ceux qui l'accompagnoient, & pourquoi ils avoient manqué de reſpect au Roi, en s'emparant des armes qui étoient expoſées ſur la place. Aſtolfe lui nomma ſur-le-champ ſes deux compagnons: mais à l'égard des armes, il l'aſſura qu'il ignoroit la raiſon qu'avoit eue Marfiſe, pour s'en ſaiſir de la maniere dont elle l'avoit fait; & il ajouta que Sanſonet & lui ſe trouvant avec cette Guerriere, ils s'étoient crus obligés l'un & l'autre de prendre ſa défenſe. Pendant qu'il s'entretenoit avec Griffon, Aquilant arriva, & reconnut pareillement le Prince Anglois, en faveur de qui ſa colere ſe changea en bienveillance. Il ſurvint auſſi un grand nombre de Syriens: mais ſoit défaut de courage en eux, ſoit ſurpriſe de rencontrer Griffon & ſon frere qui s'entretenoient tranquillement avec leurs ennemis, ils n'oſerent approcher, & ſe contenterent d'écouter,

l'un peu loin, quel pouvoit être le sujet de eur conversation. Comme ils y étoient fort .ttentifs, l'un d'entr'eux comprit, par ce [u'il entendoit, que Marfise étoit du nom- 're de ces Guerriers; & dans le moment nême il alla trouver le Roi, & lui dit, [ue s'il ne vouloit voir périr tous ceux qui toient avec lui, il devoit promptement ' mettre ordre; la redoutable Marfise tant, selon toute apparence, celle qui voit enlevé les armes destinées au vain- ueur. Dès que Norandin entendit pro- oncer ce nom si fameux & si craint dans out l'Orient, il ne douta point que le nalheur dont on le menaçoit, n'arrivât ffectivement, s'il ne le prévenoit: c'est 'ourquoi il fit aussitôt retirer ses gens, qui .voient alors plus de peur que d'envie de e battre.

Sansonet, Astolfe, & les fils d'Olivier, âchoient de leur côté d'appaiser Marfise, k ils l'engagerent enfin à venir trouver le Roi. Je ne comprends pas, Seigneur, lui lit-elle d'un air fier, comment vous avez :u la pensée de donner pour prix de vos

joutes, une chose qui ne vous appartient pas. Ces armes sont à moi : je les laissai il y a quelque tems sur le chemin d'Arménie, parcequ'elles m'embarrassoient, ayant à poursuivre à pied un frippon que je voulois punir. Pour preuve de ce que je dis, voyez ma devise, si vous la connoissez, la voilà. Et à ces mots elle fit voir au Roi une couronne rompue en trois pieces, qui étoit gravée sur la cuirasse. Il est vrai, lui répondit Norandin, que ces armes me furent apportées, il y a peu de jours, par un marchand Arménien ; si vous me les aviez demandées, je vous les aurois rendues sur-le-champ, sans m'informer si elles vous appartenoient ou non. Quand même je les aurois déja données à Griffon, l'opinion que j'ai de lui ne me permet pas de douter, qu'il ne me les rendît pour vous les remettre, puisque lui-même seroit capable de vous en faire un don. Je n'ai pas besoin de voir votre devise, pour être convaincu qu'elles vous appartiennent, il suffit que vous me le disiez : la parole d'une aussi illustre Guerriere que

vous, est plus forte que tous les témoignages du monde. Gardez les armes, & qu'il n'en soit plus parlé. Celui à qui je les destinois n'y perdra rien : je saurai le récompenser d'une maniere encore plus magnifique. Griffon, qui avoit beaucoup plus à cœur de contenter le Roi, que de posseder ces armes, dont au fond il se soucioit peu, dit aussitôt à Norandin : la plus grande récompense que vous puissiez me donner, Seigneur, c'est de me faire connoître que j'ai le bonheur de vous plaire. Il me paroît, dit alors Marfise en elle-même, que tout ce qui se passe ici doit exciter ma générosité ; & dans le moment elle offrit d'un air poli les armes à Griffon : mais il ne voulut pas les recevoir, & il la pria de les garder. Ils revinrent ensuite dans la ville, étant tous d'une parfaite intelligence. La fête recommença : les joutes se firent, & Sansonet en remporta le prix. Astolfe ni les fils d'Olivier n'entreprirent point de le lui disputer : Marfise, plus redoutable que les autres, ne voulut pas non plus entrer en li-

ce, afin que ce Chevalier en eût tout l'honneur; & ils se comporterent en cela, comme de bons & véritables amis. Après qu'ils eurent passé huit ou dix jours à Damas, en plaisirs & en fêtes continuelles, le desir qu'ils avoient de retourner en Europe, ne leur permit pas d'y rester plus long-tems. Ils prirent congé de Norandin; & Marfise, qui avoit une extrême envie de s'éprouver contre les plus renommés Paladins, pour connoître par elle-même s'ils étoient effectivement dignes de leur réputation, prit avec eux le chemin de France. Sansonet ayant laissé à un autre le commandement de Jérusalem, ces cinq braves Guerriers, qui avoient peu de pareils sur la terre, vinrent ensemble à Tripoli, où, étant convenus de prix avec le Patron d'une barque prête à faire voile pour Luna, ils s'embarquerent par un tems qui leur promettoit une heureuse navigation.

Le premier lieu où ils aborderent, fut Famagouste, dans l'Isle consacrée à la mere des Amours. Les hommes y vivent

peu : l'air y eſt ſi pernicieux, que même il ronge le fer ; & cette malignité vient d'un marais, auprès duquel la ville ſe trouve ſituée. Il faut convenir que cette ville malheureuſe a ſujet de ſe plaindre de la nature, puiſque dans tout le reſte de l'Iſle, on jouit d'un air doux & ſalutaire. La puanteur, qui s'exhaloit du marais, obligea bientôt ceux qui étoient dans le vaiſſeau à lever l'ancre, pour aller prendre terre ailleurs. Ils cotoyerent l'Iſle à main droite par un vent d'eſt, & vinrent à Paphos, où ils débarquerent tous; les uns par la raiſon de leur commerce, les autres par une pure curioſité de voir des lieux délicieux, où l'on ne reſpire que l'amour & le plaiſir. Le terrein va en s'élevant peu à peu juſqu'à cinq ou ſix milles de la mer. Il y eſt tout planté de myrtes, de cédres, de lauriers, d'orangers, & d'autres arbres de cette nature. La terre y eſt couverte de ſerpolet, de marjolaine, de ſaffran, de roſes & de lis, qui répandent au loin une douce & ſuáve odeur ; & elle eſt arroſée par un clair ruiſ-

ſeau qui la rend féconde. Il eſt aiſé de voir que cette contrée plaît infiniment à Venus ; car les femmes y ſont plus belles & plus agréables qu'en aucun lieu du monde, & la Déeſſe leur inſpire un penchant à l'amour qui ne les quitte qu'avec la vie. Les Chevaliers entendirent répéter à Paphos l'aventure de l'Ogre & de Lucine, qu'ils avoient déja appriſe en Syrie : on leur dit que la Princeſſe de Chypre étoit prête à partir de Nicoſie, pour aller rejoindre le Roi ſon époux. Le patron du navire ayant terminé ſes affaires, & le vent étant favorable, il fit lever l'ancre, déploya toutes ſes voiles, & fit route entre le couchant & le nord.

Cependant un petit vent de ſud-oueſt, qui avoit été foible pendant tout le jour, ſe renforça ſur le ſoir, & devint bientôt ſi violent qu'il excita une furieuſe tempête. Les flots de la mer s'éleverent d'une maniere terrible. Les éclairs continuels, le bruit redoublé du tonnerre, faiſoient croire que le Ciel alloit éclater, & s'embraſer de toutes parts. Les nuages accumu-

lés étendoient ſur la ſurface des eaux un voile épais, qui déroboit aux navigateurs la vûe des étoiles. Le Ciel grondoit ſur leurs têtes : au-deſſous d'eux les ondes mugiſſoient. La pluie & la grêle ne leur donnoient aucun relâche ; & l'obſcurité, qui croiſſoit à chaque inſtant, redoubloit la terreur que leur cauſoit la mer irritée. Les matelots emploient tout ce qu'ils ont de connnoiſſance & de pratique dans leur art. L'un avec le ſifflet donne aux autres le ſignal de la manœuvre qu'ils doivent faire. Quelques-uns tendent les cables vers la proue : d'autre les tirent vers la pouppe. Les uns affermiſſent le mât : les autres ſongent au gouvernail : d'autres préparent des ancres en cas de beſoin. Le pilote tint la haute mer autant qu'il lui fut poſſible, dans l'opinion que les vagues y ſeroient moins fortes & moins à craindre ; & il eut grand ſoin d'oppoſer la proue à la fureur des flots. Cet horrible tems ne fit qu'augmenter pendant toute la nuit, & les ténebres devinrent affreuſes de plus en plus. On eſpéroit néanmoins

qu'au lever du Soleil la tempête cesseroit, ou que sa violence pourroit du moins se ralentir : mais le jour ne la vit point diminuer ; si toutefois on peut appeller jour, un tems où l'obscurité étoit pareille à celle de la nuit, & où le calcul des heures pouvoit seul apprendre que le Soleil étoit sur l'horison. De maniere que les matelots découragés, après avoir plié toutes les voiles, abandonnerent le navire à la merci des vents & des flots.

Mais pendant que la fortune tourmente ces cinq Guerriers sur mer, elle ne laisse point en repos sur terre les Chrétiens & les Infideles, acharnés au combat devant les murs de Paris ; où Renaud attaque, enfonce & renverse des escadrons entiers de Sarrasins. Le fils d'Aimon ayant, comme je l'ai dit, poussé son cheval contre Dardinel, remarqua l'écu écartelé de blanc & de rouge que portoit ce jeune Prince ; & il le jugea d'abord plein de hardiesse & de courage, sur ce qu'il osoit porter des armes pareilles à celles du Comte d'Angers. Lorsqu'il fut plus près, & qu'il vit

autour de lui, le grand nombre de ceux qui étoient tombés ſous ſes coups, cela le confirma encore davantage dans le jugement qu'il avoit fait de ſa valeur. Arrachons, s'écria-t-il auſſitôt, arrachons ſans différer cette plante dangereuſe, avant qu'elle ſoit devenue plus forte. Les Chrétiens, par reſpect pour le fils d'Aimon, & les Sarraſins, par la crainte qu'ils avoient de ſon bras, s'ouvrirent également pour lui donner un libre paſſage. Dès qu'il eut joint Dardinel, à qui ſeul il en vouloit ; jeune homme, lui dit-il, celui de qui tu tiens l'écu que tu portes, t'a laiſſé un héritage bien difficile à garder : voyons de quelle maniere tu ſauras le conſerver : ſi tu le défends mal contre moi, comment le défendrois-tu contre Roland ? Apprens, lui répondit Dardinel, que ſi je porte cet écu, je ſais encore mieux le défendre. Ces armes, que je tiens de mon pere, feront toujours ma gloire, & jamais ma honte. Quoique je ſois jeune, ne penſe pas m'intimider par tes diſcours : ne te flatte point que je te cede mon écu, tu ne l'auras qu'a-

vec ma vie. Mais je ſaurai conſerver l'un & l'autre : il ne ſera pas dit du moins que j'aie jamais rien fait d'indigne de ma naiſſance. A ces mots il attaque lui-même avec intrépidité le Seigneur de Montauban. Quand les Afriquains virent Renaud fondre ſur leur Prince, comme un lion fond dans une prairie ſur un jeune taureau, tout leur ſang ſe glaça dans leurs veines. Dardinel fut le premier qui frappa ſon adverſaire : il l'atteignit ſur l'armet de Mambrin, & le coup qu'il lui porta fut ſans effet. Tu vas voir, lui dit Renaud avec un ſouris mocqueur, ſi mes coups ſont plus ſûrs que les tiens. En diſant cela, il pouſſe Bayard contre le Roi de Zumara : il lui porte à l'eſtomac la pointe de ſon épée, & la lui paſſe toute entiere au travers du corps. Par cette énorme plaie la vie du malheureux fils d'Almont s'écoule avec ſon ſang, & ſon corps froid & pâle tombe ſur la pouſſiere. Tel on voit un pavot pancher la tête, après une pluie trop abondante ; tel eſt une aimable fleur, que moiſſonne en paſſant le coûtre de la

charrue : ainsi meurt ce jeune & brave Prince ; & avec lui expire le courage de ses troupes. Comme des eaux, soutenues par une digue, coulent & se répandent avec impétuosité, dès que l'obstacle qui les retenoit vient à se rompre : de même le courage des Afriquains, soutenu quelque tems par la valeur de Dardinel, tomba tout d'un coup, & ils ne songerent plus qu'à s'enfuir, dès qu'ils le virent abattu.

Renaud ne s'opposa point à leur fuite : son épée ne fut redoutable qu'à ceux qui voulurent tenir ferme. Ariodant, qui dans cette journée égala presque Renaud, défit tout ce qui se présenta devant lui. Lionel, Zerbin, les Anglois & les Ecossois signalerent à l'envi leur valeur. Charlemagne fit tout ce qu'il devoit faire ; & Olivier, Turpin, Gui, Oger, Salomon, remplirent parfaitement leur devoir. Il ne seroit pas demeuré un seul des Infideles, pour porter chez eux la nouvelle de leur défaite ; si le Roi Marsile jugeant sagement qu'il valoit mieux

en ſauver une partie, que de riſquer de tout perdre, n'eut fait ſonner la retraite. Il fit une groſſe troupe de ce qui lui reſtoit de monde, & avec les Rois d'Andalouſie, de Grenade & de Portugal, il ſe retira vers ſon camp, qui étoit entouré d'un rempart & d'un foſſé. Il envoya dire enſuite à Agramant qu'il lui conſeilloit de faire la même choſe; & que s'il pouvoit parvenir à ſauver ſa perſonne, & à conſerver leur Camp, il regarderoit cela comme le plus grand avantage qu'ils puſſent eſpérer dans la conjonĉture préſente. Le Roi d'Afrique, qui ne comptoit plus revoir ſa ville de Biſerte, & qui n'avoit jamais éprouvé un ſi grand revers de fortune, fut charmé d'apprendre que Marſile, avec une partie des troupes, étoit en ſûreté; & il fit auſſi donner le ſignal de la retraite. Mais le ſon des trompettes & des tambours ne purent raſſembler les Afriquains, que la crainte & leur lâcheté avoient fait fuir de tous côtés, & dont un grand nombre s'étoient même précipités dans la Seine. Leur Général, accompagné

pagné de Sobrin, & de tous ses meilleurs Chefs, eut envain recours aux prieres & aux menaces pour les arrêter : à-peine en put-il rallier la troisieme partie, tous les autres étant ou morts ou éloignés du champ de bataille ; & de ceux qu'il rallia, un grand nombre étoient blessés, & il n'y en avoit aucun qui ne fût outré de lassitude. Ils furent vivement poursuivis par les Chrétiens jusqu'à l'entrée de leur camp. L'Empereur savoit trop bien profiter de ses avantages, pour ne les pas attaquer dans des retranchemens assez foibles ; & selon toute apparence, il les y auroit forcés, si les ténebres, venant à leur secours, ne l'en eussent empêché : peut-être même que Dieu, par pitié pour l'ouvrage de ses mains, fit, ce jour-là, paroître la nuit plutôt qu'à l'ordinaire. La campagne fut inondée de sang : quatre-vingt mille Sarrasins demeurerent sur la place ; leurs corps, dépouillés par les paysans, devinrent ensuite la proie des loups. Charlemagne ne rentra point dans Paris : d'assiégé qu'il étoit auparavant,

il aſſiégea lui-même ſes ennemis avec ſon armée, & fit allumer quantité de feux autour de leur camp. Les Infideles paſſérent toute la nuit ſous les armes, occupés à faire bonne garde, à ſe retrancher & à ſe fortifier. Ils ne firent que ſoupirer, gémir & ſe plaindre, aſſez bas néanmoins pour ne pas faire connoître le découragement où ils étoient. Les uns pleuroient leurs parens ou leurs amis qu'ils avoient perdus : les autres ſe plaignoient de leurs bleſſures ; & tous étoient encore plus inquiets de l'avenir, qu'affligés du préſent.

Il y avoit parmi les Sarraſins deux hommes d'une naiſſance médiocre, mais qu'une amitié rare l'un pour l'autre, doit rendre à jamais célebres. Ils étoient tous deux de Ptolemaïde, & ſe nommoient l'un Cloridan, & l'autre Médor. Nés ſujets du Roi de Zumara, ils avoient toujours été fidellement attachés à leur Prince, & ils étoient paſſés avec lui en France. Cloridan, chaſſeur de profeſſion, étoit un homme très robuſte & très diſpos de ſa per-

ſonne. Médor étoit encore dans la premiere fleur de ſa jeuneſſe : il avoit le teint fort blanc, les cheveux blonds & les yeux noirs : entre tous les Afriquains il n'y en avoit point d'auſſi bien fait que lui, & ſa beauté égaloit celle d'un Ange. Ces deux hommes, avec grand nombre d'autres Sarraſins, veilloient à la garde du camp : lorſqu'au milieu de la nuit, Médor, ſans ceſſe occupé du déplorable ſort de Dardinel, s'adreſſa à ſon ami, & lui dit : mon cher Cloridan, je ne puis vous exprimer quelle eſt ma peine, quand je ſonge que le corps d'un Prince qui avoit tant de bonté pour moi, eſt reſté ſur le champ de bataille, pour ſervir ſi indignement de pâture aux animaux féroces : il me ſemble qu'en lui ſacrifiant ma vie, je reconnoîtrois mal encore les bienfaits que j'en ai reçus. J'ai formé le deſſein d'aller le chercher au milieu des morts, afin de lui donner la ſépulture. Peut-être que le Ciel favoriſera mon projet : peut-être permettra-t-il que je paſſe ſans obſtacle au travers des Chrétiens, qui ſont préſente-

ment livrés au ſommeil. Mais s'il s'oppoſe à mon entrepriſe ; s'il arrive que je perde la vie dans l'exécution d'un ſi louable deſſein ; du moins, mon cher ami, vous aurez ſoin de faire connoître à tout le monde quel a été mon amour & ma fidélité pour mon Roi.

Cloridan fut extrêmement ſurpris de la générosité & du courage qu'il remarquoit dans un homme à peine ſorti de l'enfance. La vive amitié qu'il avoit pour le jeune Médor, l'engagea à faire tout ſon poſſible pour le détourner d'un deſſein ſi dangéreux. Mais le voyant inébranlable dans la réſolution qu'il avoit priſe, ou de mourir, ou d'exécuter ſon projet : allons, lui dit-il, je veux partager avec vous le péril & la gloire d'une ſi généreuſe action. Je connois parfaitement le prix d'une mort honorable, & je ne la deſire pas moins que vous. Que deviendrois-je, mon cher Médor, ſi j'avois le malheur de vous perdre ? je ſens que la vie me ſeroit inſupportable. J'aime bien mieux périr les armes à la main, que de mourir du regret de

vous avoir perdu. Dans cette résolution, ils attendirent l'un & l'autre qu'on les eut relevés de leur poste : puis ils sortirent des retranchemens, & se trouverent bientôt au milieu des Chrétiens. Les feux, que ceux-ci avoient allumés dans leur camp, étoient déja éteints : sans crainte des Infideles, ils étoient couchés parmi les chariots & les armes; & accablés de vin & de sommeil, ils goûtoient la douceur du repos. Cloridan s'arrêta, & dit à son compagnon. Croyez-vous, Médor, que je manquerai l'occasion qui se présente, de venger la mort de notre Prince sur ceux qui lui ont ôté la vie ? Prenez garde seulement qu'on ne nous surprenne : je vous promets que mon épée va nous ouvrir un large chemin au travers de nos ennemis.

A peine eut-il achevé ces mots, qu'il entra dans la tente d'Alphée. C'étoit un habile Médecin, & un grand Astrologue en même tems, qui étoit arrivé depuis un an à la Cour de Charlemagne. Son art trompeur lui avoit fait croire qu'il mourroit

à côté de sa femme dans une extrême vieillesse : Cloridan néanmoins lui enfonça alors son épée dans la gorge. Il en tua auprès de lui encore quatres autres, dont Turpin ne dit pas les noms; & il fit éprouver le même sort à Palidon de Moncalier qui étoit couché entre deux chevaux. L'infortuné Grillon dormoit la tête appuyée sur un baril, qu'il avoit vuidé tout entier; & quoiqu'il eut déja prodigieusement bû, peut-être rêvoit-il qu'il bûvoit encore : dans cette posture, où il comptoit achever la nuit, Cloridan lui coupa la tête, & il sortit de son corps autant de vin que de sang. Il tua de même un Allemand, nommé Conrad, & un Grec qui se nommoit Andropon. Ils avoient passé une grande partie de la nuit à jouer aux dez, & à boire ensemble; & ils auroient beaucoup mieux fait de ne point cesser que le jour ne fût venu : mais si les hommes connoissoient l'avenir, le destin n'auroit aucun pouvoir sur eux. Comme un lion affamé, qui est entré dans une étable, étrangle, démembre & dévore les foibles

troupeaux qu'il y trouve renfermés ; de même Cloridan tue & massacre, sans pitié, tous les Chrétiens qu'il rencontre. Pour Médor, qui dédaignoit de tremper son épée dans un sang abject, il n'avoit encore donné la mort à personne ; lorsqu'étant parvenu à la tente du Duc d'Albret, il le trouva dormant dans les bras d'une femme qu'il aimoit. Leurs corps étoient si étroitement unis, que l'air n'auroit pû se faire un passage entre deux : Médor leur enleva, à l'un & à l'autre, la tête de dessus les épaules : mort vraiement douce, fort digne d'envie, qui unit alors pour jamais leurs ames aussi intimement que l'étoient leurs corps. Le jeune Sarrasin tua ensuite Malinde & Ardalique, tous deux fils du Comte de Flandre. Charlemagne les ayant vûs revenir du combat, couverts l'un & l'autre du sang des Infideles, les avoit faits Chevaliers depuis très peu de tems, & avoit ajouté des fleurs de lis à leurs armes : il leur avoit même promis des terres en Frise, & leur auroit tenu parole, si malheureu-

ſement pour eux, Médor n'y avoit mis obſtacle.

Cloridan & ſon compagnon avoient déja pénétré juſqu'aux logemens des Paladins, dont les tentes environnoient celles de l'Empereur, & qui veilloient tour à tour chez le Prince avec une garde nombreuſe. Les deux Sarraſins, jugeant qu'entre tant de gens de guerre, il n'étoit pas vraiſemblable qu'il ne s'en trouvât quelqu'un d'éveillé, ne voulurent pas aller plus avant. Ils auroient pû ſe charger d'un riche butin : mais contens de ſe tirer eux-mêmes du danger où ils étoient expoſés, ils prirent, pour ſortir du camp, le chemin qui leur parut le plus ſûr, Cloridan marchant le premier, & Médor allant après lui. Ils ſe rendirent ſur le champ de bataille, où ils trouverent, parmi un affreux débris d'armes de toute eſpece, les Chefs & les ſimples ſoldats, les pauvres & les riches, les hommes & les chevaux confuſément étendus ſur la terre abreuvée de ſang. Dans cette multitude de morts, le tems qui reſtoit de la nuit, n'au-

roit pas suffi, pour leur faire démêler, d'avec les autres, le corps de leur Prince; si la Lune, qu'un nuage épais couvroit alors, n'eut, à la priere de Médor, daigné les éclairer de son flambeau. Déesse, lui dit-il, ô toi que les Anciens ont adorée sous une triple forme : toi, dont ils ont reconnu la divinité dans le Ciel, sur la terre & dans les enfers : toi, qui te plais à poursuivre & à dompter les hôtes farouches des bois : tes plaisirs sont les nôtres, nous tâchons de suivre tes saints exemples : sois-nous favorable, fais-nous reconnoître le corps de notre Roi. A peine Médor eut achevé de parler, que le nuage se dissipa; soit que ce fût un hasard, soit qu'en effet sa priere eût été exaucée : la Lune parut dans le moment plus brillante & plus belle qu'elle ne l'étoit, lorsqu'elle vint trouver Endimion. A la clarté de cet astre, Cloridan & Médor découvrirent les deux camps; la plaine & les montagnes s'offrirent à leurs yeux; ils virent Montmartre à main droite, & plus loin, à main gauche, Montlheri. Mais

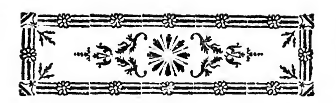
l'endroit où étoit le corps de Dardinel, parut encore plus éclairé que le reste : ils y allerent d'abord ; & les armes écartelées de blanc & de rouge, leur firent aisément reconnoître le fils d'Almont. Aussitôt Médor se jette sur le visage de son Maître : il le baigne d'un torrent de larmes : sa douleur s'exhale en plaintes si douces & si touchantes, qu'elles auroient pû suspendre le cours du vent. Il étouffoit néanmoins ses regrets autant qu'il lui étoit possible : non qu'il craignît pour sa vie : la mort faisoit au contraire l'objet de ses vœux ; il n'avoit d'autre crainte que celle dêtre troublé dans l'exécution de son généreux dessein. Lui & Cloridan prirent le corps de leur Prince bien-aimé : ils en partagerent entre eux le poids ; & emporterent sur leurs épaules cette douce charge, qui malgré le desir qu'ils avoient de s'éloigner, ne laissoit pas de ralentir leur marche.

Déja le Soleil étoit prêt à dissiper les ténebres, quand Zerbin, à qui l'amour de la gloire ne permettoit pas de se livrer au

ſommeil, revint au camp à la tête d'une troupe de Cavaliers, après avoir, pendant toute la nuit, donné la chaſſe aux Infideles. Ceux qui accompagnoient le Prince d'Ecoſſe, ayant remarqué de loin les deux Sarraſins, coururent à eux dans le moment, afin de les faire priſonniers. Mon cher Médor, dit auſſitôt Cloridan à ſon ami, laiſſons-là notre charge, & tâchons de nous ſauver : il ne ſeroit pas raiſonnable d'expoſer deux hommes vivans pour ſauver un mort; & à l'inſtant même il lâcha le corps de Dardinel, dans la penſée que Médor feroit la même choſe. Mais celui-ci étoit trop attaché à ſon Prince, pour imiter un pareil exemple : il aima mieux ſe charger ſeul de tout le poids, & il mit le corps ſur ſes épaules. Cloridan, perſuadé que ſon camarade le ſuivoit, s'éloigna le plus promptement qu'il put : s'il avoit eu le moindre ſoupçon du contraire, non-ſeulement il n'eut point quitté Médor, mais il auroit même riſqué mille fois ſa vie plutôt que de l'abandonner. Les gens de Zerbin bien dé-

terminés, ou à prendre, ou à tuer les deux hommes qu'ils avoient vûs, se répandirent de plusieurs côtés dans la campagne, afin de leur couper chemin, & de les mettre hors d'état de se sauver. Zerbin lui-même, remarquant l'effroi dont Cloridan & Médor étoient saisis, ne douta point qu'ils ne fussent du nombre des Infideles, & fut plus ardent qu'aucun autre à les poursuivre. Il y avoit dans le voisinage de ce lieu un bois épais, si entrecoupé de petits sentiers, & si rempli de brossailles, qu'il n'étoit pratiquable qu'aux seuls animaux sauvages: Médor & son ami se flatterent qu'ils y trouveroient un asyle. Ceux qui prennent quelque plaisir à mes Chants, entendront une autre fois la suite de cette aventure.





CHANT XIX.

CELUI que la fortune a placé dans un haut rang, ne sait jamais s'il est véritablement aimé. Entouré de gens qui s'empressent à lui marquer leur attachement, il ne peut distinguer ses vrais amis, d'avec ceux qui font semblant de l'être. Mais s'il vient à éprouver quelque revers, aussitôt ses flatteurs & ses faux amis disparoissent; au lieu que ceux qui lui étoient sincerement attachés, l'aiment encore après sa disgrace. Si l'on voyoit à la Cour le cœur des hommes comme on voit leur visage, tel parvient aux plus grandes places, & fait sentir aux autres tout le poids de son crédit, qui rentreroit bientôt dans le néant: & tel au contraire rampe dans l'obscurité, qui seroit bientôt élevé aux premiers honneurs. Mais revenons à Médor, qui aima si parfaitement son Prince,

& pendant qu'il vivoit, & après qu'il eut cessé de vivre.

Le jeune Sarrasin, qui n'avoit aucune connoissance du bois où il s'étoit jetté, & qui d'ailleurs étoit fort embarrassé du pesant fardeau qu'il portoit, ne put jamais se faire un passage au travers des ronces & des épines, dont le bois étoit rempli. A l'égard de Cloridan, qui avoit eu de l'avance sur son compagnon, & dont les épaules n'étoient chargées d'aucun poids, il s'étoit mis tellement en sûreté, qu'il n'entendoit même plus le bruit de ceux qui le poursuivoient. Mais quand il s'apperçut que Médor n'étoit point avec lui, il sentit que le soutien de sa vie lui manquoit. Ah! mon cher Médor, s'écria-t-il aussitôt, en quel lieu vous ai-je laissé? Comment ai-je pû être assez dépourvû de jugement pour me séparer de vous? A ces mots Cloridan revient sur ses pas; & courant en quelque sorte au-devant de son malheur, il refait dans le bois le même chemin qu'il y avoit déja fait. Bientôt il entendit le bruit des chevaux, & les cris

menaçans de ceux qui entouroient son ami. Il vit, un moment après, Médor lui-même, seul, & à pied, au milieu de cent Cavaliers. Zerbin crioit qu'on l'arrêtât; & l'infortuné jeune homme se cachant, tantôt derriere un chêne, tantôt derriere un orme, ou quelqu'autre arbre, faisoit tous ses efforts pour éviter de tomber entre leurs mains. Toujours chargé du corps de son Prince, il n'avoit point voulu jusqu'alors quitter ce précieux fardeau: contraint enfin de le poser sur l'herbe, il ne s'éloignoit point d'un dépôt si cher, & erroit sans cesse autour du lieu où il venoit de le mettre. Telle est une ourse, qui, se voyant attaquée par des chasseurs, ne peut se résoudre à abandonner ses petits: vivement combattue entre l'amour maternel & la fureur, elle voudroit s'élancer sur ceux qui l'attaquent, & les déchirer avec ses dents aigües & ses griffes tranchantes; la nature néanmoins, plus forte encore que sa rage, la retient auprès de ce qu'elle aime, & ne lui permet pas de s'en écarter. L'ami de Médor, jugeant qu'il lui étoit im-

poſſible de le ſauver, ſe réſolut à périr avec lui : mais il voulut qu'auparavant il en coûtât la vie à plus d'un de ſes ennemis. Il banda ſon arc, & du lieu caché où il étoit, il tira une fléche ſi juſte, qu'il en perça la tête à un Ecoſſois, & le fit tomber mort. Tous les gens de Zerbin jetterent à l'inſtant la vûe du côté d'où étoit parti ce trait ; & pendant qu'un d'entr'eux demande à ſes camarades qui a pû faire un pareil coup, lui-même en reçoit un dans le goſier, qui lui coupe la parole, & lui ôte en même-tems la vie.

Le Prince d'Ecoſſe ne put alors retenir ſa colere : il pouſſa impétueuſement ſon cheval contre Médor : il prit le jeune Sarraſin par ſes beaux cheveux, en lui diſant, tu vas payer pour les autres ; & il alloit en effet lui enfoncer ſon épée dans le corps : mais frappé de l'aimable phyſionomie de celui qu'il vouloit tuer, ſa jeuneſſe & ſa beauté le toucherent de compaſſion, & arrêterent ſon bras. Médor auſſitôt lui adreſſant une voix ſuppliante, Seigneur, lui dit-il, je vous con-

jure par le Dieu que vous ſervez, de permettre que je donne la ſépulture au corps de mon Roi : ne ſoyez pas aſſez inhumain pour me refuſer cette grace. Je ne vous demande point la vie : laiſſez-là moi ſeulement pour quelques inſtans : je la perdrai ſans regret dès que j'aurai rendu ce triſte devoir au fils du grand Almont. Ah ! ſi vous vous faites un plaiſir barbare d'abandonner les corps de vos ennemis aux loups & aux vautours : ne leur livrez que le mien : épargnez du moins celui du vaillant Dardinel. Médor accompagna ces paroles d'un air ſi doux & ſi touchant, qu'il auroit pû attendrir un rocher : le généreux Zerbin en étoit véritablement ému, lorſqu'un Ecoſſois brutal, ſans aucun reſpect pour ſon Prince, vint percer à ſes yeux ce jeune homme, d'un coup de lance qu'il lui donna dans la poitrine. Zerbin fut d'autant plus indigné de cette action, qu'il vit tomber ſur-le-champ l'infortuné Médor, avec toute l'apparence d'un homme qui avoit reçu une bleſſure mortelle. Tu ne mourras pas ſans être

vengé, dit aussitôt le Prince d'Ecosse, en se retournant vers celui de ses gens qui avoit fait le coup: mais l'Ecossois, pour éviter sa colere, piqua promptement son cheval, & s'enfuit à toute bride.

Dès que Cloridan vit son ami étendu par terre, il ne voulut plus demeurer dans le bois, d'où il tiroit à couvert: il en sortit avec précipitation, & laissant son arc & ses fléches, il mit l'épée à la main, & se jetta comme un furieux au travers des Chrétiens, moins dans l'espérance de venger Médor, que dans le dessein de ne lui pas survivre. Il fut en effet percé de coups en un moment; &, quand, après avoir perdu tout son sang, il sentit que les forces étoient prêtes à lui manquer, il fit effort pour s'approcher du lieu où étoit son cher ami, il s'y laissa tomber, & expira à côté de lui. Les Ecossois s'éloignerent ensuite avec leur Prince, à qui la brutalité d'un de ses gens avoit causé une extrême indignation. Le jeune Sarrasin, étendu près de Cloridan, n'étoit guére en meilleur état que son ami. Il fut assez

long-tems dans cet état déplorable, perdant par sa plaie une si grande quantité de sang, que bientôt il eut cessé de vivre, si le Ciel ne lui eut envoyé du secours. Heureusement pour lui il survint au lieu où il étoit une jeune personne, vêtue en bergere, & simplement mise; mais dont la rare beauté, l'air noble, & les manieres charmantes, ne répondoient nullement à la simplicité de l'habit qu'elle portoit. Comme il y a très long-tems que je n'ai parlé d'elle, je ne suis point surpris qu'on ait quelque peine à la reconnoître. Je dirai donc, si on l'ignore, que c'étoit la belle & superbe fille du Grand Can de Cathai.

Après qu'Angélique eut recouvré l'anneau que Brunel lui avoit dérobé, elle devint si fiere & si orgueilleuse, qu'elle méprisoit le monde entier. Elle alloit seule, & auroit dédaigné d'avoir en sa compagnie tout ce qu'il y a de plus grand & de plus illustre entre les hommes. Elle se repentoit d'avoir autrefois donné le titre de son Amant, au Roi de Circassie, & au

fameux Comte d'Angers; & quand elle se rappelloit la foiblesse qu'elle avoit eue pour le brave fils d'Aimon, rien ne lui causoit tant de dépit, que de songer qu'elle avoit pû placer son cœur en lieu si bas. L'Amour, blessé d'un orgueil si excessif, ne put le supporter plus long-tems. Pour punir cette altiere Princesse, il se mit en embuscade auprès de Médor, il banda son arc, & attendit Angélique au passage. Quand la Reine de Cathai apperçut ce jeune homme prêt à expirer, & qui peut-être avoit moins de regret à la vie, que de chagrin de n'avoir pû donner la sépulture à son Prince; elle se sentit d'abord une compassion qui ne lui étoit pas ordinaire: son cœur insensible fut attendri; & il le fut encore bien davantage lorsque Médor lui conta sa déplorable aventure. Comme l'art de guérir les plaies est en grand honneur & en singuliere estime dans les Indes, où les peres ont soin de l'enseigner à leurs enfans, & qu'Angélique possédoit cet art merveilleux; elle résolut d'employer tout ce qu'elle y avoit

de connoiſſances,pour rendre la vie à Médor. Elle ſe reſſouvint d'avoir vû en paſſant, dans un endroit agréable, & peu éloigné du lieu où elle ſe trouvoit, une herbe propre à étancher le ſang & à nétoyer parfaitement une plaie : ſoit que ce fût du Dictame, de la Panacée, ou quelqu'autre ſimple ſemblable. Elle partit à l'inſtant pour aller cueillir cette herbe ; & en revenant elle rencontra un payſan à cheval, qui cherchoit dans le bois une jument qu'il avoit perdue depuis deux jours. Angélique l'engagea à venir avec elle ſecourir le jeune Sarraſin. Ils trouverent Médor dans une ſi grande foibleſſe, qu'il étoit prêt à tomber en défaillance : la terre autour de lui étoit abreuvée & teinte de ſon ſang. La fille de Galafron, & l'homme qui l'accompagnoit, mirent promptement pied à terre. Elle broya entre deux cailloux l'herbe qu'elle avoit apportée : de ſes mains délicates elle en exprima le ſuc dans la plaie : elle en frotta avec ſoin toutes les parties voiſines ; & la vertu de cette herbe fut ſi ſouveraine, que le ſang s'étancha

auſſitôt, & que la vigueur revint au bleſſé. Médor eut même aſſez de force pour pouvoir ſe tenir à cheval : mais il ne voulut point partir, qu'on n'eut auparavant rendu les derniers devoirs à ſon Prince & à ſon ami : puis il conſentit d'aller où Angélique ſouhaiteroit ; & ce fut à la maiſon de cet homme ſecourable, qu'elle le fit conduire.

Cette maiſon, où le Berger demeuroit avec ſa femme & ſes enfans, étoit ſituée dans un vallon : elle avoit été bâtie depuis peu, & elle étoit très propre & très commode. La Reine de Cathai, qui s'intéreſſoit déja beaucoup au jeune Médor, réſolut de ne le point quitter qu'il ne fût entierement guéri. Au premier moment qu'elle l'avoit vu, elle s'étoit ſenti pour lui un attendriſſement extraordinaire. Quand elle obſerva enſuite plus à loiſir, combien ſa figure étoit aimable, & ſes manieres pleines d'agrément ; il ſe paſſa en elle des mouvemens ſecrets, qui échaufferent peu à peu ſon cœur, & qui enfin l'embraſerent des plus ardentes flammes. Par les ſoins

qu'elle prit, la blessure de Médor guérit en peu de tems ; & en moins de tems encore, elle connut qu'elle étoit elle-même blessée plus dangereusement que lui. Les charmes du jeune homme à qui elle donnoit ses soins, avoient fourni à l'Amour un trait invisible, dont il s'étoit servi pour faire dans le cœur d'Angélique cette dangereuse blessure. Le feu dont elle étoit consumée, augmentoit à chaque instant ; & cependant moins occupée de son mal que de l'état de Médor, elle ne songeoit qu'à rendre la santé à celui qui la traitoit si cruellement. Sa plaie s'aigrissoit & devenoit plus considérable, à mesure que celle de Médor se refermoit. Le jeune homme recouvra une santé parfaite, il redevint plus beau & plus charmant qu'il n'avoit jamais été ; au lieu qu'elle tomba dans une langueur mortelle. Sans cesse dévorée d'une fievre violente, qui la glaçoit & l'embrasoit tour à tour, elle étoit comme la nége qui tombe au printems, & que l'ardeur du Soleil fait fondre presqu'aussitôt. Son état enfin devint si pressant,

qu'elle ne put le ſupporter davantage ; & ne jugeant pas à propos qu'un autre le découvrît, elle réſolut de le déclarer elle-même. Elle ſecoua donc toute pudeur & toute retenue : elle rendit ſa langue auſſi expreſſive, que ſes yeux l'étoient déja ; & pour ſoulager ſon mal, elle en demanda le remede à celui qui le cauſoit., & qui peut-être ignoroit qu'il en fut la cauſe. O ! Comte Roland. O ! Roi de Circaſſie : à quoi vous ſert toute votre valeur ? De quelle utilité vous eſt cette gloire qui vous a rendus ſi célebres ? Quelle récompenſe avez-vous reçue de vos grands ſervices ? Celle,à qui vous avez donné tant de preuves de votre amour, l'a-t-elle jamais reconnu par la plus légere faveur. Ah ! ſi les morts pouvoient ſavoir ce qui ſe paſſe ſur la terre, Grand Agrican, quel ſeroit votre dépit, en apprenant ce que fait une ingrate, dont vous avez toujours éprouvé les plus cruels dédains. O ! Ferragus : ô ! tant d'autres que je ne nomme point, qu'il vous ſeroit dur de voir entre les bras de Médor, celle que vous avez ſi
fidelement

fidelement ſervie, & ſi inutilement aimée !

La belle Angélique laiſſa cueillir au jeune Sarraſin, cette fleur à laquelle perſonne n'avoit encore touché : elle lui accorda ce qu'aucun de ſes amans ne pouvoit ſe vanter d'avoir obtenu. Mais pour rendre ſes faveurs plus légitimes, elle voulut s'unir à Médor par un lien indiſſoluble : elle l'épouſa avec tout l'appareil que put le permettre le lieu champêtre où ils étoient alors : le mariage ſe fit ſous les auſpices de l'Amour, & la femme du berger y tint lieu de matrone. Les deux époux demeurerent encore plus d'un mois dans cette maiſon, jouiſſant tranquillement enſemble des plus doux plaiſirs. Angélique ne s'éloignoit jamais de Médor : elle étoit nuit & jour à côté de lui, & plus elle le voyoit, moins elle ſe laſſoit de le voir. Le ſoir & le matin ils ſe promenoient le long d'un clair ruiſſeau ; & pendant la chaleur du jour ils ſe retiroient dans quelque grotte, auſſi fraîche & auſſi commode, que celle où un orage ſubit contrai-

gnit autrefois Enée & Didon de se réfugier. Dès qu'ils rencontroient un bel arbre, dont les rameaux épais ombrageoient quelque claire fontaine, ils ne manquoient pas d'y graver aussitôt leurs noms, ou avec un poinçon, ou avec la pointe d'un couteau. Ils faisoient la même chose sur les rochers, quand leur excessive dureté ne les rendoit point impénétrables. Ils les écrivoient aussi sur les murs de leur maison; tellement que dans le lieu qu'ils habitoient, aussi-bien qu'au dehors, on trouvoit en mille endroits les noms de Médor & d'Angélique, écrits & entrelacés ensemble d'une infinité de manieres.

Lorsqu'Angélique crut avoir fait un assez long séjour dans cette maison, elle résolut de s'en aller aux Indes, afin de mettre sur la tête de Médor, la belle couronne de son royaume de Cathai. Elle avoit un bracelet extrêmement riche, dont Roland lui avoit fait présent, & qu'elle portoit depuis long-tems, comme un témoignage de l'amour que le Comte avoit pour elle. Ce bracelet avoit été

donné à Ziliante par la Fée Morgane, lorsqu'elle le tenoit enchanté au fond du lac : & Roland ayant depuis délivré ce jeune Prince, & l'ayant remis entre les mains du Roi Monodant, son pere, il avoit reçu de lui, en don, ce même bracelet, que le Paladin avoit bien voulu accepter, en intention de le donner à la belle Reine qu'il aimoit. Angélique faisoit un extrême cas de ce bijou, moins parcequ'il lui venoit de Roland, que parcequ'il étoit d'une beauté rare & d'un travail exquis. Je n'ai jamais su comment elle avoit pû le conserver dans l'Isle des pleurs, lorsque les cruels habitans de cette Isle l'exposerent toute nue sur le rivage, pour être dévorée par l'Orque. Comme elle vouloit reconnoître les bons traitemens qu'elle avoit reçus du berger & de sa femme, depuis qu'elle logeoit chez eux, & qu'elle n'avoit alors que ce bracelet à leur donner ; elle se l'ôta du bras, & le leur donna, en les priant de le garder pour l'amour d'elle. Ensuite elle prit avec Médor le chemin des montagnes qui séparent l'Espagne, de la France. Leur dessein

étoit d'aller à Barcelone ou à Valence, & d'y attendre l'occaſion de quelque vaiſſeau qui partiroit pour le levant. En deſcendant les Pyrenées, ils virent la mer au-deſſous de Girone : ils tournerent à main gauche, & cotoyant le rivage, ils prirent le chemin de Barcelone. Mais avant que d'y arriver, ils rencontrerent au bord de la mer un Inſenſé, qui avoit le viſage & le corps tout ſouillés d'ordure & de fange. Dès que ce fou les apperçut, il courut pour ſe jetter ſur eux, de même qu'un mâtin ſe jette ſur des étrangers ; & il étoit bien homme à les outrager, comme je vous le raconterois, ſi je n'avois auparavant à vous parler de Marfiſe & de ſes compagnons de voyage.

Il y avoit déja trois jours qu'ils étoient expoſés à la plus horrible tempête, ayant ſans ceſſe la mort devant les yeux, & ſe voyant toujours au moment d'être ſubmergés, ſans que la mer irritée parût rien diminuer de ſa fureur. Les vagues & les vents ennemis avoient fracaſſé les châteaux d'avant & d'arriere, & s'il reſ-

toit encore dans le vaiſſeau quelque choſe ſur pied, les Matelots avoient eux-mêmes ſoin de l'abbattre. L'un, penchant la tête ſur un coffre où eſt ſon papier, obſerve ſa route à la lueur d'une petite lanterne : l'autre avec un fallot, fait la même choſe à fond de cale. D'autres, placés à la pouppe & à la proue, meſurent le tems avec des ſables, qu'ils ont ſoin de tourner à chaque demi-heure. Et lorſque le maître Pilote les raſſemble, pour faire ſon eſtime, à l'aide de leurs obſervations; quelques-uns jugent qu'on eſt près de Limiſſo; quelques autres ſoutiennent qu'on eſt dans le voiſinage de Tripoli, où les écueils ſont ſi dangereux; il y en a qui aſſurent qu'on va ſe perdre ſur les côtes de Satalie : chacun d'eux raiſonne à ſa maniere, & tous font également paroître leur frayeur. La tempête fut plus terrible le troiſieme jour qu'elle n'avoit encore été. Un coup de vent briſa & emporta le trinquet : un autre emporta le timon avec celui qui le gouvernoit. Il auroit fallu être de marbre ou d'acier pour

n'avoir aucune peur ; puisque l'intrépide Marfise elle-même convint qu'elle n'en avoit pas été alors tout-à-fait exempte. On se voua au mont Sinaï, à Saint Jacques en Galice, à Rome, au Saint Sépulchre, à Notre-Dame de Montserrat, & à tous les lieux un peu célebres ; & cependant le navire étoit élevé jusqu'aux nues, puis retomboit au fond des abymes. Pour le rendre plus léger le Pilote avoit fait couper l'artimon, & jetter dans les ondes avides toutes les caisses & tous les ballots, quelque précieuses que fussent les marchandises qu'ils contenoient. A la proue, à la pouppe & sur les côtés du vaisseau, tout avoit été exactement vuidé. Les uns s'occupoient à pomper : ils rendoient à la mer une eau importune & dangereuse qui venoit d'elle. Les autres travailloient, sans relâche, dans la sentine à boucher les fentes & les crevasses. Cet horrible tems dura l'espace de quatre jours ; & pour peu qu'il eut duré davantage, c'en étoit fait de Marfise & de ceux qui l'accompagnoient. Mais en-

fin le feu Saint Elme parut : cette lumiere si desirée des navigateurs se fit voir à un coin de la proue : car il ne restoit plus ni mât ni antenne où elle put se poser ; & aussitôt tous ceux qui étoient dans le vaisseau se mettant à genoux, demanderent au Ciel avec larmes, & d'une voix tremblante, la fin de la tempête. Elle cessa en effet, ou du moins sa furie diminua beaucoup : les vents d'ouest & de nord s'appaiserent ; il n'y eut plus que le sud-ouest qui se soutint. Mais ce tyran de la mer continua de souffler d'une maniere si violente, & le courant devint en même-tems si rapide, que le vaisseau fut porté sur les ondes avec plus de vîtesse encore qu'un faucon sauvage ne fend les airs. Le Pilote craignit d'être poussé de cette maniere jusqu'au bout du monde, & que son navire ne pouvant résister à un mouvement si impétueux, ne s'entr'ouvrît à la fin & ne coulât à fond. Mais comme il avoit de l'expérience, il fit pendre à la pouppe de gros paquets, qui flottoient dans l'eau, attachés avec des cables ; & par ce moyen la violence du

mouvement fut extrêmement rallentie. Et ce qui contribua encore davantage à ſauver le vaiſſeau, fut le conſeil que quelqu'un donna, d'allumer un fallot ſur la proue : ce fut à la clarté de cette lumiere, que le Pilote tint toujours la pleine mer, ſans que ſon bâtiment fût expoſé à ſe briſer contre la côte. Il entra enfin dans le golfe d'Ajazzo, & ſe trouva bientôt ſi proche d'une grande ville ſituée ſur le rivage, qu'on découvroit du vaiſſeau les deux fortereſſes qui en défendoient le port.

Dès que le patron reconnut l'endroit où le vent l'avoit pouſſé, une mortelle pâleur ſe répandit ſur ſon viſage ; cette ville étant le lieu du monde où il auroit le plus craint d'aborder. Il ne lui étoit plus poſſible de tenir la mer, ayant perdu tous ſes mâts, & le corps de ſon vaiſſeau étant dans un état très fâcheux. Il ne pouvoit donc pas ſe ſauver : & d'un autre côté, c'étoit s'expoſer à une mort certaine, ou à une éternelle captivité, que de prendre terre en ce lieu ; puiſque tous ceux que leur mauvais ſort y conduiſoit, étoient

ſûrs, ou de périr, ou de tomber dans l'eſclavage. Il étoit d'ailleurs fort dangereux pour lui de ne ſe pas déterminer promptement, de crainte que des vaiſſeaux ennemis ne ſortiſſent du port, & ne vinſſent attaquer le ſien, qui, loin de pouvoir ſoutenir un combat, n'étoit plus même en état de voguer. Comme il étoit dans cette perpléxité, Aſtolfe lui demanda quelle étoit la cauſe de ſon irréſolution, & pourquoi il n'étoit pas déja entré dans le port? A cette queſtion le Pilote répondit que toute la côte étoit occupée par de cruelles femmes, qui, ſelon un ancien uſage établi chez elles, faiſoient mourir, ou réduiſoient en ſervitude, tous les hommes qui abordoient en leur pays: que le ſeul moyen qu'eut un homme d'éviter l'eſclavage ou la mort, étoit de vaincre dix Guerriers enſemble, & de faire perdre la nuit d'après à dix jeunes filles le nom de pucelle: que le premier de ces deux exploits ne ſuffiſoit pas ſans l'autre, & qu'il falloit venir également à bout des deux; ſans quoi, celui qui s'y expoſoit,

perdoit ſûrement la vie, & tous ceux de ſa compagnie étoient condamnés à exercer le reſte de leurs jours les plus vils emplois : que s'il ſe trouvoit quelqu'un d'aſſez vaillant pour remplir les deux conditions ; alors, ceux qui l'accompagnoient étoient mis en liberté, mais pour lui, il étoit obligé de demeurer dans le pays, où on lui faiſoit épouſer dix femmes, à ſon choix.

Aſtolfe ne put s'empêcher de rire, en apprenant cette étrange coutume ; & Marfiſe, Griffon, Aquilant & Sanſonet étant ſurvenus là-deſſus, le Patron leur raconta la même choſe ; à quoi il ajouta, qu'il aimoit mieux courir tous les riſques de la mer, que de s'expoſer à tomber dans une affreuſe ſervitude. Les matelots, & généralement tous ceux qui étoient dans le vaiſſeau, furent de l'avis du Patron, & vouloient qu'on prît le large. Mais les cinq braves Guerriers s'y oppoſerent : mille épées tirées contre eux, leur paroiſſoient bien moins à craindre que la mer en courroux : pleins de confiance en leur

valeur, ils brûloient d'envie de se signaler, sur-tout le Prince Anglois, qui n'ignoroit pas que son cor seul étoit capable de mettre en fuite tous les habitans du pays. Ils contraignirent donc le Pilote, malgré qu'il en eut, de s'avancer vers le port. Sitôt que leur vaisseau, encore incertain de la route qu'il devoit tenir, avoit été découvert de la ville; on avoit donné ordre à une galere bien équipée, de voguer droit à eux, & de les prendre. Cette galere les joignit bientôt, & les accrocha. La proue élevée du vaisseau fut attachée à la poupe de la galere, & le vaisseau fut remorqué dans le port à force de rames, la tempête l'ayant mis hors d'état de faire aucun usage de ses voiles. Pendant ce tems-là, Marfise & ses courageux compagnons se couvroient de leurs armes: ils ceignoient leurs redoutables épées, & ne cessoient de rassurer le Pilote & les autres, que la crainte avoit saisis.

Le port où ils entrerent, avoit la forme d'une demi-lune: sa circonférence

étoit de plus de quatre mille pas: son entrée en avoit bien six cens; & il étoit défendu par deux châteaux, placés aux extrémités de la demi-lune, un de chaque côté. La ville s'élevoit en amphithéâtre au fond du port, où les vaisseaux étoient à l'abri de tous les vents, excepté le seul vent de Sud. Dès qu'ils y furent entrés, une grosse chaîne, destinée à cet usage, fut tendue d'un château à l'autre, afin de leur ôter tout espoir de fuite; & six mille femmes, qui avoient déja été averties de leur prise, parurent sur la rive en équipage militaire, avec l'arc à la main. Une d'entr'elles, aussi avancée en âge que la Sybille de Cume, ou que la mere d'Hector, ayant fait venir le Patron, lui signifia que tous ceux qui étoient dans son vaisseau eussent à choisir entre la mort & l'esclavage, parceque la loi du pays les condamnoit sans rémission à l'un ou à l'autre. A la vérité, ajouta-t-elle, si quelqu'un parmi vous se sent assez de valeur, pour vaincre dix de nos Guerriers, & que la nuit d'après il puisse faire de dix de nos

filles autant de femmes, nous reconnoîtrons celui-là pour notre Prince, & il sera libre à tous les autres de s'en aller, ou de demeurer avec nous : à condition néanmoins, pour ceux qui voudront demeurer, qu'ils épouseront chacun dix femmes, & qu'ils rempliront exactement les devoirs de mari à l'égard de toutes dix. Que si celui d'entre-vous qui aura eu le courage de s'exposer à ces deux épreuves, succombe dans l'une ou dans l'autre, il lui en coûtera sûrement la vie, & vous demeurerez tous esclaves.

Loin que la proposition de cette vieille remplît tout l'équipage de crainte, comme elle s'y attendoit ; les cinq Guerriers firent paroître au contraire une extrême impatience d'en venir aux épreuves. Il est vrai que Marfise n'étoit guére propre à fournir la seconde ; mais au défaut de ce que la nature lui avoit refusé, elle ne doutoit point que sa valeur ne la tirât aisément de tout embarras. A l'égard des quatre Chevaliers, ils avoient assez bonne opinion d'eux-mêmes, pour se croire ca-

pables de fournir également les deux. Ils chargerent le Patron de répondre que ſur ſon bord il y avoit des hommes tout prêts à entreprendre le combat, auſſi-bien qu'à faire l'épreuve de la nuit, ſans être plus effrayés de l'un que de l'autre. On fit auſſitôt approcher le vaiſſeau : le pont fut jetté, & les Chevaliers, couverts de leurs armes, & tenant leurs chevaux par la bride, deſcendirent à terre. Ils traverſerent la ville, où ils trouverent quantité de femmes qui avoient l'air audacieux, & qui étoient montées & armées comme des Guerriers. En ce pays il n'eſt pas permis aux hommes de ceindre l'épée, ni de chauſſer l'éperon, excepté à dix à la fois, & cela par rapport à la coutume dont j'ai parlé : tous les autres étant occupés à filer, à devider & à coudre. Ils portent de longues robes, qui leur deſcendent juſqu'aux talons, & qui les font marcher lentement & mollement. Il y en a qui ſont eſclaves : l'emploi de ces derniers eſt de cultiver la terre, & d'avoir ſoin du bétail. En général les hommes y ſont en pe-

tit nombre, & à peine y en trouve-t-on un contre dix femmes. Aſtolfe, Sanſonet & les deux fils d'Olivier, jugeant que la ſeconde épreuve ne convenoit point à Marfiſe, eurent deſſein de tirer au ſort à qui d'eux quatre commenceroit la premiere, pour paſſer enſuite à l'autre : mais cette valeureuſe Guerriere s'y oppoſa vivement : elle voulut tirer comme les autres ; & en effet elle tira, & le ſort tomba ſur elle. Je donnerois ma vie ſans héſiter, leur dit-elle auſſitôt, pour vous empêcher de tomber dans l'eſclavage : mais ſoyez ſûrs que votre liberté ne court aucun riſque, & que celle-ci ſaura bien vous la conſerver ; ce qu'elle diſoit en montrant ſon épée. Comptez, ajouta-t-elle, que je vais dénouer tout ceci, comme autrefois Alexandre dénoua le Nœud Gordien ; & qu'à l'avenir perſonne ne ſe plaindra du ridicule uſage qui s'obſerve en cette contrée. Les compagnons de Marfiſe ne pouvant plus lui conteſter ce que le ſort venoit de décider en ſa faveur, abandonnerent entierement à ſon courage le ſoin de

leur liberté; & la Guerriere, armée de toutes pieces, se présenta sur-le-champ pour faire l'épreuve du combat.

Il y avoit au plus haut de la ville une place, de forme ronde, toute entourée en dedans de degrés pour s'asseoir. Quatre portes de bronze fermoient cette place, qui étoit destinée à la joute, à la lutte, & à d'autres semblables exercices. Après que toutes les femmes de la ville s'y furent confusément rendues, on y fit entrer Marfise, environ vers le milieu du jour, & elle y entra par la porte qui étoit exposée au midi. La Guerriere montoit un cheval gris, parsemé de taches & d'étoiles. Il avoit la tête petite, l'œil vif, les allures fieres & nobles, & étoit fort richement enharnaché. Norandin l'avoit choisi entre mille, pour en faire présent à Marfise, comme du plus beau & du meilleur de ses chevaux. Peu après qu'elle fut entrée dans la place, elle entendit le son aigu des trompettes, & presqu'aussitôt elle vit entrer, par la porte du Nord, les dix Guerriers qui devoient combattre contre

elle. Celui qui marchoit à leur tête, avoit l'air d'être plus vaillant lui seul que tous les autres ensemble. Son cheval étoit de la grande taille, & noir comme jais, à la réserve de quelques poils blancs qu'il avoit au front & au pied gauche de derriere. Ses armes étoient de la même couleur que son cheval; & par cette couleur obscure & triste, le Cavalier vouloit faire entendre, que dans l'état où le sort l'avoit réduit, il se trouvoit privé de tout plaisir.

Sitôt que le signal fut donné, neuf des adversaires de Marfise baisserent leurs lances contre elle. Pour le Chevalier aux armes noires, il ne voulut point branler, aimant mieux blesser en cela les loix du pays, que de rien faire de contraire à sa générosité naturelle; il se tint à l'écart, pour voir quelle seroit l'issue du combat inégal de neuf Guerriers contre un seul. Marfise poussa d'abord son cheval légerement: puis au milieu de sa course, elle mit en arrêt une lance si grosse & si pesante, que quatre hommes auroient eu de la peine à la manier, & qu'elle avoit

choisie, entre beaucoup d'autres aussi fortes, avant que de sortir du vaisseau. L'air terrible avec lequel cette redoutable fille marcha contre ses ennemis, fit pâlir tous les visages, & remplit tous les cœurs d'effroi. Elle perça le premier qu'elle rencontra, avec autant de facilité que s'il eut été sans armes: son bouclier ni sa cuirasse ne purent le garantir, & le fer de la lance se fit voir à plus d'un pied de ses épaules. La Guerriere le laissant avec sa lance dans le corps, fondit impétueusement sur les autres: elle heurta le second avec une violence effroyable; & donna un si furieux coup au troisieme, qu'elle lui rompit les reins: ils tomberent de cheval, & perdirent la vie tous deux en même-tems. Tel qu'un boulet de canon qui ouvre & perce un escadron, Marfise, avec le même ravage, passa au travers de cette troupe d'ennemis. Il est vrai que plusieurs lances se rompirent contre sa cuirasse: mais la Guerriere n'en fut pas plus ébranlée, que le mur d'un jeu de paume ne l'est des coups de balle. Ses armes forgées au

feu de l'Enfer, & trempées dans l'Acheron, étoient capables de résister aux plus rudes atteintes. Quand elle fut au bout de la carriere, elle s'arrêta un instant : puis revenant sur ses ennemis, avec la même impétuosité que la premiere fois, elle les défit tous, & teignit son épée de leur sang jusqu'à la garde. A l'un elle coupa la tête : à l'autre le bras. A un autre elle partagea le corps en deux, au défaut de l'estomach; de sorte que la tête & la poitrine tomberent par terre, & la partie inférieure du corps demeura sur la selle avec les jambes pendantes. Telles sont ces demi-figures d'argent, & plus souvent encore de cire, qu'on vient de divers endroits offrir dans les Temples, pour s'acquitter d'un vœu fait à Dieu, en reconnoissance de quelque grace qu'on a obtenue de sa bonté. Un seul qui restoit des adversaires de Marfise, voulut, par la fuite, se dérober à ses coups : elle le joignit avant qu'il fut au milieu de la place, & lui fendit la tête, de maniere qu'il n'eut aucun besoin de Chirurgien pour le panser. La Guerriere

enfin les étendit tous neuf par terre, les uns morts, & les autres si blessés, qu'ils n'étoient plus à craindre pour elle.

Le Chevalier aux armes noires qui s'étoit toujours tenu à l'écart, parcequ'il lui paroissoit honteux que dix hommes en attaquassent un seul; voïant que ses neuf compagnons avoient été défaits en si peu de tems, s'avança alors pour faire voir que c'étoit moins la crainte, que la générosité, qui l'avoit empêché de se joindre aux autres. Mais avant que de combattre, il fit signe de la main qu'il avoit quélque chose à dire; & ne soupçonnant point qu'une fille pût être cachée sous les armes d'un Guerrier, il adressa ces paroles à Marfise. Chevalier, lui dit-il, la défaite de tant d'ennemis qui viennent de tomber sous vos coups, a dû, sans doute, vous fatiguer. Je serois peu généreux, si j'exigeois rien de vous, au-delà de ce que vous avez fait. Remettons notre combat à demain: reposez-vous, j'y consens: j'aurois peu de gloire à vous vaincre, dans l'état où je crois que vous êtes. Je ne me lasse

point pour si peu de chose, lui répondit Marfise, les combats sont mon exercice ordinaire; & tu connoîtras tout à l'heure à tes dépens, si celui-ci a été capable de me fatiguer. Je te remercie, au reste, de l'offre que tu me fais, mais je ne l'accepte point: il seroit honteux à moi de passer dans le repos & dans l'inaction, tout ce qui reste encore de jour. Plut au Ciel, repartit le Chevalier, qu'il me fût aussi aisé d'obtenir ce que je souhaite, qu'il me le sera de satisfaire ton desir: crains seulement que le jour ne soit pour toi plus court que tu ne penses.

A ces mots, il fit apporter deux énormes lances, dont il donna le choix à Marfise; & comme ils n'attendoient que le signal du combat, dès que la trompette sonna, ils coururent l'un contre l'autre avec une impétuosité & un bruit, qui fit retentir tous les lieux des environs. Les spectateurs étoient si attentifs à regarder lequel de ces deux champions auroit l'avantage, qu'aucun ne remuoit les yeux, ne parloit, ni ne respiroit. Marfise vouloit

atteindre ſon adverſaire, de maniere qu'elle le renversât, ſans qu'il pût jamais ſe relever ; & le Chevalier aux armes noires avoit la même intention à l'égard de Marfiſe. Leurs lances, quoique d'un chêne très dur, ſe briſerent juſqu'à la poignée, comme ſi elles avoient été d'un ſaule fragile. Le choc de leurs chevaux fut ſi violent, qu'ils s'abattirent tous deux, de même que ſi on leur eut coupé les jarrêts: mais leurs maîtres ſe débaraſſerent promptement des étriers. Marfiſe, qui juſqu'alors avoit renverſé mille Guerriers, ſans avoir jamais été ébranlée dans les arçons, fut non-ſeulement étonnée d'un accident ſi nouveau pour elle, ſa ſurpriſe alla même au point qu'elle en perdit preſque le jugement ; & ſon ennemi qui n'étoit pas accoutumé non plus à ſe voir ainſi par terre, ne fut guére moins ſurpris qu'elle. Ils ſe releverent auſſi-tôt l'un & l'autre, & recommencerent le combat avec une égale fureur. Ils ſe frappoient indifféremment de la pointe & du tranchant de leurs épées ; parant les coups qu'ils ſe portoient,

tantôt avec la lame ou le bouclier, tantôt en faiſant un ſaut en arriere : & ſoit qu'ils s'atteignent, ſoit qu'ils ſe manquent, l'air retentit au loin du bruit de leurs armes. On eut dit que leurs cuiraſſes, leurs écus, leurs caſques étoient plus durs que des enclumes. Si le bras de Marfiſe eſt peſant, celui de ſon ennemi n'eſt pas léger; & ils ſe donnent l'un à l'autre autant de coups qu'ils en reçoivent. Il eut été inutile de chercher ailleurs plus de courage, plus de vigueur & plus d'adreſſe réunis enſemble, qu'on n'en voyoit dans ces deux redoutables adverſaires. Toutes les femmes du pays qui étoient témoins de la durée d'un ſi terrible combat, ſans qu'il parût dans les combattans aucune marque de laſſitude, les regardoient comme les deux plus vaillans hommes de la terre : elles trouvoient même, qu'indépendamment des coups effroyables qu'ils avoient reçus, la fatigue ſeule auroit dû ſuffire pour leur ôter la vie. Quel bonheur pour moi, diſoit en elle-même Marfiſe, que celui-ci ne ſe ſoit pas joint à ſes

compagnons ! ſi je puis à peine me défendre contre lui ſeul, comment aurois-je pû lui réſiſter, s'il m'eut attaqué avec les autres ? Ces réflexions néanmoins n'empêchoient pas la Guerriere de combattre toujours avec vigueur. Je ſuis trop heureux, diſoit de ſon côté le Chevalier aux armes noires, que mon ennemi ait refuſé l'offre que je lui faiſois de ſe repoſer juſqu'à demain : quoique le combat précédent ait dû l'affoiblir beaucoup, je ne puis cependant triompher de lui ; comment pourrois-je lui diſputer la victoire, s'il m'attaquoit avec ſes forces entieres ?

Le combat dura de cette maniere juſqu'au ſoir entre ces deux braves Guerriers, ſans qu'on pût remarquer lequel des deux avoit l'avantage. Déja les ténebres étoient prêtes à leur dérober la vûe l'un de l'autre, lorſque le Chevalier prenant la parole le premier, dit à Marfiſe : Puiſque la nuit importune trouve entre nous la victoire indéciſe, il me paroît convenable de vous laiſſer vivre juſqu'à demain. Si l'eſpace d'une courte nuit eſt tout

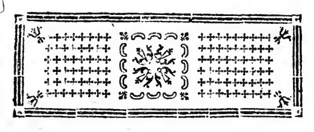
ce que j'accorde à la durée de votre vie, ne vous en prenez point à moi ; je voudrois qu'il fût en mon pouvoir de prolonger plus long-tems vos jours : prenez-vous en à la loi rigoureuſe, qu'ont établie les cruelles Souveraines de ces lieux. Le Ciel, qui voit tout, m'eſt témoin combien je ſuis ſenſible à votre ſort, & à celui de vos compagnons. Vous & eux vous pourrez paſſer la nuit chez moi ; & je vous conſeille d'autant plus d'y venir, que vous ne ſeriez point en ſûreté ailleurs. Ce grand nombre de femmes, dont vous venez de tuer les maris, conſpirent à préſent votre perte : car vous devez ſavoir que chacun de ceux à qui vous avez donné la mort, étoit mari de dix femmes, & qu'ainſi vous avez à craindre la vengeance de quatre-vingt-dix de ces femmes, qui vous attaqueront ſûrement, ſi vous allez dans une autre maiſon que la mienne. J'accepte l'offre que vous me faites, lui répondit Marfiſe, & je veux croire que vous n'êtes, ni moins ſincere, ni moins généreux, que vous êtes courageux

& vaillant. Quant à la mort dont vous me menacez, craignez vous-même pour votre vie : je ne penſe pas que vous ayez juſqu'ici, lieu de vous flatter qu'il vous ſera aiſé de me vaincre. Soit que vous ayez deſſein de pourſuivre, ou d'interrompre notre combat ; ſoit qu'il ſe faſſe la nuit ou le jour, cela m'eſt égal ; ce ſera à toutes les heures, & autant de fois qu'il vous plaira.

C'eſt ainſi que le combat fut ſuſpendu juſqu'au lever de l'aurore, & que la victoire demeura incertaine entre ces deux braves Guerriers. Le Chevalier aux armes noires s'adreſſant enſuite aux fils d'Olivier & aux deux autres, les pria avec politeſſe de venir paſſer la nuit chez lui. Ils y conſentirent, ſans balancer ; & auſſitôt ils furent conduits, à la lueur des flambeaux, dans une maiſon magnifique, où il y avoit pluſieurs beaux appartemens. Leur ſurpriſe fut extrême, lorſque ce Chevalier ôtant ſon caſque, ils remarquerent ſa grande jeuneſſe, car il ne paroiſſoit pas avoir plus de dix-huit ans. Marfiſe ne concevoir

pas que dans un âge ſi peu avancé, il put ſe rencontrer une ſi prodigieuſe valeur. Mais l'étonnement du Chevalier ne fut pas moindre, quand la Guerriere s'étant pareillement déſarmée, il connut à ſes longs cheveux quel étoit l'ennemi à qui il avoit eu affaire. Ils ſe demanderent réciproquement leur nom, & ils ſe l'apprirent. Je remets au Chant qui ſuit, à vous dire comment ſe nommoit un ſi jeune & ſi vaillant Chevalier.





CHANT XX.

L'ANTIQUITÉ fournit plusieurs exemples de femmes, qui se sont distinguées dans les armes ou dans les lettres, & qui, par leurs exploits ou par leurs ouvrages, se sont rendues célebres dans le monde. Arpalice & Camille sont fameuses pour leur valeur : Sapho & Corinne le sont pour leur esprit ; & leurs noms seront immortels. L'histoire apprend à tous ceux qui lisent avec un peu d'attention, que les femmes ont excellé dans tous les arts qu'elles ont voulu cultiver ; & si depuis long-tems on en voit peu qui s'y distinguent, il ne faut pas croire pour cela qu'elles en soient devenues incapables. Peut-être que l'ignorance ou la jalousie ont empêché les Ecrivains de rendre justice à celles qui le méritoient ; il est du

moins certain que dans le ſiécle où nous vivons, il y en a nombre qui ſont très dignes d'exercer les meilleures plumes, & qui, à la honte de l'envie, ſeront dans la poſtérité plus illuſtres encore que Marfiſe.

Pour en revenir à cette vaillante Guerriere; l'impatience qu'elle avoit de connoître le Chevalier qui en uſoit ſi poliment avec elle, l'engagea à le prévenir, & à lui apprendre la premiere qui elle étoit. Elle lui dit donc ce peu de mots: je ſuis Marfiſe; & cela ſuffiſoit en effet: ſon nom étoit ſi célebre, qu'il eut été inutile d'y rien ajouter. A l'égard du jeune Guerrier; avant que de dire le ſien, il uſa d'un plus long préambule, & parla en ces termes. Je ne crois pas, dit-il à Marfiſe & aux autres Chevaliers, qu'aucun de vous ignore quelle eſt la maiſon de Clermont. Cette maiſon, dont eſt ſorti le fameux Paladin qui a tué Almont, auſſi-bien que le vainqueur de Clariel & de Mambrin, eſt connue en France, en Allemagne, en Eſpagne, aux Indes, & dans les pays brû-

lans comme dans les climats glacés. C'est de cet illustre sang que j'ai reçu le jour, & j'ai pour pere le Duc Aimon. Dans un voyage qu'il fit autrefois sur ces rives, où le Danube, par huit ou dix embouchures, se jette dans l'Euxin, il y laissa ma mere enceinte, & ce fut en ces mêmes lieux qu'elle me donna la naissance. Il y a environ un an que je la quittai toute éplorée, dans le dessein de venir en France, me faire connoître à mes parens. Mais la fortune ne fut point favorable à mon entreprise : un vent contraire me poussa contre cette côte, où l'on me retient depuis près de dix mois ; car je compte les jours & les heures que je suis contraint de passer dans ce triste séjour. On m'appelle Guidon le Sauvage : comme j'ai encore fait peu parler de moi, mon nom est peu connu dans le monde. En arrivant ici je mis à mort Argilon de Melibée, avec neuf autres Guerriers qui l'accompagnoient. Je fis ensuite l'épreuve des dix filles, dont je me tirai aussi heureusement que de la premiere : de sorte

qu'à présent je suis mari de dix femmes, que j'ai choisies à mon gré, & qui sont les plus belles & les plus aimables du pays. Toutes les autres femmes de cette contrée me sont soumises : elles m'ont remis entre les mains le Sceptre de leur Etat ; & je le porterai jusqu'à ce qu'il se trouve quelqu'un qui me l'ôte avec la vie.

Les Chevaliers lui ayant demandé là-dessus, pourquoi on voyoit si peu d'hommes sur ces côtes, & si, au contraire de ce qui se pratique dans tous les pays du monde, les femmes en celui-ci commandoient réellement aux hommes : Guidon ajouta. J'ai oui plusieurs fois raconter, depuis que je suis ici, la raison qui a donné lieu à cet usage bisarre ; & puisque vous êtes curieux de l'apprendre, je vais vous la dire telle que je l'ai moi-même apprise. Vous n'ignorez pas, poursuivit-il, que les Grecs, qui prirent jadis Troye, furent vingt ans absens de leurs maisons ; le siége en ayant duré dix, & les vents contraires les ayant tenus en chemin, à

leur retour, pendant dix autres années. Lorſqu'ils furent revenus chez eux, ils trouverent que leurs femmes, ennuyées d'une ſi longue abſence, s'en étoient conſolées avec de jeunes Amans; & qu'elles avoient rempli leurs maiſons d'enfans, dont ils n'étoient point les peres. Ils comprirent aiſément combien il étoit difficile à des femmes de vivre ſi long-tems ſeules, & ils pardonnerent aiſément aux leurs : mais à l'égard des enfans qu'elles avoient eus, ils ne voulurent abſolument point en entendre parler. Les uns furent expoſés : les autres furent cachés & élevés ſecrettement par leurs meres. Quant à ceux qui étoient déja grands, ils ſe partagerent en pluſieurs troupes, & ils ſortirent tous du pays. Il y en eut de ces derniers qui s'adonnerent aux armes : quelques-uns s'appliquerent aux Sciences & aux Arts : quelques autres cultiverent la terre : l'un alla chercher fortune à la Cour : un autre garda les troupeaux ; chacun ſelon ſes différentes inclinations & les divers talens qu'il avoit reçus de la nature.

Il y avoit entre ces jeunes gens un fils de la méchante Reine Clitemnestre, âgé d'environ dix-huit ans, & qui étoit parfaitement bien fait. Celui-ci, qui se nommoit Phalante, après avoir équippé un vaisseau, se mit à faire le métier de Corsaire, à la tête de cent jeunes hommes, choisis dans toute la Grece. Les Crétois ayant en ce tems-là chassé leur Roi Idomenée, à cause de sa cruauté, eurent besoin de secours étrangers, pour s'opposer aux entreprises de ce Prince. Ils prirent Phalante à leur service, & le mirent avec sa troupe en garnison dans Dictynne, qui passoit pour la plus riche des cent villes de Créte. Dictynne étoit remplie d'habitans qui aimoient la joie & le plaisir: les femmes y étoient agréables, & très portées à l'amour; & comme de tout tems les étrangers y avoient été fort bien reçus & fort caressés, il arriva que Phalante & ses gens, qui étoient tous jeunes & bien faits, devinrent en quelque sorte bientôt les maîtres de la ville. Les femmes surtout, ayant reconnu par expérience que

ces jeunes hommes étoient également propres à inſpirer des deſirs & à les ſatiſfaire, s'y attacherent infiniment, & en vinrent juſqu'à les préférer dans leur cœur à tout ce qu'elles avoient eu juſqu'alors de plus cher.

Quand les troubles de Crete eurent ceſſé, & que les habitans n'ayant plus beſoin de troupes auxiliaires, eurent congédié Phalante ; ſes gens & lui, qui n'étoient plus entretenus comme auparavant, ſe réſolurent d'abandonner Dictynne. Les femmes, qui aimoient ſi éperdument ces étrangers, furent plus conſternées en apprenant le deſſein qu'ils avoient formé, que ſi on leur eut annoncé la mort de leurs proches. Elles n'oublierent rien pour les retenir : mais voyant que tous leurs efforts étoient inutiles, elles comploterent enſemble d'abandonner peres, freres & enfans, d'enlever tout ce qu'elles trouveroient de plus précieux dans leurs maiſons, & de s'embarquer enſuite avec leurs Amans. C'eſt ce qu'elles exécuterent en effet. Ce complot fut ſi ſecret ; elles

choisirent si bien le moment de leur départ, & le vent leur fut si favorable, qu'elles étoient déja fort éloignées lorsqu'on s'apperçut de leur fuite. Le hasard les conduisit sur cette côte, qui étoit alors inhabitée : ce fut-là que Phalante, ses compagnons & leurs Maîtresses descendirent, & que sans inquiétude ils recueillirent le fruit d'une action si criminelle. Ils passerent dix jours en ce lieu, se livrant sans cesse aux plus doux plaisirs de l'amour. Mais comme l'abondance produit ordinairement le dégout, & que rien n'est plus à charge qu'une femme dont on est dégouté ; ces jeunes gens, dont le premier projet avoit été de courir la mer, se lasserent de la vie oisive qu'ils menoient. Ils firent des réflexions sur les soins & sur la dépense qu'exigeroit d'eux ce grand nombre de femmes dont ils s'étoient chargés : ils résolurent de s'en passer à l'avenir, & d'abandonner celles qui avoient elles-mêmes tout quitté pour les suivre. Pour cet effet ils se saisirent des bijoux de leurs Maîtresses ; & les ayant laissées seu-

les ſur cette rive, ils monterent dans leur vaiſſeau, & aborderent depuis dans la Pouille, où ils bâtirent la ville de Tarente.

Quand ces femmes ſe virent trahies par les hommes qu'elles aimoient le plus, & dont elles ſe feroient le moins défiées, elles tomberent dans une ſi grande conſternation, qu'on les auroit toutes priſes pour autant de ſtatues placées le long du rivage. Mais voyant enſuite que leurs plaintes & leurs larmes ne leur étoient d'aucun ſecours, elles ſongerent à apporter quelque remede à leur diſgrace. S'étant donc aſſemblées pour déliberer enſemble ; les unes furent d'avis de s'en retourner en Crete, & de s'expoſer au reſſentiment de leurs peres & de leurs époux, plutôt que de périr ainſi de miſere dans des lieux ſauvages. Les autres ſoutinrent que la mort étoit préférable à un tel parti ; & qu'après ce qu'elles avoient fait, il valoit encore mieux qu'elles fuſſent réduites à la mendicité, ou à l'eſclavage, que d'aller ſe livrer à des châtimens qu'el-

les n'avoient que trop mérités. C'eſt ainſi que l'état où ces infortunées ſe voyoient réduites, ne préſentoit rien à leur eſprit que de triſte & de fâcheux : lorſqu'une d'entr'elles, nommée Orontée, la plus jeune, la plus belle, & la moins coupable de toutes, propoſa un avis qui fut unanimement approuvé. Orontée deſcendoit du Roi Minos : Phalante lui avoit plû : elle le regardoit comme ſon époux, & pour le ſuivre, elle avoit abandonné la maiſon de ſon pere. L'avis qu'elle propoſa, avec un air qui marquoit en même tems ſon courage & ſon indignation, fut qu'il ne falloit pas ſortir d'un pays où la terre étoit féconde, & l'air très pur & très ſain : où l'on trouvoit des plaines, des bois, & des rivieres : où il y avoit des ports, également propres à donner retraite aux vaiſſeaux battus de la tempête, & à ceux qui tranſporteroient chez elles, tout ce que l'Egypte & l'Afrique fourniſſent de plus utile. Qu'elles devoient au contraire s'établir ſur cette côte, afin de ſe venger d'un ſexe perfide, qui les avoit

ſi cruellement outragées. Que pour cet effet, il falloit piller & brûler tous les vaiſſeaux que les vents pouſſeroient contre leur rivage, & exterminer ſans pitié tous les hommes qui s'y trouveroient, ſans faire grace à un ſeul. Cet avis fut donc approuvé : la loi fut établie ſur-le-champ, & obſervée à la rigueur. Dès que le Ciel ſe troubloit, ces femmes furieuſes accouroient ſur la côte, à la ſuite d'Orontée, qu'elles avoient reconnue pour Reine : elles pilloient & brûloient les vaiſſeaux, & maſſacroient généralement tous les hommes, ſans qu'un ſeul échappât pour en porter la nouvelle ailleurs.

Elles en uſerent ainſi pendant quelques années, exerçant inhumainement leur vengeance contre un ſexe qu'elles déteſtoient. Mais enfin elles comprirent, que ſi elles n'apportoient quelque changement à cet uſage, & leur loi, & même leur Etat, qu'elles avoient deſſein de rendre durables, prendroient néanmoins bientôt fin ; ce qui les engagea à modérer leur rigueur. Entre tous les hommes qui abor-

derent chez elles dans l'eſpace de quatre ans, elles en choiſirent dix, jeunes, bien faits & vigoureux; & comme elles étoient au nombre de cent, elles donnerent dix femmes à chacun de ces dix hommes: après avoir éprouvé cependant ſi chacun d'eux en particulier étoit capable de ſuffire ſeul aux dix femmes qu'on lui donnoit. A cette condition, elles leur laiſſerent la vie, & les aſſocierent à leur gouvernement: exigeant outre cela d'eux par ſerment, qu'ils les aideroient à maintenir leur loi, & à exterminer conjointement avec elles, tous les hommes qui tomberoient entre leurs mains. Lorſqu'elles furent devenues groſſes, la crainte de mettre au monde trop d'enfans mâles, & que par-là les hommes ne ſe multipliaſſent aſſez dans leur Etat, pour les dépouiller de l'autorité dont elles étoient en poſſeſſion, leur fit faire une autre loi barbare. Elles ordonnerent que chaque femme ne pourroit élever plus d'un fils, & qu'elle ſeroit obligée d'étouffer tous les autres, ou de les vendre dans leur enfance. Pour

cet effet, elles envoient dans les pays étrangers, tout ce qu'elles ont d'enfans mâles, à la réserve d'un seul, avec ordre de les échanger, s'il se peut, contre des filles, & de s'en défaire de maniere ou d'autre; & elles n'en éleveroient même pas un, si elles n'en avoient absolument besoin, pour la durée de leur société. Voilà le seul égard qu'elles eurent pour les hommes qui naissoient chez elles; car pour les autres, elles ne leur faisoient aucune grace, excepté cependant qu'elles ne les massacrerent plus en arrivant, comme elles avoient fait d'abord. Elles se contenterent dans la suite de mettre en prison tous ceux qu'elles pouvoient prendre, & de les faire mourir l'un après l'autre. Elles les faisoient chaque jour tirer au sort: celui sur qui le sort tomboit, étoit conduit dans le Temple qu'Orontée avoit fait bâtir; & là, sur un autel consacré à la Vengeance, il étoit égorgé par un de ses camarades, que le sort choisissoit aussi pour ce cruel office.

Il arriva, bien des années après, qu'un

jeune homme nommé Elban, qui tiroit ſon origine d'Hercule, fut arrêté ſur cette côte, où il étoit venu ſans défiance, & mis en priſon, pour être ſacrifié comme les autres. Ce jeune homme étoit beau, bien fait, & plein de valeur : ſes manieres étoient nobles & charmantes, & il parloit avec tant de grace, qu'il ſe feroit fait écouter d'un aſpic. Alexandra, fille d'Orontée qui vivoit encore, entendit parler du mérite d'Alban, & elle fut curieuſe de le voir. Orontée étoit alors avancée en âge : ſes premieres compagnes étoient mortes : mais quoiqu'elles n'euſſent eu qu'un mari à dix, elles avoient néanmoins tellement multiplié, qu'au lieu de cent femmes qu'elles étoient d'abord, il y en avoit en ce tems-là mille ; ainſi leur ſociété en étoit devenue plus nombreuſe & plus redoutable. Alexandra obtint de ſa mere la permiſſion de voir ce jeune homme qu'on vantoit ſi fort : elle le vit, & il ſut lui plaire : elle ne put réſiſter au penchant ſecret qu'elle ſe ſentoit pour lui : ſon priſonnier devint ſon vainqueur. Si les

femmes, lui dit Elban, étoient en ce pays ſuſceptibles de pitié, comme elles le ſont dans tous les lieux que le ſoleil éclaire, je vous conjurerois, Madame, par votre beauté capable de ſoumettre tous les cœurs, de me laiſſer une vie que je ne voudrois déſormais employer que pour vous. Mais la ſenſibilité n'eſt point connue dans ces cruels climats: je ne vous demande point la vie, ma priere ſeroit inutile : épargnez-moi ſeulement le triſte ſort d'être immolé ſur vos Autels comme un vil animal : qu'il me ſoit permis de mourir, en vaillant homme, les armes à la main : voilà l'unique grace que je vous demande. Alexandra, qui étoit attendrie en faveur d'Elban, lui répondit de cette maniere. Quoique l'inhumanité regne ici plus qu'en aucun lieu du monde, ne croyez pas que toutes les femmes y ſoient autant de Médées ; & quand même cela ſeroit vrai des autres, je puis néanmoins m'excepter du nombre. Si j'ai participé juſqu'à préſent à la cruauté de mes compagnes, c'eſt que je n'avois point encore eu occa-

ffion de connoître que mon cœur étoit sensible : il faudroit qu'il eût en ce moment la férocité d'un tigre, & la dureté d'un diamant, pour n'être point touché du mérite qui éclate en vous. Que ne m'est-il aussi aisé d'enfreindre la loi févere, établie en ce pays contre les étrangers, qu'il me le feroit de consentir à racheter vos jours aux dépens des miens. Ce que vous demandez est peu de chose ; il me sera pourtant difficile de l'obtenir, parcequ'aucune d'entre nous, quelque élevée qu'elle soit en dignité, n'a le pouvoir de vous l'accorder. Je ferai cependant tous mes efforts pour que vous soyez content : mais hélas ! je crains qu'en voulant disputer votre vie dans un combat, vous ne cherchiez à prolonger vos peines. Je me sens assez de courage, reprit Elban, pour combattre dix Guerriers ensemble, & pour remporter sur eux la victoire, quand même ils feroient couverts des plus formidables armes.

La fille d'Orontée ne répondit à cela que par un soupir : elle quitta le jeune

Etranger, qui s'étoit rendu maître de son cœur, & alla aussitôt trouver sa mere. Elle lui dit qu'Elban s'offroit à combattre seul dix hommes à la fois, & qu'il se promettoit de les vaincre; & elle ajouta qu'il ne falloit pas laisser périr un Guerrier qui avoit une si prodigieuse valeur. La Reine ayant fait assembler son conseil, sur-le-champ, parla de cette sorte. Rien n'est plus raisonnable que de confier toujours la garde de notre ville & de nos côtes au plus vaillant homme. Mais comme on ne peut connoître la valeur que lorsqu'elle a été éprouvée : pour ne pas tomber dans l'inconvénient de mettre en place des hommes sans courage, & de faire périr ceux qui en ont beaucoup; il me paroît, si vous le jugez à propos, que nous devrions établir une loi, par laquelle tout homme, avant que d'être conduit au Temple, pourra se battre, s'il le veut, contre dix de nos Guerriers; à condition que s'il est vainqueur, la garde du port & de la ville lui sera confiée, & tout lui sera soumis. Ce qui m'engage à vous proposer

cette loi, c'eſt qu'il ſe trouve préſentement dans nos priſons un Etranger, qui ſe promet aſſez de ſon courage, pour vaincre ſeul dix Guerriers enſemble. Si ſa valeur répond à l'opinion qu'il en a, nous ne pouvons lui refuſer ce qu'il demande; & ſi ce n'eſt qu'un préſomptueux, il portera la peine de ſa témérité.

Quand la Reine eut achevé ce diſcours, une des plus anciennes, nommée Artémie, prit la parole, & dit. Ce n'eſt pas le beſoin que nous ayons eu des hommes pour nous défendre, qui nous a déterminées à en ſouffrir quelques-uns parmi nous: vous ſavez que nous ne manquons, ni d'intelligence, ni de courage, pour ſuffire nous-mêmes à notre propre défenſe: la crainte que notre gouvernement ne pût ſubſiſter ſans leur ſecours, a été la ſeule raiſon qui nous ait déterminées à prendre ce parti. Nous ſommes ici dix femmes contre un homme; & ce petit nombre, que nous voulons bien admettre dans notre ſociété, n'y eſt propre qu'à la perpétuer, & lui eſt d'ailleurs très inutile.

Loin que nous devions souffrir chez nous un homme assez vaillant pour en vaincre lui seul dix autres, rien n'est au contraire plus opposé au dessein que nous avons d'être toujours les maîtresses. De combien de femmes un Guerrier si redoutable ne seroit-il pas vainqueur ? S'il s'en trouvoit seulement ici dix qui eussent une pareille valeur, ils nous auroient bientôt dépouillées de toute notre autorité : ce n'est pas le moyen de la conserver, que de mettre les armes à la main d'un plus puissant que nous. Mais supposé que celui dont on nous parle, vienne à bout de ce qu'il veut entreprendre, & qu'il vainque en effet nos dix Guerriers, sa victoire privera donc de leurs maris cent de nos femmes, dont les plaintes & les regrets ne seront que trop bien fondés. Qu'il cherche, pour sauver sa vie, quelqu'autre expédient, que celui de la faire perdre à dix jeunes hommes qui nous sont nécessaires. Cependant s'il est capable lui seul de dédommager toutes ces femmes de ce qu'elles auront perdu, & leur tenir à toutes cent lieu de

mari ; à cette condition, je ne m'oppose point qu'on lui fasse grace.

Ainsi parla Artémie, dont l'avis rigoureux tendoit à faire périr le jeune Etranger. Mais la Reine, qui vouloit être favorable à sa fille, combattit par plusieurs raisons celles qu'on venoit d'alléguer, & conclut enfin à un avis moyen, qui fut approuvé du Sénat. Les jeunes femmes qui étoient dans l'assemblée, furent toutes de l'opinion de la Reine. Elles avoient oui parler d'Elban, comme d'un jeune homme accompli, & elles s'intéresserent si vivement en sa faveur, que peu s'en fallut qu'il n'obtînt grace entiere : l'avis d'Artémie, aussi-bien que des autres vieilles qui opinoient comme elles, & qui vouloient qu'on suivît à la rigueur l'ancien usage, fut absolument rejetté. Il fut donc résolu que l'Etranger auroit la vie sauve, à condition qu'il combattroit & déferoit dix Guerriers : & à l'égard des cent veuves qu'il devoit épouser, on se contenta qu'il put suffire seul à dix femmes. Elban fut tiré de prison le jour d'après : on lui

donna d'excellentes armes, & un bon cheval : il combattit les dix Guerriers, & les tua tous ; & la nuit ſuivante, il ſe tira auſſi heureuſement de l'autre eſpece de combat. Cette valeur lui gagna tellement les bonnes graces de la Reine, qu'elle l'aima comme s'il eut été ſon fils, & qu'elle lui donna Alexandra pour épouſe, auſſi-bien que les neuf autres femmes avec qui il avoit paſſé la nuit. Elle le laiſſa depuis héritier de ſon Etat, conjointement avec ſa fille, qui a donné ſon nom au pays. Mais ce fut à charge qu'eux & leurs ſucceſſeurs feroient inviolablement obſerver la loi, par laquelle tout homme qui aborderoit ſur cette côte, y perdroit néceſſairement la vie ; à moins qu'il ne vainquît ſeul dix Guerriers, & qu'il ne fît tout de ſuite l'autre épreuve : ne pouvant ſe garantir de la mort qu'à ces deux terribles conditions. La même loi portoit encore, que celui qui les rempliroit toutes deux, ſeroit alors reconnu pour Prince ; qu'il ſe choiſiroit dix femmes à ſon gré, & qu'il régneroit juſqu'à ce qu'il fût lui-même vaincu

vaincu par quelqu'autre plus vaillant que lui.

Il y a environ deux mille ans que cette loi barbare ſubſiſte ; & il ne ſe paſſe guere de jours, ſans que quelque malheureux étranger ne ſoit immolé dans le Temple. S'il s'en rencontre quelqu'un, qui, à l'exemple d'Elban, s'offre à faire les deux épreuves : ſouvent il périt dans la premiere ; & il n'y en a pas un, ſur mille, qui puiſſe fournir la ſeconde. Il s'en eſt pourtant trouvé quelques-uns qui ſe ſont tirés heureuſement des deux ; mais le nombre en eſt ſi petit, qu'on peut aiſément les compter avec les doigts. Argilon, qui étoit de ce petit nombre, ne régna pas long-tems : les vents contraires m'ayant pouſſé ſur cette côte, je lui ôtai l'empire & la vie. Eh ! plût au Ciel que j'euſſe ceſſé de vivre le même jour, & que je ne fuſſe point réduit dans l'état honteux où je me trouve. La puiſſance, les richeſſes, les jeux & les ris, l'amour & tous les plaiſirs qu'on recherche à mon âge, n'ont guere d'attraits pour celui qui a perdu ſa liber-

té : je ne jouis plus de la mienne ; & ce qui me déſeſpere, c'eſt que je ne la recouvrerai jamais. Qu'il eſt dur de me voir contraint à paſſer mes plus beaux jours dans une molle obſcurité, pendant que tous ceux de ma race ſe couvrent d'une gloire immortelle, que je partagerois ſans doute avec eux, ſi je n'étois point captif ſur ces triſtes bords. Le ſort injuſte me traite comme un malheureux courſier, que quelque défaut a rendu inhabile à la guerre, & qu'on relegue dans une étable, avec les plus vils animaux. Ah ! puiſque la mort ſeule peut me délivrer d'un indigne eſclavage, elle fera ſans ceſſe l'objet de mes vœux.

Ce fut ainſi que Guidon le Sauvage finit ſon diſcours, en traitant de jour infortuné, celui où une double épreuve de ſa valeur lui avoit acquis la ſouveraineté du pays. Aſtolfe, qui l'avoit écouté avec attention, ne voulut point ſe faire connoître à lui, qu'il n'eut auparavant reconnu, à pluſieurs marques, que ce jeune Chevalier étoit véritablement fils du Duc

Aimon. Puis l'embrassant, avec des larmes de tendresse, il lui dit: je suis Astolfe, Prince d'Angleterre, & vôtre proche parent: il est inutile, mon cher cousin, que vous me donniez d'autres preuves de votre naissance; la rare valeur qu'on remarque en vous, suffit seule pour m'en convaincre. Dans une autre conjoncture, Guidon auroit fait paroître beaucoup de joie, de retrouver un parent comme Astolfe: mais il reçut ses caresses d'un air triste; & la pensée qui lui vint alors dans l'esprit, que le jour suivant il falloit nécessairement, ou qu'il perdît la vie, ou que le Prince Anglois demeurât captif, fut la cause de sa tristesse. Il faisoit de plus réfléxion, que quand même il succomberoit dans le combat, le sort d'Astolfe & de ses compagnons n'en seroit pas meilleur, puisqu'il étoit impossible à Marfise de ne pas succomber elle-même dans la seconde épreuve, & que par conséquent il en coûteroit la vie à cette Guerriere, & la liberté à tous ceux qui l'accompagnoient.

D'un autre côté, l'extrême jeunesse de Guidon, jointe à tant de valeur & de mérite, lui avoit tellement gagné le cœur de Marfise & des quatre Chevaliers, qu'ils dédaignoient une liberté dont son sang seroit le prix ; & Marfise, en particulier, étoit dans la résolution de mourir plutôt que de recommencer le combat avec lui. Unissons-nous ensemble, lui dit la Guerriere, & je vous réponds que nous sortirons d'ici. Quel que soit le succès de nos efforts réunis, lui répondit Guidon, perdez toute espérance de sortir jamais de ces lieux. Mon courage m'assure, ajouta Marfise, que je réussirai dans tout ce qu'il me plaira d'entreprendre ; & que le chemin le plus facile pour moi, sera toujours celui que m'ouvrira mon épée. Votre valeur, que je connois assez, m'est un bon garant que nous pourrons tous deux exterminer toutes ces femmes, lorsqu'elles se seront demain rendues sur la place ; que nous mettrons leur ville en cendres, & que nous laisserons leurs corps en proie aux loups & aux corbeaux. Je suis prêt à

vous ſuivre, & à mourir à vos côtés, repartit Guidon : nous ne mourrons certainement pas ſans vengeance, mais notre perte n'en eſt pas moins certaine. J'ai ſouvent compté ſur cette place dix mille femmes armées ; & il y en a un pareil nombre qui gardent les remparts de la ville, le port & les châteaux : nous ne pouvons éviter à la fin d'être accablés par la multitude de nos ennemies. Fuſſent-elles, reprit la Guerriere, en plus grand nombre encore que les ſoldats de Xerxès, ou que ces eſprits rebelles qui furent jadis précipités des Cieux ; ſi vous êtes avec moi, ſoyez ſûr que nous les vaincrons. Mais, que dis-je ? Il ſuffira que vous ne vous joigniez point à elles : je ne veux que mon bras ſeul pour les défaire toutes en moins d'un jour. Non, dit le Chevalier, il n'y a qu'un moyen unique de nous ſauver, qui vient de ſe préſenter dans le moment à mon eſprit : celui-là ſeul, s'il réuſſit, peut nous tirer de l'embarras où nous ſommes : je vais vous le dire. Comme il eſt défendu ici à tous les hommes de

quitter le pays, & d'aller en mer, il faudra néceſſairement que je me confie à une de mes femmes, dont j'ai ſouvent éprouvé la tendreſſe & la fidélité dans des occaſions plus difficiles que celle-ci. Elle n'a pas moins de deſir que moi de quitter ces lieux : elle ſouhaite avec ardeur que nous abandonnions enſemble un pays où elle eſt contrainte de partager mon cœur avec neuf rivales. Pendant que les ténebres couvrent encore la terre, elle fera équiper un bâtiment léger, que nous trouverons demain matin prêt à nous recevoir. Vous & les autres, qui avez paſſé la nuit chez moi, vous me ſuivrez, bien ſerrés & en bon ordre juſqu'au port; & ſi l'on s'oppoſe à notre retraite, nos épées alors nous ouvriront un paſſage, & notre valeur pourra ſurmonter tout obſtacle. C'eſt ainſi que j'eſpere vous arracher de ces lieux barbares. Vous ferez comme vous l'entendrez, lui dit Marfiſe, pour moi je ſuis bien ſûre que je ne reſterai pas ici: il m'eſt beaucoup plus aiſé de défaire toutes les femmes renfermées dans ces murs, que de me

résoudre à prendre la fuite, ni à donner le moindre lieu de penser que j'aie jamais eu peur. Je prétens sortir en plein jour ; je m'ouvrirai le chemin à force ouverte : toute autre maniere de me tirer du péril, seroit une tache à ma gloire. Je sais que si j'étois connue ici pour ce que je suis, les femmes, qui y sont revêtues de toute l'autorité, ne manqueroient pas de me traiter avec honneur, & me donneroient apparemment une place distinguée dans leur conseil. Mais j'y suis venue avec ces Chevaliers, j'y courrai le même risque qu'eux : je n'ai garde de vouloir m'affranchir seule d'un danger où je les laisserois exposés.

Par ces paroles, & quelques autres encore que Marfise ajouta, elle fit assez voir ce qu'elle étoit capable d'entreprendre, si la crainte que son intrépidité ne nuisît à ses compagnons, ne l'eût enfin retenue. Ce fut ce qui l'empêcha de se livrer aux mouvemens impétueux de son courage, & ce qui la fit résoudre à suivre le conseil de Guidon, comme étant le moins dange-

reux. Ce Chevalier propoſa auſſitôt, à la plus chere de ſes femmes, le moyen qu'il avoit imaginé pour ſe tirer d'eſclavage. Alerie, c'eſt ainſi qu'elle ſe nommoit, n'eut pas beſoin que ſon époux la ſollicitât long-tems. Elle fit ſur-le-champ équiper un bâtiment, où elle tranſporta pendant la nuit ce qu'elle avoit de plus précieux, déclarant que ſon deſſein étoit d'aller en courſe avec d'autres de ſes compagnes. Elle eut ſoin de fournir le palais d'épées, de lances, de cuiraſſes & de boucliers, afin d'armer les matelots & les paſſagers du vaiſſeau de Marfiſe, qui manquoient d'armes, & qui veillerent les uns après les autres tout le reſte de la nuit, chacun d'eux étant dans l'impatience de voir lever l'aurore.

Les ténebres n'étoient pas tout-à-fait diſſipées, la conſtellation de l'ourſe n'avoit pas encore achevé ſa révolution dans le Ciel, lorſque toutes les femmes de la ville, curieuſes de voir la fin du combat, s'aſſemblerent comme un eſſain d'abeilles prêtes à quitter leur ruche, & remplirent

tout l'amphithéatre de la place. Le son des trompettes & des tambours se fit entendre de tous côtés : c'étoit un signal qu'on donnoit au Prince, pour le sommer de venir achever le combat qu'il avoit commencé la veille. Guidon, Marfise, Sansonet, Astolfe, les fils d'Olivier, & tous les gens de leur vaisseau, sortirent alors du palais, dans la résolution de se bien défendre ; & ils marcherent en bon ordre, les uns à cheval, les autres à pied, vers la place qu'il falloit nécessairement traverser pour se rendre au port. Dès que les femmes virent Guidon qui entroit dans la place, suivi de cent hommes armés, & qui se mettoit en devoir de gagner promptement l'autre porte ; elles ne douterent point qu'ils n'eussent tous dessein de s'enfuir, & à l'instant elles coururent, l'arc à la main, pour s'opposer à leur sortie. Ces braves Chevaliers, & l'intrépide Marfise, plus courageuse qu'aucun, ne tarderent point à déployer la vigueur de leurs bras, & firent les plus grands efforts pour s'ouvrir un passage. Mais il tomboit sur

eux de toutes parts, une ſi prodigieuſe quantité de traits, qu'ils craignirent, à la fin, de ne pas réuſſir dans leur entrepriſe: pluſieurs de ceux qui les ſuivoient y périrent, d'autres y furent bleſſés; & ſans la bonté de leurs armes, peut-être qu'eux-mêmes y auroient laiſſé la vie. Déja le cheval de Sanſonet avoit été tué, & celui de Marfiſe venoit pareillement de l'être, lorſqu'Aſtolfe dit en lui-même, qu'attens-je plus long-tems à faire uſage de mon cor? Le beſoin peut-il en être plus preſſant? Voyons s'il me ſervira mieux que mon épée. Il en fit auſſitôt entendre l'épouvantable ſon; & dans le moment même, on eut dit qu'il ſe faiſoit un horrible tremblement de terre: toutes ces femmes furent ſaiſies d'un tel effroi, que pour s'enfuir plus vîte, elles ſe renverſerent toutes éperdues les unes ſur les autres. Telle eſt l'épouvante qui s'empare des habitans d'une maiſon où le feu a pris & s'eſt accru pendant qu'ils dormoient: on les voit ſe jetter des fenêtres & des toîts, pour tâcher de ſe dérober à un ſi

grand péril. De même cette multitude de femmes, tant celles qui étoient ſur les plus hauts degrés, que celles qui ſe trouvoient aſſiſes aux plus bas, toutes également conſternées, ſe précipiterent en foule vers les portes de la place. Il s'en préſentoit plus de mille à chaque porte, qui vouloient ſortir à la fois : elles ſe preſſoient ; elles s'étouffoient ; elles tomboient à monceaux, & la chute des unes empêchoit la fuite des autres. Dans tous les lieux de la ville, où le ſon du cor parvint, ce fut la même frayeur : par-tout on ſautoit des fenêtres & des balcons dans la rue : il y eut plus d'une tête caſſée, plus d'un bras de rompu : on n'entendoit par-tout que des cris : c'étoit à qui s'enfuiroit avec le plus de précipitation.

Il n'eſt pas bien étonnant que tout ce vil peuple ait eu peur : c'eſt le propre du liévre d'être ſuſceptible de crainte. Mais que dira-t-on de la valeureuſe Marfiſe, & du brave Guidon ? Que penſer des fils d'Olivier, dont la valeur avoit tant honoré leur nom ? Ces Guerriers auroient aupara-

vant affronté avec courage une armée entiere, & à présent ils s'abandonnent à la fuite, comme les plus craintifs animaux. C'est ainsi que le cor enchanté d'Astolfe, sans distinction d'amis ou d'ennemis, glaçoit généralement tous les cœurs d'effroi. Guidon, Sansonet, Griffon, Aquilant, s'enfuient avec Marfise; & quelque diligence qu'ils fassent pour s'éloigner, ils croient toujours entendre cet horrible cor. Astolfe de son côté parcouroit toute la ville, en sonnant de plus en plus. Une partie des femmes prit le chemin de la mer; une autre celui des montagnes: d'autres se sauverent dans les bois: il y en eut qui marcherent dix jours de suite, sans oser regarder derriere elles. Plusieurs s'étant jettées du pont dans l'eau, ne reparurent jamais. Les places, les Temples, les maisons, tout fut abandonné, & la ville demeura déserte.

Marfise, les Chevaliers, & les gens du vaisseau, ayant promptement gagné le port, ils y trouverent un bâtiment qu'Alerie avoit fait préparer, & où elle les at-

tendoit. Ils y monterent, & à l'instant même ils leverent l'ancre, & déployerent toutes leurs voiles. A l'égard d'Astolfe, non content de jetter l'effroi dans la ville, il en étoit sorti, & couroit tout le pays, depuis les montagnes jusqu'au rivage; de sorte qu'on ne voyoit plus personne d'aucun côté. Chacun le fuyoit; chacun se cachoit: quelques-unes de ces femmes, ne sachant où se réfugier, entrerent dans les égoûts & dans les lieux les plus sales: d'autres, croyant pouvoir se sauver à la nage, se jetterent dans la mer, où elles furent englouties par les flots. Après qu'Astolfe eut mis tout le monde en fuite, il revint au port, dans le dessein de s'embarquer avec ses compagnons: mais il ne les y trouva plus: il regarda de tous côtés, & ne les vit point. Il jetta enfin les yeux vers la mer, & il apperçut le vaisseau qui s'éloignoit à pleines voiles: ainsi il fut obligé de songer à quelqu'autre moyen pour retourner en France. Ne soyons pourtant point en peine de lui: quoiqu'il soit seul, & qu'il ait à traverser

bien des pays ennemis, son cor suffira néanmoins pour le tirer de tous les dangers, comme nous venons d'en voir une bonne preuve. Revenons à Marfise, & aux autres qui abandonnent ce cruel rivage, saisis d'une mortelle frayeur.

Quand ils furent assez éloignés pour que l'horrible son du cor ne frappât plus leurs oreilles, la crainte qu'ils venoient d'avoir se présentant à leur esprit, ils en demeurerent si confus, qu'ils baisserent aussitôt les yeux, sans oser ni se regarder, ni se dire un seul mot. Le Pilote, attentif à la route qu'il vouloit faire, laisse cependant derriere lui Chypre & Rhodes, & plus de cent autres Isles de la mer Egée. Il double le dangereux Cap Malée; & ayant un vent favorable, il perd bientôt la Morée de vûe : il laisse la Sicile à main droite : il entre dans la mer Tirrhenienne, & cotoie la délicieuse Italie. Enfin il arrive au port de Luna en Toscane, où il avoit laissé sa famille ; & il y aborde en rendant grace au Ciel de ce que son voyage n'a pas été accompagné de plus

grands malheurs. Marfife & les Chevaliers trouverent en arrivant à Luna un vaiffeau prêt à faire voile pour la France. Le Patron leur confeilla de s'embarquer fur fon bord: ils le firent dès le même jour, & en peu de tems ils arriverent à Marfeille. Bradamante, qui commandoit dans le pays, n'étoit pas alors en cette ville: fi elle s'y étoit trouvée, elle les auroit engagés à y faire quelque féjour avec elle. Dès qu'ils furent defcendus à terre, Marfife prit congé de fes compagnons de voyage, & d'Alerie, femme de Guidon. Il n'eft pas convenable, leur dit-elle, que tant de Guerriers aillent enfemble, ainfi que des pigeons & des étourneaux, ou des daims & de timides cerfs. L'aigle courageux vole feul, auffi-bien que l'audacieux faucon: les ours, les lions, les tigres ne vont jamais en troupes; pleins de confiance en leurs propres forces, ils ne redoutent rien. Les Chevaliers n'ayant point voulu fe féparer les uns des autres, Marfife les quitta, & s'en alla feule au travers des bois, & par des fentiers incon-

nus. Pour eux ils prirent le chemin le plus fréquenté, & arriverent le jour d'après à un château, où ils furent reçus très poliment. Cette politesse cependant n'étoit qu'apparente, & ils en eurent la nuit suivante une forte preuve; car pendant qu'ils dormoient, le Seigneur de ce château les fit arrêter dans leurs lits, & ne les relâcha point, qu'ils ne se fussent auparavant engagés de maintenir un usage pervers qui s'observoit chez lui. Mais je vais continuer à parler de la valeureuse Marfise.

Elle passa la Durance, le Rhône & la Saône, & étant parvenue au pied d'une agréable colline, elle vit venir, le long d'un torrent, une vieille femme, vêtue de noir, qui paroissoit fatiguée, & encore plus triste. C'étoit cette même Vieille qui demeuroit dans la caverne avec les brigands à qui le Comte d'Angers avoit ôté la vie en punition de leurs crimes. Cette femme, qui n'étoit pas moins coupable qu'eux, comme nous le verrons dans la suite, étoit tremblante pour elle-même. Elle avoit marché plusieurs jours par des

chemins détournés, craignant sans cesse d'être rencontrée par quelqu'un qui la reconnût : mais jugeant aux armes & à l'équipage de Marfise, que ce devoit être un Chevalier étranger, elle s'arrêta à un endroit où le torrent pouvoit se passer à gué, & attendit, sans inquiétude, que la Guerriere y fut arrivée. Quand Marfise l'eut jointe en ce lieu, elle la pria de vouloir bien la passer en croupe de l'autre côté du torrent. Marfise, en qui la courtoisie étoit naturelle, non-seulement lui accorda ce qu'elle souhaitoit, mais voulut même la porter encore un espace de chemin, où le terrein étoit mauvais & fangeux. Au sortir de cet endroit, la Guerriere rencontra un Chevalier, couvert d'armes luisantes & richement équippé, qui s'avançoit vers le torrent, & qui étoit accompagné d'une Dame & d'un Ecuyer. Cette Dame étoit fort belle, mais elle avoit un air dédaigneux qui déplaisoit : sa fierté, en effet, & son orgueil étoient extrêmes, & son caractere convenoit parfaitement à celui du Chevalier qui l'accompagnoit. C'étoit Pi-

nabel de Mayence, le même qui avoit voulu, quelques mois auparavant, ôter la vie à Bradamante, en la faisant tomber dans la grotte de Merlin; & cette femme, qu'Atlant avoit enlevée dans son château d'acier, étoit cause des pleurs & des regrets de Pinabel, lorsque la fille d'Aimon le rencontra. Après que Bradamante eut détruit l'enchantement du Magicien, la Maîtresse de ce Chevalier se trouvant libre, alla aussitôt rejoindre son Amant; & ils alloient alors ensemble de château en château. Dès que cette dédaigneuse femme apperçut la vieille que Marfise menoit en croupe, elle se fit un plaisir de la railler, & de lui adresser des paroles offençantes. La fiere Marfise, peu accoutumée à souffrir la moindre insulte, entra dans une violente colere, & lui dit que celle dont elle se moquoit, la surpassoit de beaucoup en beauté, & qu'elle alloit à l'instant le prouver à son Chevalier, les armes à la main: à condition que s'il étoit vaincu, elle la feroit sur-le-champ dépouiller de ses habits, & lui ôteroit

jusqu'à son cheval. Pinabel comprit qu'il ne pouvoit se dispenser de soutenir les intérêts de sa Maîtresse sans se couvrir de honte : il prit donc sa lance & son bouclier, & courut contre Marfise, qui l'atteignit à la visiere de son casque, & le renversa par terre, où il demeura plus d'une heure, tout étourdi de sa chute. La Guerriere ne manqua pas de faire ôter aussitôt à la jeune femme ses beaux habits, comme elle l'en avoit menacée : elle ordonna à la Vieille de s'en revêtir ; & l'ayant fait monter ensuite sur le cheval de l'autre, elle poursuivit son chemin avec cette même Vieille, qui en paroissoit d'autant plus laide & plus ridicule, qu'elle étoit plus parée.

Elles marcherent ainsi toutes deux pendant trois jours, sans qu'il leur arrivât rien qui mérite attention : mais le quatrieme elles rencontrerent un Chevalier, qui couroit seul, à bride abbattue. Si vous êtes curieux de le connoître, je vous dirai que c'étoit le courageux & aimable Zerbin, fils du Roi d'Ecosse. Il étoit plein de

dépit & de colere de n'avoir pû se venger du brutal, qui avoit mis obstacle à la générosité dont il vouloit user à l'égard du jeune Médor. Il l'avoit long-tems poursuivi dans la forêt : mais celui-ci s'étoit enfui avec tant de vîtesse ; il avoit été si bien aidé dans sa fuite, par l'épaisseur du bois, & par l'obscurité qu'un nuage avoit répandue le matin dans les airs, que son Prince n'avoit pû l'atteindre. Cet Ecossois se tint depuis caché, jusqu'à ce que la colere de Zerbin fut entierement dissipée. Quand le Prince d'Ecosse vit cette vieille femme, parée d'une maniere si peu convenable à son âge & à sa figure, malgré le courroux qui l'animoit, il ne put s'empêcher de rire ; & s'adressant à Marfise, Chevalier, lui dit-il, c'est très sagement fait à vous de mener une pareille Dame en votre compagnie, car vous ne devez pas craindre qu'il prenne envie à personne de vous l'enlever. La Vieille, dont les rides faisoient juger qu'elle devoit être aussi âgée que la Sybille, & qui ressembloit parfaitement à ces guenons qu'on pare pour se

divertir, ne put néanmoins s'entendre ainsi plaisanter, sans entrer en fureur, & elle en devint encore plus hideuse. Rien n'est plus propre à exciter la colere d'une femme, que de lui dire qu'on la trouve vieille ou laide.

Marfise, qui eut envie de se réjouir de cette aventure, comme il arriva en effet, fit alors semblant d'être piquée du discours de Zerbin, & elle lui dit aussitôt. Ma Maîtresse est beaucoup plus belle que vous n'êtes poli: je ne doute point que vous ne lui rendiez justice au fond du cœur; mais vous feignez de la trouver laide, pour autoriser votre impolitesse. Y a-t-il en effet au monde un seul Chevalier, qui, rencontrant dans les bois une femme pourvue d'autant de jeunesse & de beauté, & aussi peu accompagnée que celle-ci, ne fît sur-le-champ tous ses efforts pour l'avoir en sa possession? Elle est si bien avec vous, reprit Zerbin, qu'on auroit tort de vous l'ôter: je ne serai jamais assez indiscret, pour songer à vous en priver; soyez en sûreté là-dessus. Cepen-

dant, ajouta-t-il, ſi pour tout autre ſujet vous ſouhaitez de vous éprouver contre moi, je ſuis prêt à vous ſatisfaire : mais à l'égard de cette femme, je ſerois en vérité bien aveugle, ſi j'entreprenois de rompre une ſeule lance pour l'amour d'elle. Telle qu'elle eſt, vous pouvez la garder, je ne prétends point troubler une ſi belle union : on ne peut être mieux aſſortis que vous l'êtes tous deux ; car vous avez ſans doute autant de valeur, que votre Maîtreſſe a de beauté. Oh ! repartit Marfiſe, vous me la diſputerez malgré vous : il ne ſera pas dit que vous ayiez pû voir une perſonne ſi charmante, ſans avoir fait le moindre effort pour la poſſéder. Je ne conçois pas, répliqua le Prince d'Ecoſſe, pourquoi vous voulez qu'un homme courre le riſque d'un combat, dont le vainqueur ne peut tirer que du déſavantage, & où tout le profit ſera pour le vaincu. Puiſque cette condition vous paroît injuſte, lui dit Marfiſe, en voici une autre que je vous propoſe, & que vous ne pouvez refuſer. Si je ſuis vaincu, je garderai ma Maîtreſſe ;

mais si je suis vainqueur, vous serez contraint de l'accepter de moi en don; & vous vous engagerez à l'accompagner par-tout où il lui plaira. Voyons, à cette condition, qui de nous deux demeurera possesseur de cette Belle. J'y consens, dit Zerbin; & dans le moment même il se roidit sur les étriers, il s'affermit dans les arçons, & courut contre Marfise, qu'il atteignit au milieu de son écu, mais qu'il n'ébranla pas plus que s'il avoit frappé un rocher. Pour lui, il fut atteint à la visiere; & il le fut si rudement, que ne pouvant résister à la violence du coup, il se vit contraint de mesurer la terre pour la premiere fois de sa vie.

On peut juger quelle fut la confusion & la douleur de ce vaillant Prince, qui en avoit renversé mille autres. Il regarda cette aventure comme une tache éternelle à sa gloire; & ce qui redoubla son chagrin, fut l'engagement qu'il avoit pris de ne se plus séparer de l'horrible Vieille. La victorieuse Marfise s'approchant aussitôt de lui en riant, trouvez bon, lui dit-elle,

que je vous présente une si belle femme : plus elle me paroît charmante, & plus, en vérité, j'ai de joie qu'elle vous appartienne. Soyez donc à l'avenir son champion ; & sur-tout, n'oubliez pas la parole que vous m'avez donnée, de la suivre désormais par-tout. A ces mots la Guerriere, sans attendre de réponse, piqua son cheval, & s'éloigna dans la forêt. Le dépit où étoit Zerbin, lui fit garder assez long-tems le silence. Enfin voulant connoître le Chevalier qui venoit de l'abbattre, car il ne doutoit pas que ce n'en fût un, il pria la Vieille de lui apprendre qui il étoit. Cette femme, fort aise de pouvoir redoubler sa colere & son dépit, ne se le fit pas demander deux fois : elle lui dit sur-le-champ qu'il avoit été abbattu par une fille, plus digne par sa valeur de porter l'écu & la lance, qu'aucun Chevalier du monde ; & que cette incomparable fille étoit venue depuis peu de l'Orient, pour s'éprouver contre les plus fameux Paladins de France. La honte que cette nouvelle causa au Prince d'Ecosse, fut si

grande

grande, qu'il s'en fallut peu que ses armes ne devinssent aussi rouges que son visage. Il remonta à cheval, plein de regret de n'avoir pû s'y tenir plus ferme : & la maligne Vieille, qui vouloit le piquer de plus en plus, le fit souvenir alors, avec un souris moqueur, de l'engagement qu'il avoit pris de ne la plus quitter à l'avenir. Tel qu'un coursier, outré de lassitude, qui se sent le mords dans la bouche, & l'éperon dans les flancs; le triste Zerbin, reconnoissant la vérité de ce que la Vieille lui disoit, n'y répondit qu'en baissant la tête. Il poussa ensuite un grand soupir, & s'écria: O! Fortune cruelle, quelle est à mon égard ton injustice? Tu m'enleves la plus belle & la plus aimable de toutes les femmes, que je devrois présentement avoir avec moi; & pour me consoler, tu me donnes en échange cette hideuse Vieille. Ah! plutôt que de me dédommager ainsi, que ne me laissois-tu comme j'étois? Celle, qu'aucune de son sexe n'égalera jamais, ni en beauté, ni en vertu, a malheureusement fait naufrage : tu as

livré ſon corps en proie aux poiſſons, & aux oiſeaux de la mer; & celle-ci, au contraire, qui auroit dû être depuis longtems la pâture des vers, tu lui as conſervé la vie quinze ou vingt ans au-delà de ce qu'elle devoit naturellement vivre, pour me faire ſentir plus vivement la perte que j'ai faite.

Zerbin ſe plaignoit ainſi dans ſa diſgrace, faiſant connoître par ſon air & par ſes diſcours, qu'il n'étoit guére moins affligé de la déſagréable conquête qu'il venoit de faire, que de la perte de ſa Maîtreſſe. Quoique la Vieille ne connût point le Prince d'Ecoſſe, elle ſoupçonna néanmoins, par ce qu'elle venoit d'entendre, qu'il devoit être celui dont Iſabelle lui avoit parlé. On peut ſe ſouvenir que cette femme s'étoit enfuie depuis peu de la caverne où Iſabelle avoit été retenue par les brigands. La Princeſſe de Galice lui avoit raconté ſes aventures : elle lui avoit appris, qu'après avoir quitté la maiſon du Roi, ſon pere, une tempête avoit briſé ſon vaiſſeau contre des écueils, & qu'elle

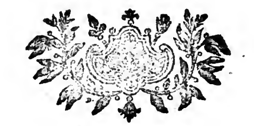
s'étoit sauvée sur les côtes de la Rochelle. Elle lui avoit fait si souvent le portrait de son Amant, que la Vieille, qui écoutoit Zerbin, & qui l'observoit avec attention, ne douta plus que ce ne fût lui. Cette méchante femme reconnut en même-tems l'erreur où il étoit, de croire qu'Isabelle avoit péri dans les flots; & comme elle savoit le contraire, & qu'elle auroit pû le combler de joie en lui apprenant que sa Maîtresse vivoit encore, elle se garda bien de l'instruire de la vérité, & elle ne lui tint que des propos affligeans. Vous qui me méprisez, lui dit-elle; vous qui m'insultez, si vous saviez quelle nouvelle je puis vous apprendre de celle que vous pleurez comme morte, vous auriez avec moi des manieres bien différentes: mais vous me mettriez en pieces, plutôt que de m'obliger à vous rien dire; au lieu que je vous aurois tout appris, si vous aviez eu à mon égard plus de politesse. Un mâtin, qui aboie après un larron, n'est pas plus prompt à s'appaiser, lorsque celui-ci lui jette un morceau de pain ou de vian-

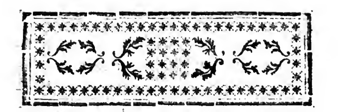
de, ou qu'il emploie quelque charme pour le faire taire, que Zerbin le fut à changer, avec la Vieille, de ton & de manieres.

Il la ſupplia, d'un air ſoumis & touchant; il la conjura, par tout ce qu'il put imaginer de plus fort, de lui apprendre ce qui étoit arrivé à ſa Maîtreſſe, ſoit que cela dût le réjouir ou l'affliger. Ce que vous allez entendre, reprit cette femme, ne ſera pas trop conſolant pour vous: il eſt vrai qu'Iſabelle voit encore le jour; mais l'état où elle eſt préſentement réduite, lui fait envier le ſort de ceux qui ont perdu la vie. Depuis que vous l'avez quittée, elle eſt tombée entre les mains de plus de vingt hommes; jugez par-là de ce que peut être devenu l'honneur de votre Maîtreſſe. Ah! maudite Vieille, que tu entens bien à donner de la vraiſemblance au menſonge! tu ſais combien ce que tu avances eſt faux: tu n'ignores pas qu'Iſabelle a conſervé ſon honneur ſans tache, quoiqu'elle ſoit en effet tombée au pouvoir des brigands. Quand l'avez-vous vue, lui dit

aussitôt Zerbin; en quel lieu l'avez-vous rencontrée? Ces questions furent inutiles: la Vieille, toujours obstinée dans sa malice, ne voulut rien ajouter à ce qu'elle venoit de dire. Après que le Prince d'Ecosse eut employé les prieres auprès d'elle, il eut recours aux menaces, & il l'assura qu'il alloit lui couper la tête si elle ne s'expliquoit. Voyant enfin que ses menaces & ses prieres étoient également vaines, & qu'il ne pouvoit arracher un mot de cette exécrable femme, il cessa de la tourmenter: mais il demeura tellement rempli d'une jalouse inquiétude, qu'il auroit passé sans crainte au travers des flammes, pour joindre plutôt sa Maîtresse. La parole qu'il avoit donnée à Marfise, l'attachoit cependant aux pas de la Vieille, sans lui permettre de la quitter un instant. Il la suivit donc par des lieux déserts & sauvages, montant & descendant les montagnes avec elle, & l'accompagnant partout où il lui plaisoit d'aller. Ils ne se disoient rien dans le chemin: ils ne se regardoient même pas l'un l'autre; mais

enfin, le Soleil commençant à être ſur ſon déclin, la rencontre qu'ils firent d'un Chevalier, les obligea de rompre le ſilence. La ſuite de cette aventure ſe verra dans l'autre Chant.





CHANT XXI.

LA corde ne ferre pas plus étroitement un ballot ; le clou n'attache pas un morceau de bois plus ferme, que la parole d'un homme d'honneur ne l'engage, quand une fois il l'a donnée ; elle eft pour lui un lien fi fort, qu'il ne lui eft pas poffible de le rompre. Les Anciens repréfentoient toujours la Foi revêtue d'un voile blanc, qui la couvroit toute entiere : voulant fignifier par-là, que la moindre tache fe peut remarquer fur elle, & qu'un rien eft capable d'altérer fa pureté. Qu'on ait promis à un feul, ou à plufieurs : que cela fe foit paffé dans un bois, dans une caverne, ou dans un défert ; il fuffit qu'on ait donné fa parole, pour être obligé de la tenir, avec une exactitude auffi fcrupuleufe, que fi l'on s'étoit engagé par écrit, devant témoins &

avec ferment. C'eſt ainſi que Zerbin penſoit : ce fut ainſi qu'il en uſa toute ſa vie ; & il le fit bien voir en cette occaſion, lorſqu'il s'écarta de ſon chemin pour ſuivre les pas de cette Vieille, qui lui déplaiſoit autant que s'il eût eu la peſte ou la mort en ſa compagnie.

J'ai dit que le Prince d'Ecoſſe, déſeſpéré de ſe voir réduit à accompagner cette femme, marchoit avec elle ſans dire un ſeul mot, lorſqu'un Chevalier, qu'ils rencontrerent ſur le ſoir, les obligea l'un & l'autre de rompre le ſilence. Dès que la Vieille eut reconnu ce Chevalier, qui ſe nommoit Hermotime de Hollande, & qui portoit dans ſon écu une bande rouge, ſur un fond noir ; au lieu de l'orgueil qu'elle affectoit auparavant, elle ſe recommanda à Zerbin, d'un air humble, & le fit reſſouvenir de l'engagement qu'il avoit pris de la défendre. L'homme que vous voyez, lui dit-elle, eſt le plus implacable de mes ennemis : c'eſt un traître, qui a tué mon pere ſans aucun ſujet, qui a maſſacré un frere unique que j'avois, & qui a juré

d'exterminer, moi & toute ma race. Raſſurez-vous, lui répondit Zerbin, puiſque vous êtes ſous ma garde, vous n'avez rien à craindre. Quand Hermetime eut reconnu à ſon tour celle à qui il portoit une haine mortelle, il dit au Prince d'Ecoſſe, d'un ton fier & menaçant : abandonnez-moi tout-à-l'heure cette méchante femme, afin que je la traite comme elle le mérite, ou préparez-vous à me combattre ; & ſoyez ſûr que vous périrez dans le combat, la mort étant le digne ſalaire de tous ceux qui protégent l'injuſtice. Zerbin lui repréſenta, avec politeſſe, combien ce qu'il avoit deſſein de faire étoit oppoſé aux loix de l'honneur, & peu convenable à un Chevalier, qui paroiſſoit avoir autant de valeur que lui, que rien ne marquoit plus une ame baſſe, que de vouloir tremper ſes mains dans le ſang d'une femme : qu'il ne refuſoit pas le combat ; mais qu'il le prioit de réfléchir auparavant ſur ce qu'il lui diſoit pour l'en détourner. Il ajouta encore pluſieurs choſes, qui ne firent point changer de réſolution à Hermoti-

me ; & il fut obligé d'en venir aux mains avec lui.

Après qu'ils eurent pris du champ ce qu'il leur en falloit, ils coururent l'un contre l'autre, avec la même rapidité qu'on voit partir les fuſées qui ſe tirent un jour de réjouiſſance. Hermotime porta ſa lance un peu bas, afin de percer l'eſtomach de ſon adverſaire : mais elle ſe rompit ſur ſes armes, & ne l'ébranla point. Il n'en fut pas de même de celle de Zerbin : elle traverſa l'écu d'Hermotime, & l'atteignit ſi rudement, qu'elle lui perça l'épaule d'outre en outre, & le renverſa par terre. Le Prince, qui crut l'avoir tué, ſe ſentit ému de compaſſion : il deſcendit de cheval, & alla promptement lui lever la viſiere de ſon caſque. Alors Hermotime, reprenant un peu ſes eſprits, regarda fixement Zerbin, ſans lui parler : puis il lui dit. Je cede la victoire ſans regret à un Chevalier auſſi accompli que vous : mais je ne puis voir, ſans chagrin, que vous remportiez ſur moi l'avantage, en combattant pour une cauſe injuſte ; & je ne conçois point qu'un hom-

me d'une auſſi grande valeur, puiſſe prendre la défenſe de la plus perfide de toutes les femmes. Si vous ſaviez les raiſons que j'ai de m'en plaindre, vous auriez un extrême regret de m'avoir mis, pour l'amour d'elle, en l'état où je ſuis. Je vais vous apprendre jusqu'à quel point elle a pouſſé le crime; quoique ma foibleſſe ne me laiſſe guere eſpérer de pouvoir en achever le récit.

J'avois, pourſuivit-il, autrefois un frere, qui, étant encore fort jeune, quitta la Hollande, notre patrie, pour aller ſervir Héraclius, Empereur de Conſtantinople. Pendant qu'il étoit à la Cour de ce Prince, il ſe lia d'une étroite amitié avec un Seigneur du pays, nommée Argée, qui avoit beaucoup de mérite, & qui poſſédoit un beau château ſur les frontieres de Servie. Cette malheureuſe qui vous accompagne étoit femme d'Argée; & on peut dire que ſon mari l'aimoit au-delà même de ce qui étoit bien ſéant à un homme de ſa condition. Mais celle-ci, plus légere encore que les feuilles ne le ſont en automne,

lorſque, privées du ſuc qui les nourriſſoit, le moindre ſouffle les agite & les enleve, n'eut pas plutôt vû mon frere, qu'elle lui donna, dans ſon cœur, la place que ſon époux y avoit occupée quelque tems, & qu'elle réſolut de s'en faire aimer. Toutes ſes tentatives néanmoins furent vaines. Les monts Cérauniens, que la chimere a rendus fameux, ou un vieux pin, dont les racines ſont auſſi profondes que ſa tige eſt haute, ne ſont pas plus inébranlables aux ſecouſſes des vents en furie, que mon frere le fut aux ſollicitations de cette femme, qu'on peut, à juſte titre, nommer un receptacle de tous vices. Les hommes, qui ont du courage, cherchent volontiers les aventures, & ne craignent point de s'expoſer au danger. Il arriva un jour que mon frere fut bleſſé dans une rencontre, aux environs du château de ſon ami; & comme l'entrée de ce château lui étoit permiſe en tout tems, ſoit que le maître y fût ou non, il s'y fit conduire, en intention d'y demeurer juſqu'à ce qu'il fût guéri. Argée ayant été obligé alors de s'abſenter

pour quelques affaires, ſon indigne épouſe ne manqua pas de ſolliciter mon frere, ainſi qu'elle avoit déja fait pluſieurs fois. Elle le preſſa tant : elle lui cauſa tant d'importunité, que ne pouvant y réſiſter davantage, il réſolut de choiſir entre pluſieurs maux celui qui lui paroiſſoit le moins grand, qui fut d'abandonner la maiſon d'Argée, & de s'en aller ſi loin, que cette impudente femme n'entendît même plus prononcer ſon nom. Quoiqu'il dût être bien rude pour lui de renoncer à voir un homme qui lui étoit fort cher, il aima mieux néanmoins s'y réſoudre, que de conſentir à manquer de fidélité à l'égard de ſon ami, en répondant aux criminels deſirs de ſa femme, ou de lui cauſer un chagrin mortel, en lui découvrant l'infamie d'une épouſe qu'il aimoit beaucoup. Il exécuta en effet cette réſolution : malgré la foibleſſe que lui cauſoit ſa bleſſure, qui n'étoit pas encore refermée, il ſe couvrit de ſes armes, monta à cheval, & ſortit du château dans le deſſein de n'y rentrer de ſa vie.

Mais la fortune, qui ſe déclaroit contre lui, renverſa un projet ſi raiſonnable: elle permit qu'Argée revînt dans ſa maiſon, peu de momens après que mon frere en fut parti. Comme il trouva ſa femme en pleurs, échevelée, & avec un air extrêmement agité; il lui demanda auſſitôt quelle pouvoit être la cauſe du trouble où il la voyoit. Cette femme perverſe ne répondit rien d'abord: elle garda un ſilence affecté, ſongeant ſans doute, en elle-même, de quelle maniere elle ſe vengeroit d'un inſenſible qui venoit de l'abandonner; & il ne faut pas être ſurpris, qu'une perſonne de ſon caractere pût paſſer en un inſtant de l'amour à la haine. Enfin, prenant la parole, pourquoi m'obſtiner, Seigneur, lui dit-elle, à ne vous pas déclarer le malheur qui m'eſt arrivé dans votre abſence? quand il ſeroit ignoré de tout le monde, pourrois-je me le cacher à moi-même? La peine que je ſens intérieurement du crime que j'ai commis, eſt ſans comparaiſon plus rude que toutes celles qu'on peut me faire ſouffrir pour l'ex-

pier : si toutefois on doit nommer crime, une action où ma volonté n'a point eu de part, & que la force seule m'a obligée de commettre. Quoi qu'il en soit, vous êtes le maître de m'ôter la vie : vous pouvez séparer d'un corps souillé, une ame pure & exempte de taches : fermez pour jamais, si vous le voulez, ces yeux que je n'ose plus ouvrir, & que l'ignominie dont je suis couverte va me contraindre, à l'avenir, de tenir toujours baissés. L'ami qui vous étoit si cher a déshonoré votre épouse : le perfide m'a fait violence ; & dans la crainte que je ne vous découvrisse son crime, il vient de quitter ces lieux, & de s'en aller seul.

Par ce discours elle excita une colere furieuse dans le cœur de son mari. Persuadé de ce que sa femme lui disoit, Argée prit dans le moment ses armes, & courut sur les pas de celui dont il croyoit avoir été si indignement outragé ; & comme il connoissoit le pays, il atteignit bientôt mon frere, qui n'avoit aucune défiance, & que sa foiblesse contraignoit de

marcher lentement. Quelque chose que lui pût dire Philandre, c'est ainsi que mon malheureux frere se nommoit, il l'obligea malgré lui d'en venir au combat. La partie n'étoit pas égale entre deux hommes, dont l'un étoit plein de vigueur & animé d'un violent courroux ; & l'autre au contraire, fort foible, & d'ailleurs toujours prévenu d'une amitié tendre pour celui qui l'attaquoit. Aussi mon frere ne résista pas long-tems ; il succomba sous les coups d'Argée. A Dieu ne plaise, lui dit alors son ami, que je trempe les mains dans le sang d'un homme que j'ai tant aimé, & à qui je fus cher moi-même, quoiqu'il ait dépouillé à mon égard tout sentiment d'amitié. Je ne t'ôterai point la vie : & par-là je ferai connoître combien je sais mieux aimer, & moins offenser que toi : mon intention est de te punir d'une autre maniere. A ces mots il fit faire, avec des branches, une espece de brancard : Philandre, presque mourant, fut couché dessus : & on le transporta ensuite au château, où Argée le fit enfer-

mer dans une tour, afin qu'il expiât pendant le reste de ses jours un crime dont il étoit innocent. A la vérité, sa prison fut extrêmement adoucie : on continua d'avoir pour lui dans la maison les mêmes égards qu'on avoit toujours eus, & excepté la liberté seule, rien ne lui manqua de ce qu'il pouvoit desirer.

Cependant la femme d'Argée, qui conservoit dans son cœur une passion criminelle pour Philandre, ne cessoit de le venir voir dans la tour dont elle avoit les clefs ; & elle le pressoit de répondre à ses desirs avec plus d'impudence qu'elle n'avoit encore fait. A quoi vous sert, lui disoit-elle, cette fidélité dont vous faites gloire, puisque tout le monde vous croit un perfide ? C'est un beau triomphe pour vous, c'est un grand avantage que vous retirez de votre constance, que de passer pour un traître. Il vous eut été bien plus utile & bien moins déshonorant, d'avoir quelque complaisance pour celle qui vous aime. La prison où l'on vous retient est le digne prix de votre opiniâtre-

té ; & ne comptez pas d'en ſortir jamais, tant que vous ne changerez pas à mon égard. Que ſi je pouvois amollir la dureté de votre cœur ; vous verriez alors combien il m'eſt aiſé de vous rendre la liberté, & de rétablir votre réputation. Non, lui répondit Philandre, n'eſpérez pas que je conſente à rien faire qui bleſſe mon devoir. Quelque traitement injuſte que je reçoive : quelque mauvaiſe opinion qu'on ait de moi ; il me ſuffit que mon innocence ſoit connue de celui qui voit tout, & qui peut ſeul dignement la récompenſer. Si Argée n'eſt pas content de me tenir en priſon ; il peut encore terminer mes triſtes jours : je mourrai ſans regret, dans l'eſpérance d'une vie plus heureuſe après celle-ci. Peut-être même que l'ami qui aura cauſé ma mort, reconnoîtra un jour ſon injuſtice & qu'il plaindra le ſort malheureux d'un homme qui lui étoit ſi fidelement attaché.

C'eſt ainſi que cette femme effrontée tentoit ſans ceſſe la vertu de mon frere, ſans pouvoir l'ébranler. Le mauvais ſuc-

cès de ſes pourſuites ne la rebutoit pourtant point, & elle étoit toujours occupée de la fin qu'elle ſe propoſoit. Pour parvenir à ſon but criminel, elle examina avec ſoin tous les moyens que lui put ſuggérer ſon cœur corrompu. Mille penſées ſe préſenterent ſucceſſivement à ſon eſprit, avant qu'elle jugeât à propos de s'arrêter à quelqu'une. Elle ceſſa pendant ſix mois de venir à la priſon, comme elle faiſoit auparavant : de ſorte que Philandre ſe flatta, & même fut perſuadé que la paſſion qu'elle avoit eue pour lui étoit abſolument éteinte. Mais la fortune, trop favorable au vice, lui préſenta enfin une occaſion de ſatisfaire ſes infâmes deſirs, & cela d'une maniere bien cruelle & bien déplorable. Il y avoit depuis long-temps une haine déclarée entre Argée & un de ſes voiſins, qu'on nommoit le beau Morand. Celui-ci faiſoit ſouvent des courſes ſur les terres de ſon ennemi, & même venoit quelquefois juſque dans ſon château, lorſqu'il ſavoit qu'Argée n'y étoit point, car il n'oſoit en

approcher quand ce brave homme étoit chez lui. Dans le dessein de l'y attirer, Argée fit courir le bruit qu'il s'en alloit à Jérusalem accomplir un vœu. Il partit en effet sans que personne soupçonnât son intention : sa femme en qui il avoit toute confiance, étoit la seule qui fut instruite du secret. Sur le soir, bien tard, il rentra dans la maison, d'où il sortit encore le lendemain de grand matin, avec d'autres armes que celles de la veille. De cette maniere il en sortoit tous les jours avant le lever du Soleil, & il y rentroit à la nuit close, par une porte secrette que son infidelle épouse lui ouvroit. A l'égard de la journée, ou il la passoit dans les bois, ou il erroit de divers côtés, pour voir si le crédule Morand ne s'approcheroit point du château.

Chacun croyant donc qu'Argée étoit fort éloigné de chez lui, sa femme saisit cette occasion pour tendre un nouveau piége à mon frere. Comme il lui étoit facile de pleurer toutes les fois qu'elle en avoit envie, elle le vint un jour trouver,

fondante en larmes, & lui dit. Où pourrai-je rencontrer du fecours contre le danger qui menace mon honneur & celui de mon cher époux? Ah! fi Argée étoit ici, je ne ferois point à préfent dans la peine où je me trouve. Vous connoiffez Morand, pourfuivit-elle: vous n'ignorez pas que ce lâche ne refpecte ni Dieu ni les hommes, lorfqu'il fait que mon mari eft abfent. Il n'y a rien qu'il n'ait tenté pour me féduire: il n'y a aucun de mes gens qu'il n'ait effayé de corrompre par fes promeffes, ou d'intimider par fes menaces, afin de m'engager à l'écouter favorablement; & je ne fais comment il me fera enfin poffible d'éviter fes pourfuites. Ayant appris qu'Argée étoit parti, pour ne revenir de longtems, il a eu aujourd'hui l'audace d'entrer dans ma maifon, dont il fe garde bien d'approcher quand le Maître y eft: il m'eft venu trouver, & a eu l'impudence de me propofer lui-même ce que d'autres m'avoient déja fait entendre de fa part. Effrayée de l'air & du ton dont il me parloit, j'ai cru devoir feindre avec lui: je l'ai

reçu avec politeſſe, & lui ai répondu avec douceur : ſans cela le traître auroit ſans doute eu par force, ce que je lui ai laiſſé eſpérer qu'il obtiendroit de bon gré. Je lui ai promis tout ce qu'il a voulu ; non que j'aie intention de le tenir : ce que la crainte fait promettre n'engage à rien : je n'en ai uſé ainſi, que pour me délivrer d'un péril que je ne pouvois éviter autrement. Voilà l'état preſſant où je ſuis, & auquel vous ſeul pouvez remédier : voilà le danger que court mon honneur, auſſi-bien que celui de mon époux, qui, ſelon ce que vous m'avez ſouvent dit, vous eſt auſſi cher, & même plus cher encore que le vôtre. Si vous ne m'accordez point ce que je vous demande, vous ferez voir, par ce refus, que votre attachement pour Argée n'étoit point ſincere ; & que ſi vous avez autrefois réſiſté à mes ſollicitations, votre dureté naturelle en a été cauſe, & non cette fidélité pour votre ami, que vous me remettiez ſans ceſſe devant les yeux, puiſqu'alors notre intrigue eût été ſecrette, au lieu qu'aujourd'hui mon déshonneur ne peut manquer d'éclater.

Tout ce préambule, lui répondit Philandre, eſt inutile avec un homme auſſi diſpoſé que moi à ſervir Argée. Quoiqu'il reconnoiſſe mal l'amitié conſtante que j'ai pour lui, je ne lui impute point mon malheur. Quelque oppoſée que me ſoit la fortune, quelque mauvaiſe opinion qu'on ait de moi, je ſuis prêt à expoſer ma vie pour un ami qui m'eſt toujours également cher : que ſouhaittez-vous que je faſſe ? Il faut, reprit-elle, que vous donniez la mort à celui qui prétend nous déshonorer ; & ne penſez pas qu'il y ait dans ce que je vous propoſe, le moindre péril à craindre pour vous : voici un ſûr moyen de l'exécuter. Morand doit revenir ici cette nuit ; je lui ai donné rendez-vous ſur les neuf heures du ſoir, & à un ſignal, dont nous ſommes convenus, je l'introduirai ſecrettement dans la maiſon. Vous pourrez très facilement vous cacher dans ma chambre, où il n'y aura point de lumiere : là vous attendrez ce lâche, juſqu'à ce que l'ayant fait déſarmer, je vienne le livrer nud, & ſans défenſe, entre vos mains. Ce fut ainſi que

cette déteſtable femme, ou plutôt que cette furie infernale, trama l'horrible complot de faire périr ſon époux. Dès que la nuit, qu'elle deſtinoit à l'exécution de ce crime, fut venue, elle tira mon frere de la priſon, & elle le conduiſit dans ſa chambre, où elle eut ſoin de le munir d'une épée. Tout ſe paſſa comme elle l'avoit prévu : les projets criminels ne réuſſiſſent que trop ſouvent. Philandre, croyant venger ſon ami, le traita lui-même de la maniere la plus cruelle, & en même-tems la plus éloignée de ſa penſée : il lui donna ſur la tête, qui étoit ſans armes, un ſi furieux coup, qu'il la lui fendit juſqu'à la poitrine, & le fit expirer ſur-le-champ. Il remit enſuite l'épée dont il s'étoit ſervi, entre les mains de Gabrine, c'eſt le nom de ce monſtre exécrable, qui ſemble n'avoir reçu le jour que pour la perte commune de tous ceux qui ont le malheur de l'approcher. La perfide, qui avoit ſi bien diſſimulé ſa mauvaiſe intention, voulut alors que Philandre connût quel étoit celui à qui il venoit d'ôter la vie. A la lueur d'un

d'un flambeau, elle lui fit voir le corps de ſon cher Argée; & auſſitôt elle lui dit, que s'il ne répondoit à l'amour qu'elle avoit pour lui depuis long-tems, elle divulgueroit ſon action, ſans qu'il lui fût poſſible de la nier, & qu'elle le feroit périr comme un traître & comme un aſſaſſin : à quoi elle ajouta, que s'il ne craignoit point de mourir, la crainte d'une mort infamante devoit du moins le toucher.

Inſtruit de ce qu'il venoit de faire, Philandre fut également ſaiſi d'effroi & de douleur. Peu s'en fallut, que dans ſon premier mouvement, il ne ſe jettât ſur Gabrine, & qu'au défaut d'autres armes, il ne la mît en pieces avec ſes dents & ſes ongles : la penſée du lieu où il ſe trouvoit en ce moment, fut la ſeule raiſon qui l'en empêcha. Tel qu'un navire expoſé ſur les ondes à deux vents contraires, eſt tantôt pouſſé en avant, tantôt en arriere, & eſt enfin réduit à ſuivre l'impreſſion du plus violent des deux : de même mon frere, agité de deux mouvemens oppoſés, ſuivit à la fin celui des deux qu'il crut le moins

mauvais. Le danger où il se trouvoit de mourir déshonoré, supposé que le meurtre vînt à être découvert, se présenta si vivement à son esprit, que malgré la répugnance horrible qu'il se sentoit pour Gabrine, la crainte d'une mort infame fut néanmoins plus forte en lui que son aversion pour elle; & il lui promit, avec serment, qu'il l'épouseroit, à condition qu'elle le tirât d'un si grand péril. Ce fut ainsi que cette indigne femme obtint ce qu'elle avoit tant souhaité. Mon frere vint ensuite nous joindre avec elle, laissant de lui une odieuse mémoire dans le pays qu'il abandonnoit. L'ami à qui il avoit si imprudemment ôté la vie, fut depuis ce tems-là toujours présent à sa pensée, aussi-bien que le malheur de se voir uni à une femme, qui surpassoit en cruauté, & Progné & Médée. Il n'auroit pas manqué de lui arracher une vie criminelle, dès qu'il fut en liberté, s'il n'avoit été retenu par son serment: il la laissa vivre, mais ce ne fut que pour la haïr & la détester. La joie n'eut plus depuis aucun accès dans son cœur: il

ſoupiroit ſans ceſſe : tous ſes diſcours ſe reſſentoient de la triſteſſe dont ſon ame étoit remplie. Il devint ſemblable à Oreſte, que les Furies vengereſſes tourmenterent ſans relâche, après qu'il eut maſſacré Clitemneſtre avec ſon infame Adultere. Sa douleur fut ſi forte & ſi durable, qu'il tomba enfin dans une très fâcheuſe maladie.

Cependant Gabrine, voyant combien elle étoit inſupportable à Philandre, paſſa à ſon égard de l'amour à la haine : elle eut pour lui les mêmes ſentimens qu'elle avoit eus pour Argée ; & elle réſolut de ſe défaire de ce nouveau mari, comme elle avoit fait du premier. Elle s'adreſſa pour cet effet à un vieux Médecin, homme très propre à lui rendre un pareil ſervice, & bien plus capable d'empoiſonner ſes malades que de les guérir ; & pour l'engager à faire ce qu'elle deſiroit, elle lui promit encore plus qu'il ne lui demanda. J'étois préſent, avec pluſieurs autres, quand ce malheureux vint dans la chambre de mon frere, & lui préſenta la boiſſon mortelle, en

l'aſſurant qu'elle lui rendroit une parfaite ſanté. Alors cette perfide épouſe, voulant faire périr en même-tems le complice de ſon crime, & peut-être ſe diſpenſer de lui payer ce qu'elle lui avoit promis, arrêta le Médecin, au moment même que mon frere alloit prendre de ſa main le vaſe empoiſonné, & lui dit : Vous auriez tort de trouver étrange que je m'intéreſſe à la vie d'un époux qui m'eſt ſi cher : pour me convaincre qu'il n'y a rien de dangereux dans le breuvage que vous lui préſentez, vous ne pouvez refuſer d'en faire vous-même l'eſſai. Jugez, Seigneur, quel dût être à ce diſcours le trouble de ce méchant Vieillard. Comme il n'avoit pas le loiſir de délibérer ſur ce qu'on lui propoſoit, pour ne donner aucun ſoupçon, il ſe détermina à boire une partie de ce qui étoit dans le vaſe ; & le malade, raſſuré par ſon exemple, avala ſans défiance tout le reſte. Un épervier, qui tient dans ſes ſerres l'étourneau qu'il a pris, & qui ſe voit tout-d'un-coup diſputer ſa proie par un avide chien, qui étoit ſon compagnon de chaſſe, ſe trouve

précisément au même état où fut le Médecin, qui, comptant déja sur une grosse somme d'argent, vit détruire toute son espérance par celle qu'il croyoit d'intelligence avec lui. Puisse-t-il en arriver autant à tous ceux qui se laissent séduire par l'appas d'un gain criminel. Mais écoutez jusqu'à quel point cette indigne femme poussa l'audace & la méchanceté. Dès que le Vieillard pervers eut été contraint de boire ce qu'il avoit destiné à un autre, il se mit en devoir d'aller chez lui, afin d'y prendre sur-le-champ du contrepoison. Gabrine, qui s'en douta, ne voulut jamais lui permettre de sortir : il faut que vous restiez, lui dit-elle, jusqu'à ce que la médecine ait fait son effet ; par-là, nous jugerons plus sûrement de sa bonté. Il eut en vain recours aux prieres : en vain il lui offrit de renoncer à la somme dont ils étoient convenus ensemble ; il ne put rien obtenir d'elle. Quand il vit à la fin qu'il lui étoit impossible d'éviter la mort, plein de désespoir, il nous découvrit la vérité : il déclara tout ce qui s'étoit passé entre lui & Gabrine, qui

fut aifément convaincue ; après quoi, ce fcélérat mourut de la même maniere dont il en avoit fait mourir bien d'autres, & il fuivit de près mon frere, à qui la violence du poifon avoit déja fait perdre la vie. A l'égard de fa perfide époufe, fitôt que nous fûmes de quoi elle étoit coupable, nous l'enfermâmes dans un cachot, réfervant à ce monftre de cruauté le fupplice du feu, que fes crimes méritoient.

Hermotime vouloit continuer, & apprendre à Zerbin comment Gabrine s'étoit fauvée de la prifon où on l'avoit enfermée : mais la douleur que lui caufoit fa bleffure, le fit tomber en foibleffe. Deux Ecuyers, qui l'accompagnoient, firent promptement un brancard, avec des branches, & ils le coucherent deffus, afin de pouvoir le transporter de ce lieu. Le Prince d'Ecoffe lui marqua beaucoup de regret de l'avoir mis dans un état fi fâcheux. Il lui dit, que felon l'ufage établi entre les Chevaliers, il s'étoit cru obligé de défendre la femme qui étoit avec lui ; & que d'ailleurs, il avoit donné fa parole qu'il ga-

fantiroit particulierement celle-ci de toute infulte ; & il ajouta, qu'en toute autre chofe il étoit prêt à lui rendre tous les fervices dont il feroit capable. Hermotime lui dit feulement, qu'il fongeât à fe défaire de cette méchante femme, avant qu'elle pût lui jouer quelque mauvais tour, qui le feroit repentir, trop tard, de ne s'être point défié d'elle. Gabrine tenoit pendant ce tems-là les yeux baiffés, comme une perfonne confondue par la vérité de ce qu'elle entendoit. Zerbin pourfuivit fon chemin avec elle : il la maudiffoit en lui-même, d'avoir été caufe du traitement qu'il avoit fait à Hermotime ; & s'il s'étoit d'abord fenti du dégout pour cette Vieille, pleinement inftruit de tous fes forfaits, il avoit alors pour elle une fi furieufe averfion, qu'il ne pouvoit fe réfoudre à la regarder. Elle de fon côté, qui s'appercevoit combien elle étoit odieufe au Prince d'Ecoffe, n'avoit pas pour lui des fentimens plus favorables : elle lui rendoit haine pour haine ; & la mauvaife volonté qu'elle lui portoit au fond du cœur, étoit clairement

marquée sur son visage. Avec cette bonne intelligence, ils marchoient ensemble au travers de la forêt, lorsque, sur le soir; des cris qu'ils entendirent, accompagnés de cliquetis d'armes, leur firent juger qu'il devoit y avoir quelque grand combat aux environs du lieu où ils se trouvoient. Pour s'en éclaircir, Zerbin piqua aussitôt son cheval de ce côté-là : Gabrine le suivit. Nous verrons ce que c'étoit dans l'autre Chant.





CHANT XXII.

BEAUTÉS dont le cœur ſenſible, mais fidele, ſe contente d'un ſeul Amant : vous qu'on trouve en ſi petit nombre parmi celles de votre ſexe, je vous prie de me pardonner tout le mal que j'ai dit de Gabrine, comme auſſi celui qu'il pourra m'arriver d'en dire encore. J'ai peint cette méchante Vieille telle qu'elle étoit ; & j'ai dû le faire, puiſqu'une perſonne, qui a tout pouvoir ſur mon eſprit, a exigé de moi que je ne diſſimulerois point la vérité. Quel tort, après tout, un pareil récit peut-il faire aux femmes qui ſont vraiment eſtimables ? La trahiſon du ſcélérat qui vendit aux Juifs ſon divin Maître, a-t-elle nui aux autres Apôtres ? Ce n'eſt point une tache à la mémoire d'Hypermneſtre, d'avoir été ſœur des cruelles Danaïdes. Pour une femme,

que la fidélité de l'hiſtoire m'oblige de blâmer, j'en louerai cent, s'il le faut; & je ſuis prêt à rendre leur gloire plus brillante que l'Aſtre du jour. Mais pour en revenir à l'ouvrage que j'ai entrepris, & qui, par ſa variété, plaira ſans doute au plus grand nombre; je diſois tout-à-l'heure que Zerbin entendit près de lui du bruit & des cris. Il pouſſa donc ſon cheval dans un chemin creux, qui étoit entre deux montagnes; & il n'alla pas loin, ſans rencontrer dans le vallon un Chevalier qui avoit perdu la vie. Je vous apprendrai ſon nom: mais il faut auparavant que je quitte la France, pour aller rejoindre en Orient le Paladin, que nous avons laiſſé dans cette ville habitée par de barbares femmes.

Après qu'Aſtolfe les eut toutes miſes en fuite, par le ſon effroyable de ſon cor, & que ſes compagnons de voyage, ſaiſis d'une égale frayeur, eurent levé l'ancre pour s'enfuir auſſi: le Prince Anglois, délivré par ce moyen d'un grand péril, ſortit de la ville, & prit la route d'Arménie. Au bout de quelques jours il entra dans la Natolie,

& s'en alla à Burſe : d'où, continuant ſon chemin, il paſſa l'Helleſpont, & vint en Thrace. Il marcha le long du Danube ; &, comme ſi ſon cheval eut eu des aîles, en moins de vingt jours il traverſa la Hongrie, la Moravie, la Boheme & la Franconie. Il paſſa enſuite le Rhin, ſe rendit par la forêt d'Ardenne à Aix-la-Chapelle, vint en Brabant, puis en Flandre, où il s'embarqua. Le vent de nord, qui lui étoit très favorable, le fit aborder en Angleterre ſur le midi ; & il piqua ſi bien Rabican, qu'il arriva à Londres le ſoir du même jour. Il apprit en cette ville que le Roi Othon, ſon pere, étoit aſſiégé depuis pluſieurs mois dans Paris, & que preſque toute la Nobleſſe Angloiſe, excitée par l'exemple de ce Prince, venoit de partir pour aller à ſon ſecours. Cette nouvelle lui fit auſſitôt prendre le deſſein de paſſer en France : il retourna au même port où il avoit abordé, & il s'y rembarqua, afin de ſe rendre à Calais. Un petit vent, qui ſembloit ne faire d'abord que flatter mollement la ſuperficie des eaux, ſe renforça

peu-à-peu, & devint à la fin si violent, que le Pilote, craignant de faire naufrage, fut contraint de lui présenter la pouppe, & de s'écarter ainsi de la route qu'il tenoit. Le vaisseau, après avoir été poussé, tantôt à droite, tantôt à gauche, selon qu'il plaisoit aux ondes agitées, entra enfin dans la Seine, au voisinage de Rouen.

Sitôt qu'Astolfe eut atteint le rivage tant souhaité, il fit seller Rabican, se couvrit de ses armes, ceignit son épée, & n'oublia point ce merveilleux cor, qui lui étoit plus utile que la compagnie de mille Guerriers. Il se mit ensuite en chemin; & après avoir traversé un bois, il arriva au pied d'une colline, sur le bord d'une claire fontaine. Il étoit l'heure du jour, où les troupeaux cessant de paître, se retirent, ou dans une étable, ou dans la cavité de quelque rocher, pour s'y mettre à l'abri de la chaleur. Le Paladin qui avoit fort chaud & fort soif, mit pied à terre, ôta son casque, & attacha son cheval à l'ombre: puis il vint à la fontaine en intention de s'y rafraîchir. Il n'avoit pas encore ap-

proché l'eau de ses lévres, lorsqu'un paysan, caché derriere un buisson, en sortit tout-d'un-coup, détacha promptement Rabican, monta dessus, & s'enfuit. Au bruit qu'il fit, Astolfe leva la tête, & vit ce qui se passoit; & aussitôt oubliant sa soif, il se mit à courir légerement après le larron. Celui-ci ne s'éloigna point au grand galop, ce qui eut été contraire au succès de son dessein: pour le faire réussir, tantôt il pressoit, tantôt il rallentissoit le pas du cheval qu'il avoit dérobé. Après qu'il eut fait assez de chemin, il sortit du bois, Astolfe le suivant toujours; & il entra dans ce château, où tant de Chevaliers étoient plus sûrement retenus que s'ils y avoient été prisonniers. Le Prince Anglois, retardé dans sa course par le poids de ses armes, n'y put entrer que quelque tems après lui. A peine fut-il à la porte, que tout l'espace qu'il venoit de parcourir s'évanouit à ses yeux; & quand il fut dans le château, il ne vit plus, ni le paysan, ni Rabican. Ne pouvant comprendre ce qu'étoit devenu son cheval, non plus que le

larron, il entra dans toutes les chambres de la maison : il alla en haut & en bas : il chercha en dedans & en dehors, & il ne trouva rien. Il passa ainsi tout le jour à faire une recherche inutile : enfin, honteux & fatigué de la peine qu'il s'étoit donnée, il soupçonna que ce lieu pouvoit être enchanté ; & la pensée lui vint de consulter le petit livre dont Logistille lui avoit fait présent afin qu'il pût y avoir recours dans un pareil besoin. Comme il le portoit toujours avec lui, il l'ouvrit, & la table du livre ne manqua pas de le renvoyer à l'endroit où étoit clairement enseigné le moyen de détruire le charme de ce château, & de tromper ainsi l'attente du Magicien, en donnant la liberté à tous ceux qu'il y retenoit. Il falloit pour cela, lever du seuil de la porte une grosse pierre, sous laquelle un Démon enchaîné opéroit tout le merveilleux qu'on remarquoit en cette demeure ; & dès que la pierre auroit été levée, le château devoit à l'instant disparoître.

Astolfe, brûlant d'envie de réussir dans

cette entreprise, déja se mettoit en devoir d'enlever la pierre, lorsqu'Atlant l'apperçut, & soupçonna son dessein : il comprit de quelle importance il étoit pour lui de s'y opposer promptement, & il eut à l'instant recours à un nouveau charme. Il changea la figure du Prince Anglois : de maniere qu'aux uns il paroissoit un géant, aux autres un paysan, à d'autres un brigand, chacun de ceux qui étoient dans le château lui trouvant la ressemblance de celui qu'il avoit vû dans la forêt. Aussitôt Roger, Bradamante, Gradasse, Brandimart, Irolde, Prasilde, & généralement tous ceux qui étoient dans ce palais enchanté, fondent sur le Paladin, afin de se venger sur lui du vol que le Magicien leur avoit fait, & ils l'attaquent tous ensemble, avec une égale furie. Pour se délivrer d'un si terrible danger, Astolfe eut besoin de recourir bien vîte à son cor; sans quoi il alloit immanquablement perdre la vie. Mais à peine en eut-il fait entendre l'horrible son, que tous ces Guerriers, saisis d'épouvante, prirent la fuite, comme une bande de pigeons

qui s'envolent au bruit d'un coup de fusil. Atlant lui-même, aussi effrayé que les autres, s'enfuit avec eux ; & le Magicien & tous ses prisonniers se sauverent chacun de leur côté. Il auroit fallu de plus forts liens que ceux qui tenoient les chevaux attachés dans les écuries, pour les contraindre d'y rester : ils les briserent, & suivirent les Chevaliers. Ce son épouvantable sembloit dire, tue, tue ; le château fut entierement abandonné : il n'y resta pas même une souris. Rabican s'enfuyoit avec les autres chevaux ; mais au sortir de la maison, il fut heureusement arrêté par le Prince Anglois.

Après qu'Astolfe eut mis en fuite le Magicien, il enleva la grosse pierre, sous laquelle il y avoit certaines figures & certains caracteres, qu'il est inutile ici de décrire. Il brisa tout, ainsi que son livre lui marquoit de le faire ; & au même instant le château s'en alla en brouillards & en fumée. Il trouva dans ce château le cheval aîlé, qui étoit attaché avec une chaîne d'or. C'étoit ce coursier merveilleux, dont

Atlant s'étoit servi pour transporter Roger chez Alcine : le même à qui Logistille avoit ensuite fait faire un mords, & sur lequel l'Amant de Bradamante étoit revenu en France, en parcourant dans les airs toute cette partie de la terre qui s'étend depuis les Indes jusqu'à la grande Bretagne. On peut se souvenir que l'Hyppogriffe ayant ôté sa bride, s'étoit envolé le jour même où Angélique avoit fait à Roger le sensible déplaisir de disparoître à ses yeux. Il étoit revenu aussitôt joindre son maître, au grand étonnement de tous ceux qui lui voyoient traverser les airs; & depuis ce tems-là, il n'avoit pas quitté le Magicien. Il ne pouvoit rien arriver à Astolfe de plus heureux, que de rencontrer cet admirable coursier, pour parcourir aisément tout ce qui lui restoit encore à voir de la terre & des mers, & pour faire en peu de tems le tour du monde. Il connoissoit l'Hyppogriffe par sa propre expérience : lui-même avoit éprouvé l'avantage de cette monture, lorsque Melisse le faisant mettre en croupe derriere elle, ils étoient sortis en-

ſemble des Etats de la méchante Fée, qui l'avoit transformé en myrte; & il avoit très bien retenu toutes les inſtructions que Logiſtille avoit données à Roger afin qu'il pût gouverner à ſon gré cet animal indocile. Ayant donc formé le deſſein de faire uſage du courſier aîlé, il lui mit ſur le corps la ſelle de ſon cheval; & des différentes brides qu'avoient laiſſées tous les chevaux qui s'étoient enfuis, il choiſit ce qui lui parut de plus propre à le bien emboucher. Il lui auroit à l'inſtant fait prendre l'eſſor, s'il n'avoit été retenu par le regret d'abandonner Rabican, qui, outre ſon incomparable légereté, devoit d'ailleurs lui être cher, puiſqu'il lui avoit ſervi à venir des Indes en France. Comme il aimoit mieux faire préſent d'un ſi bon cheval à quelqu'un de ſes amis, que de le laiſſer expoſé à tomber entre les mains du premier qui voudroit s'en emparer, il ſongea quelque tems aux moyens de le conſerver: puis il prit le parti d'attendre qu'il paſſât quelque Chaſſeur, ou quelque Villageois, dont il put ſe faire ſuivre,

afin de conduire son cheval à la ville la plus prochaine. Après donc que le Prince Anglois eut attendu toute la journée, sans qu'il passât personne ; le lendemain matin, les ténebres n'étant pas encore bien dissipées, il crut voir venir un Cavalier dans le bois. Mais si je veux continuer à parler d'Astolfe, il est à propos que je retourne auparavant à Roger & à Bradamante.

Quand ces deux Amans furent assez éloignés, pour que l'horrible son du cor ne frappât plus leurs oreilles, Roger se retournant vers sa Maîtresse, reconnut aussitôt celle que le charme d'Atlant l'avoit jusqu'alors empêché de reconnoître. Il embrassa dans le moment sa chere Bradamante, dont le visage se couvrit alors d'une aimable rougeur ; & qui, reconnoissant de son côté le jeune Guerrier qu'elle aimoit, ne pouvoit concevoir qu'une fatale illusion eût séduit si longtems ses yeux & son cœur. Pleins l'un & l'autre de la joie la plus vive, ils se serrerent mille fois dans leurs bras, ils se firent

les plus tendres careſſes ; & ce furent les premiers plaiſirs que leur permit de goûter l'ardeur mutuelle dont ils brûloient tous deux. Ils regreterent amerement tout le tems qu'ils avoient paſſé enſemble, à errer, ſans ſe connoître, dans le palais enchanté : ils regardoient ces jours qu'ils auroient pû employer d'une maniere charmante, comme des jours perdus pour eux. La fille d'Aimon accorda ſans peine à Roger toutes les faveurs qu'une fille ſage peut accorder à un Amant aimé. Enſuite elle lui dit : c'eſt tout ce que vous obtiendrez de moi, juſqu'à ce que je ſois devenue votre épouſe légitime : faites-moi demander en mariage à mon pere ; mais avant toutes choſes, commencez par recevoir le Baptême. Roger, qui non-ſeulement ſe ſeroit fait Chrétien, ainſi que ſon pere & ſes ayeux l'avoient été ; mais qui eut encore donné ſa vie pour plaire à Bradamante, lui répondit de cette maniere. Je ſuis prêt à me plonger dans l'eau pour l'amour de vous : je me jetterois même dans le feu ſi vous me l'ordonniez. A ces

mots le jeune Chevalier, qui brûloit d'envie d'être baptisé, pour épouser ensuite sa Maîtresse, prit avec elle le chemin de Vallombreuse : c'étoit le nom d'une Abbaye, aussi recommandable alors par sa régularité, que par ses richesses, & par le bon accueil qu'on y faisoit aux étrangers.

Au sortir de la forêt ils rencontrerent une femme, qui paroissoit livrée à une extrême douleur. Roger, toujours plein d'humanité & de politesse à l'égard de tout le monde, mais sur-tout à l'égard des Dames, voyant celle-ci, dont le visage agréable étoit baigné de pleurs, se sentit aussitôt ému de compassion. Il la salua honnêtement : puis il lui demanda quelle pouvoit être la cause des larmes qu'on lui voyoit répandre. Elle leva ses yeux humides, & adressant à Roger des regards pleins de douceur, elle lui parla ainsi. Puisque vous voulez, Seigneur, apprendre le sujet de mes larmes, je vous dirai que je pleure le triste sort d'un jeune homme aimable, qui doit aujourd'hui perdre la vie, dans un château peu éloi-

gné d'ici. Ce jeune homme étant devenu amoureux d'une belle Princesse, fille du Roi Marsile, s'étoit revêtu d'un habit de femme : il composoit adroitement ses yeux & sa voix ; & à la faveur de ce déguisement, il passoit les nuits avec sa Maîtresse, sans que personne soupçonnât leur intrigue. Mais les choses les plus secrettes se découvrent à la fin. Quelqu'un reconnut cet Amant caché : celui-là en fit confidence à deux autres ; & ceux-ci l'apprirent à un plus grand nombre : de sorte que le Roi lui-même en étant instruit, envoya avant-hier un de ses Officiers, qui, après avoir enlevé les deux Amans dans leur lit, les a fait enfermer séparément dans une tour. Il n'y a pas d'apparence que cette journée se passe, sans que le malheureux jeune homme périsse d'une maniere cruelle ; car il a été condamné à expirer dans les flammes. Je suis sortie du château pour n'être pas témoin d'un spectacle si barbare : mais ces flammes dévorantes, qui vont réduire en cendres un jeune homme si bien fait & si aimable, sont toujours

présentes à mon esprit ; & je sens que cette pensée empoisonnera tous les plaisirs que je pourrois goûter pendant le reste de ma vie.

Bradamante, qui écoutoit avec attention, se sentit vivement attendrie au récit de cette femme : elle en fut aussi émue, que si le jeune homme dont on lui parloit eut été son frere ; &, comme on le verra, son émotion n'étoit pas sans fondement. Elle s'adressa aussitôt à Roger, & lui dit : pouvons-nous mieux signaler notre valeur, qu'en délivrant cet infortuné ? Puis se retournant vers la femme affligée ; tâchez, lui dit-elle, de nous introduire dans le château ; & si celui que vous pleurez voit encore le jour, je vous réponds qu'il ne mourra point. Roger voyant l'attendrissement où étoit Bradamante, sur le sort de ce jeune homme, fut épris d'une égale ardeur pour l'aller secourir. Qu'attendons-nous ? dit-il à cette femme, qui ne cessoit de verser des pleurs ; il n'est pas question ici de larmes, il faut un prompt secours : allons arracher d'entre mille épées, celui

qui eſt menacé d'un ſort ſi cruel ; & faites ſeulement en ſorte que nous n'arrivions pas trop tard. L'air intrépide de ces deux Guerriers, & l'aſſurance avec laquelle ils parloient, firent renaître l'eſpérance dans le cœur de cette femme déſolée. Mais comme elle étoit moins inquiéte de la longueur du chemin, que des obſtacles qui ſe rencontroient ſur la route, elle fut quelque tems à penſer en elle-même : puis elle dit. Il y a deux chemins qui conduiſent au château. En prenant le plus court & le plus aiſé, nous pourrions y arriver aſſez tôt : mais nous ſommes malheureuſement contraints de prendre le plus long ; & ce chemin eſt ſi difficile & ſi rempli de détours, que la journée ne ſuffira pas pour nous rendre où nous avons deſſein d'aller. Eh ! pourquoi ne pas prendre le plus court ? lui dit Roger. C'eſt, reprit-elle, parcequ'on trouve ſur cette route un autre château, appartenant aux Comtes de Poitiers, où Pinabel, fils d'Anſelme de Hauterive, & le plus méchant des hommes, a établi, depuis trois jours ſeulement,

ſeulement, une coutume très injuſte. Tous les Chevaliers & toutes les Dames, qui paſſent devant ce château, ſont obligés d'y laiſſer, les uns leurs armes & leurs chevaux, & les autres leurs robes. Quatre Guerriers, des plus vaillans qu'on ait encore vûs en France ou ailleurs, ſe ſont engagés, par ſerment, à maintenir ce déteſtable uſage; & afin que vous jugiez ſi le ſerment qui les lie eſt bien légitime, je vais vous raconter de quelle maniere cela s'eſt paſſé.

Vous ſaurez, pourſuivit-elle, que Pinabel a pour Maîtreſſe une femme exceſſivement arrogante, & du plus mauvais caractere du monde. Un jour qu'ils alloient enſemble en quelqu'endroit, ils rencontrerent un Chevalier qui menoit une Vieille en croupe. La Maîtreſſe de Pinabel s'étant aviſée mal-à-propos de railler cette Vieille, le Chevalier qui la conduiſoit ne put l'endurer: il fit mordre la pouſſiere à Pinabel, dont le courage ne répond pas à la fierté. Il ordonna enſuite à ſa Maîtreſſe de mettre pied à terre, & de ſe dépouiller de

ſes habits, pour qu'on vît ſi elle avoit la taille droite ou non; & ayant fait revêtir la Vieille des mêmes habits que l'autre venoit de quitter, il la fit monter ſur le cheval de cette impertinente railleuſe, qu'il laiſſa à pied au milieu du chemin. Cette femme altiere, de qui l'orgueil venoit d'être ſi étrangement humilié, fut épriſe à l'inſtant d'un violent deſir de vengeance. Elle dit à ſon Amant, toujours prêt à la ſeconder quand il eſt queſtion de mal faire, qu'il n'y avoit plus de plaiſir ni de repos à eſpérer pour elle, juſqu'à ce qu'elle eût trouvé le moyen d'ôter à mille Chevaliers leurs armes & leurs chevaux, & de dépouiller mille femmes de leurs robes. Le jour même qu'elle avoit eſſuyé cet affront, quatre Chevaliers, arrivés tout nouvellement d'un pays fort éloigné, vinrent par haſard au château de Pinabel. Ils ſe nomment Griffon, Aquilant, Sanſonet & Guidon le Sauvage: celui-ci eſt encore fort jeune, & ils ſont tous quatre d'une vaillance que rien n'égale. Pinabel les reçut chez lui, avec une politeſſe qui

n'étoit qu'apparente ; car la nuit d'après, il les fit arrêter dans leurs lits, & ne leur donna point la liberté, qu'ils ne lui eussent promis, avec serment, que pendant un an & un mois ils ôteroient armes & cheval à tout autant qu'il se présenteroit de Chevaliers ; & qu'ils feroient pareillement laisser leurs robes & leurs montures, à toutes les Dames qui se trouveroient avec eux. Tel est le serment que ces quatre Chevaliers ont fait, quoiqu'à regret, & très involontairement. Ils ont tant de valeur, que personne ne peut leur résister ; & déja grand nombre de Guerriers ont éprouvé, aux dépens de leurs armes & de leurs chevaux, combien ils sont redoutables. Voici de quelle maniere ils en usent. Dès qu'il paroît un Chevalier, ils tirent au sort, à qui d'entr'eux se présentera pour le combattre ; & si celui qui combat le premier a le malheur d'être désarçonné, les trois autres sont obligés de marcher contre le vainqueur, & de l'attaquer tous trois ensemble. Jugez s'il est possible de tenir contre ce nombre de

Guerriers, dont un ſeul eſt ſi à craindre. D'ailleurs, il ne convient pas au deſſein que vous avez, d'en différer d'un ſeul moment l'exécution. Le courage qui éclate en vous, me fait préſumer que vous remporterez l'avantage du combat : mais cette victoire à remporter vous coûtera un tems précieux ; & ſi vous voulez ſauver le jeune homme qui eſt expoſé à un ſi grand péril, vous n'avez pas un inſtant à perdre. N'entrons point dans ces raiſons, lui dit Roger : marchons par le plus court : faiſons ce qui dépend de nous ; & que le Maître du monde diſpoſe enſuite du reſte à ſon gré : ou s'il ne veut pas en ordonner, que la fortune ſeule en décide. Vous jugerez du moins, par le combat que nous allons livrer, ſi nous ſommes capables de garantir ce jeune homme du cruel ſupplice, auquel vous nous dîtes qu'il a été condamné pour un ſi léger ſujet. Alors cette femme, ſans rien répondre, les conduiſit par le chemin qu'ils ſouhaitoient.

A peine eurent-ils fait une lieue, qu'ils

arriverent à la porte de ce château où il falloit laiſſer ſes armes, ſi l'on n'aimoit mieux s'expoſer à perdre la vie. Dès qu'on les découvrit du haut d'une tour, on ſonna une cloche ; & auſſitôt il ſortit du château un vieillard, monté ſur un cheval d'une taille aſſez médiocre. Cet homme vint à eux au trot, & leur cria de loin, arrêtez, & payez le droit que tout le monde paie ici : je vais vous apprendre ce que c'eſt, ſi vous l'ignorez. Il leur conta tout de ſuite la coutume que Pinabel avoit établie ; & il finit en leur donnant le conſeil qu'il avoit déja donné à pluſieurs autres. Croyez-moi, mes enfans, leur dit-il, laiſſez ici vos armes & vos chevaux : faites dépouiller de ſes habits la Dame qui eſt avec vous ; & ne vous expoſez point à périr, en voulant combattre de ſi formidables Guerriers. On trouve par-tout des armes, des chevaux & des habits ; mais la vie ne ſe retrouve point quand une fois on l'a perdue. Finiſſez ce vain propos, lui dit Roger ; il me faut autre choſe que des menaces, pour m'en-

gager à laiſſer ainſi mon cheval & mes armes ; & je ſuis bien ſûr que mon compagnon n'eſt pas plus diſpoſé que moi à faire ce que vous nous conſeillez. Nous ſommes inſtruits de l'uſage qui s'obſerve en ce lieu : nous y ſommes mêmes venus exprès, pour voir ſi la fortune ſecondera notre courage. Que ces redoutables Guerriers contre qui nous devons combattre, paroiſſent donc ſans différer : il nous reſte encore du chemin à faire, & nous n'avons pas le loiſir d'attendre. Vous n'attendrez pas non plus, reprit le Vieillard : en voici déja un qui s'avance pour vous ſatisfaire ; & en effet, il parut dans le moment même un Chevalier, revêtu d'une cotte d'arme rouge, toute parſemée de fleurs blanches. Bradamante pria Roger de la laiſſer combattre la premiere : mais il s'y oppoſa conſtamment : il voulut courir ſeul tout le riſque du combat ; & la fille d'Aimon fut contrainte de ſe ſoumettre aux deſirs de ſon Amant. Roger demanda enſuite au Vieillard quel étoit le nom du Chevalier qui venoit à eux. Il ſe nomme

Sanſonet, lui dit-il ; la cotte d'arme dont il eſt couvert, me fait juger que c'eſt lui. Ces deux Guerriers ayant pris du champ, ſans ſe dire un mot, coururent bientôt l'un contre l'autre avec impétuoſité.

Dans le même tems Pinabel étoit ſorti de ſon château, ſuivi de pluſieurs hommes à pied, & toujours prêts à dépouiller de leurs armes les Chevaliers qui avoient le malheur d'être abbattus. Roger & ſon adverſaire étoient armés de deux énormes lances, faites d'un chêne encore verd : elles avoient deux palmes de circonférence, & elles étoient preſque également groſſes d'un bout à l'autre. Sanſonet en avoit fait faire plus de dix toutes pareilles, dont le bois avoit été coupé ſur pied dans une forêt voiſine. Il auroit fallu avoir un bouclier & une cuiraſſe auſſi durs que le diamant, pour pouvoir réſiſter aux atteintes de ces lances ; & le fer en étoit ſi fort & ſi bien trempé, qu'il auroit pû percer une enclume. Sanſonet, qui en avoit fait apporter deux ſur le champ de bataille, en donna une à Roger, & retint l'autre pour

lui. Ils se rencontrerent au milieu de leur course, & s'atteignirent tous deux à leurs écus. Celui de Roger, qui avoit fait suer les Démons en le forgeant, soutint aisément le coup; & pour y résister, il devoit être en effet impénétrable. C'étoit l'écu d'Atlant, dont j'ai déja tant parlé: le même qui par son éclat faisoit tomber demi morts tous ceux dont les yeux en étoient frappés: aussi Roger ne le découvroit-il jamais que dans un besoin pressant. Mais le bouclier de Sansonet, qui n'avoit pas été forgé par de si habiles mains, ne put soutenir cette rude atteinte. Semblable à la foudre, le fer de Roger se fit un passage au travers; & Sansonet, blessé au bras gauche, & mal garanti par son écu, fut contraint de mesurer la terre. Des quatre défenseurs de cette coutume inique, ce Guerrier fut le premier qui manqua de remporter la victoire. La fortune n'est pas toujours également propice: tel qui a commencé par s'applaudir de ses faveurs, éprouve ensuite ses disgraces.

Dès que Sansonet eut été abbattu, ce-

lui qui obſervoit le combat du haut d'une tour, donna le ſignal pour faire ſortir du château les trois autres Chevaliers. Cependant Pinabel s'étoit approché de Bradamante, afin d'apprendre d'elle le nom du vainqueur. La juſtice céleſte, qui vouloit enfin punir ce traître comme il le méritoit, avoit permis que Pinabel montât ce jour-là le même cheval qu'il avoit enlevé à la Guerriere, après qu'il l'eut fait tomber dans la grotte de Merlin. Il ne doutoit point qu'elle n'y eût perdu la vie : une branche d'arbre néanmoins, ou plutôt ſon heureux ſort la lui avoit conſervée, ainſi que nous l'avons dit plus haut. Il y avoit alors huit mois que s'étoit paſſée cette aventure, dont il eſt aiſé de ſe rappeller le ſouvenir. La fille d'Aimon reconnut d'abord ſon cheval : puis faiſant attention à l'air, à la voix & au viſage de Pinabel, elle n'eut pas de peine à le reconnoître auſſi. Voilà, dit-elle à l'inſtant, le perfide qui a voulu me faire périr : la vengeance divine le conduit ici ; faiſons-lui porter la peine de ſon crime. Menacer Pinabel, &

l'attaquer avec furie, fut une même chose pour Bradamante. Elle commença par lui couper le chemin de son château, afin qu'il ne pût s'y sauver comme un renard dans son terrier : tellement que saisi de frayeur, le lâche ne songea seulement point à se défendre : il mit toute sa confiance dans la vîtesse de son cheval ; & poussant de grands cris, il s'enfuit à toute bride dans la forêt. La Guerriere le poursuit vivement : toujours prête à le percer, elle lui tient sans cesse l'épée dans les reins. Ils font l'un & l'autre retentir le bois de leurs cris : mais on ne les entend point du château, où tout le monde est attentif au combat de Roger contre ses trois adversaires.

Griffon, Aquilant & Guidon, ayant avec eux cette femme vindicative, qui avoit établi l'usage pervers qu'on observoit en ce lieu, étoient sortis ensemble de la forteresse. Comme ces Guerriers préferoient la mort à une vie accompagnée de blâme, ils étoient pénétrés de douleur & pleins de confusion, de se voir

réduits à marcher tous trois contre un ſeul homme. La cruelle Maîtreſſe de Pinabel leur remettoit devant les yeux le ſerment qui les lioit : elle leur rappelloit l'engagement qu'ils avoient pris de maintenir l'uſage, & de la venger. Je vous réponds ſur ma tête, lui dit Guidon, que j'abattrai ce Chevalier : ſi je puis le vaincre ſeul, pourquoi ſerois-je obligé de l'attaquer avec deux autres ? Les braves fils d'Olivier diſoient la même choſe : chacun d'eux vouloit combattre Roger ſeul, & conſentoit à perdre la vie, s'il n'avoit l'avantage dans le combat. A quoi bon tant de diſcours, répondit cette femme altiere : je vous ai amenés ici pour dépouiller ce Chevalier de ſes armes, & non pour introduire de nouvelles Loix. C'étoit lorſque je vous tenois en priſon, qu'il falloit me faire ces remontrances ; il eſt à préſent trop tard : ceſſez de vous vanter ſi mal à propos, & conformez-vous à l'uſage. D'un autre côté Roger les défioit au combat. Voici mes armes, leur diſoit-il : voici mon cheval, dont le har-

nois eſt tout neuf : la Dame qui m'accompagne eſt prête à laiſſer ſa robe, en cas que je ſois vaincu : qu'attendez-vous donc à voir ſi ces dépouilles vous reſteront ? Les paroles piquantes de Roger, jointes aux reproches que leur faiſoit la Maîtreſſe de Pinabel, engagerent enfin les trois Chevaliers, quoique honteux de leur action, à marcher enſemble contre l'ennemi qui les défioit. Les deux vaillants freres coururent les premiers : Guidon qui n'étoit pas ſi bien monté qu'eux, les ſuivit à peu de diſtance.

Roger tenoit encore la même lance, dont il venoit d'abattre Sanſonet. Il avoit au bras gauche l'écu enchanté d'Atlant, à l'éclat duquel les yeux ne pouvoient réſiſter. Jamais il ne découvroit ce merveilleux écu, que dans le plus extrême beſoin ; & il n'avoit encore eu que trois fois recours à ſon dangereux éclat. Les deux premieres fois, ce fut quand il abandonna le ſéjour voluptueux d'Alcine ; & il faut convenir qu'alors le péril étoit grand pour lui. Il s'en étoit ſervi la troiſieme fois pour

empêcher le Monstre marin de dévorer cette belle Princesse, qui fut depuis si peu reconnoissante à son égard. Hors ces trois occasions où il avoit fait usage de l'écu du Magicien, il le tenoit toujours caché sous un voile, qu'il pouvoit néanmoins ôter aisément quand il le jugeoit à propos. Couvert de cet écu, Roger alla au-devant des trois Chevaliers, avec autant d'assurance que s'il n'eut eu à combattre que des enfans. Il atteignit rudement Griffon au haut de son bouclier; & le fils d'Olivier, après avoir chancelé quelque tems, tomba à la fin, & se trouva étendu loin de son cheval. Ce qui détermina sa chûte, fut qu'ayant de même atteint Roger à l'écu enchanté qu'il portoit, le fer de la lance qui ne donna que de biais, glissa sur l'acier poli de l'écu, & en glissant il déchira une partie du voile dont il étoit couvert. Aquilant frappa aussi Roger au même endroit, & presque en même tems que Griffon: de sorte que le reste de la couverture étant emporté par ce dernier coup, l'éclat du bouclier donna à plein dans les yeux des

deux freres, & les renversa tous deux. Guidon qui les suivoit, eut le même sort: ils tomberent chacun de leur côté éblouis & privés de tout sentiment.

Après que Roger eut fini sa course, il tourna bride, & revint l'épée à la main pour combattre ses adversaires, dont il ignoroit la chûte. Mais il ne trouva plus d'ennemis: les trois Chevaliers, aussi bien que les gens de pied qui les accompagnoient étoient tombés par terre; & les chevaux pareillement étendus, battoient du flanc, comme s'ils avoient été près d'expirer. La surprise qu'eut d'abord Roger, cessa dès qu'il vit l'étoffe de soie déchirée, & pendante du même côté que son écu. Il chercha aussi-tôt des yeux sa chere Bradamante: il vint au lieu où il l'avoit laissée avant le combat; & ne l'y trouvant point, il crut qu'elle étoit allée seule secourir le jeune homme à qui ils avoient dessein de sauver la vie, de crainte qu'un trop long délai ne lui fût nuisible. Cette femme affligée qui les avoit conduits au Château de Pinabel, avoit été

renversée comme les autres : Roger la prit entre ses bras & la mit ainsi évanouie sur le coû de son cheval : d'un voile qu'elle portoit sur sa robe, il enveloppa de nouveau l'écu : puis il partit avec cette femme, qui n'ayant plus les yeux frappés de l'éclat fatal, revint à elle peu de tems après.

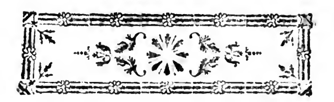
Le Chevalier étoit outré de depit, en songeant qu'il devoit la victoire à l'éclat de son bouclier : sa confusion étoit si grande, qu'il n'osoit lever les yeux. Comment pourrai-je, disoit-il en lui-même, réparer une faute si honteuse ? Je crois déja entendre les reproches qu'on va me faire, sur ce que j'ai remporté un avantage, où ma valeur a eu bien moins de part que la force des charmes. Comme il marchoit tout occupé de cette pensée, il rencontra heureusement en son chemin un puits profond, où les troupeaux rassasiés venoient se désaltérer pendant la chaleur du jour. Funeste écu, dit-il aussi-tôt, en adressant la parole au bouclier enchanté, tu ne m'exposeras plus à recevoir de pa-

reils affronts : celui que tu me fais aujourd'hui, fera le dernier que j'effuirai de ta part. A ces mots il defcend de cheval, il attache l'écu à une groffe & lourde pierre, & il les jette enfemble dans le puits, en ajoutant : puiffe l'onde où je te précipite, te dérober pour jamais aux yeux de tous les hommes, & cacher avec toi ma honte. Le puits étoit profond, & plein jufqu'au bord : l'écu étoit pefant, & la pierre auffi : ils allerent au fond l'un & l'autre, & furent à l'inftant couverts d'eau à une très grande hauteur. Cette action généreufe de Roger fut bientôt divulguée : la Renommée eut foin de la répandre dans tous les pays du monde. Plufieurs Guerriers inftruits de cette aventure, partirent de différens endroits, foit voifins foit éloignés, en intention de chercher l'écu merveilleux : mais comme ils ignoroient dans quel puits il avoit été jetté, ils ne purent jamais le trouver ; la femme qui accompagnoit Roger, & qui avoit publié on action, ayant toujours refufé de dire en quel lieu elle s'étoit paffée.

Les vaillans champions de Pinabel, que Roger venoit de vaincre avec tant de facilité, & qui étoient restés tous quatre aussi immobiles que des hommes de bois, reprirent l'usage de leurs sens quand il eut emporté avec lui son écu. Ils se releverent pleins d'étonnement de ce qui leur étoit arrivé, & ne cesserent de parler entr'eux de l'éclat terrible dont ils avoient été frappés. Pendant qu'ils s'entretenoient de cette merveille, la nouvelle leur vint sur le soir que Pinabel avoit été tué : mais ils n'apprirent point qui lui avoit ôté la vie. La valeureuse fille d'Aimon ayant atteint ce perfide à un passage étroit, lui avoit plongé plus de vingt fois son épée dans le corps : après quoi elle étoit remontée sur le cheval qu'il lui avoit dérobé, & s'étoit ensuite éloignée de la forêt où elle venoit de délivrer tout le pays d'une peste qui l'infectoit. Son dessein étoit de retourner à l'endroit où elle avoit laissé Roger : mais elle ne put jamais en retrouver le chemin. Elle erra vainement sur les montagnes & dans les vallées : elle

parcourut tous les lieux des environs, sans que la fortune lui permît de rencontrer son Amant. Ceux qui prennent quelque plaisir à mes récits, en verront la suite dans l'autre Chant.





CHANT XXIII.

IL faut faire du bien aux autres, autant qu'on le peut: un ſervice rendu à quelqu'un eſt rarement ſans récompenſe, & s'il arrive qu'il ne ſoit pas récompenſé, du moins on ne court aucun riſque à le rendre; mais une offenſe ne s'oublie jamais, & tôt ou tard on ſe repent de l'avoir faite. Le proverbe nous dit que les montagnes reſtent toujours à leur place, au lieu que les hommes ſe rencontrent ſouvent. Que l'exemple de Pinabel ſerve à nous inſtruire. Ce ſcélérat fut à la fin puni comme ſes crimes le méritoient: Dieu, qui ne peut ſouffrir qu'on opprime les innocens, conſerva la vie à Bradamante; & il la conſervera de même à tous ceux dont l'ame aura de la candeur. Le traître croyoit la fille d'Aimon enſevelie au fond de cette caverne, où il l'avoit pré-

cipitée : loin de penser qu'elle se vengeroit un jour de sa perfidie, il ne comptoit pas même la revoir jamais. Il ne lui servit de rien de se trouver dans le voisinage des Forteresses qui appartenoient à son pere : car le Château d'Hauterive, situé sur une montagne voisine de Poitiers, n'étoit pas éloigné de là, & c'étoit dans ce Château que demeuroit le vieux Comte Anselme, pere de Pinabel. Environné de ses amis, dont il avoit un si grand besoin, ce méchant homme n'en fut point secouru : ses prieres & ses larmes ne toucherent point de pitié Bradamante ; elle lui ôta la vie au pied de cette montagne, sans que personne se mît en devoir de l'en empêcher.

Après que la Guerriere se fut ainsi vengée de celui qui avoit eu dessein de la faire périr, elle voulut aller rejoindre Roger : mais le sort qui s'opposoit à son desir, la fit égarer dans un sentier, qui la conduisit à l'endroit où le bois étoit le plus épais & le plus sauvage. Le Soleil alors étoit sur le point de faire place aux étoiles ; de sorte

que Bradamante ne ſachant plus où tourner ſes pas, réſolut de s'arrêter en ce lieu. Elle s'y coucha ſur l'herbe tendre, & y paſſa la nuit, partie à dormir, partie à contempler Jupiter, Saturne, Mars, Venus & les autres Planetes. Mais ſoit que ſes yeux fuſſent ouverts, ſoit que le ſommeil les fermât, l'idée du jeune Guerrier qu'elle aimoit, ne fut pas un ſeul moment abſente de ſon eſprit. La douleur dont elle avoit l'ame pénétrée, & le repentir de ſon imprudence, lui arrachoient ſouvent des ſoupirs. Comment ai-je pû, diſoit-elle, me livrer à la colere, au point de me faire entierement oublier ce que j'aime ? Encore ſi pour être en état de retrouver mon chemin, j'avois remarqué les endroits par où j'ai paſſé : mais non, j'ai tout négligé pour ne ſuivre qu'un aveugle couroux. Tels ou ſemblables diſcours échappoient à la fille d'Aimon ; & elle étoit occupée d'une multitude de penſées qu'elle n'exprimoit point par des paroles. Enfin les premiers rayons de l'Aurore, qu'elle attendoit avec impatience, paru-

rent du côté de l'Orient. Elle remonta aussi-tôt sur son cheval qui paissoit aux environs, & elle marcha vers cette lumiere naissante.

La Guerriere ne fit pas beaucoup de chemin sans sortir de la forêt; & elle se trouva au même lieu où avoit été ce Château fatal, dans lequel Atlant l'avoit tenue si long-tems enfermée avec son Amant. Astolfe après avoir mis une bride à l'Hippogriffe, attendoit en ce lieu que quelqu'un passât, à qui il pût confier Rabican. Comme le Prince d'Angleterre avoit ôté son armet, Bradamante le reconnut de loin : elle courut à lui & l'embrassa : puis levant la visiere de son casque, elle se fit aussi connoître au Paladin. Dans la nécessité où Astolfe se trouvoit alors, ce fut un bonheur singulier pour lui de rencontrer la fille d'Aimon. Il n'y avoit personne entre les mains de qui il put remettre plus sûrement son cheval, pour le lui garder jusqu'a ce qu'il revint : ainsi quoiqu'il vit toujours Bradamante avec plaisir, sa rencontre en cette occasion le combla de

joie. Ils s'embrasserent plusieurs fois l'un l'autre avec affection, & se demanderent réciproquement de leurs nouvelles : après quoi le Prince Anglois dit en lui-même ; si je veux parcourir la région qu'habitent les oiseaux, je ne dois pas différer mon départ. Il ouvrit aussi-tôt sa pensée à Bradamante, & lui montra en même tems le cheval aîlé, qui ne la surprit pourtant pas beaucoup, parceque déja deux fois elle lui avoit vû déployer son vol dans les airs. La premiere fois ce fut lorsqu'elle combattit Atlant; & la seconde, qui lui couta bien des soupirs & bien des larmes, ce fut lorsque l'Hippogriffe enlevant à ses yeux son cher Roger, le conduisit, par un chemin bien étrange, aux extrêmités de la terre. Astolfe lui dit ensuite qu'il vouloit lui confier Rabican, dont la vîtesse surpassoit même celle d'une fléche ; & il ajouta que dans le voyage qu'il projettoit, ses armes n'étant propres qu'a l'embarrasser par leur poids, il alloit aussi les lui laisser, afin qu'elle les fit porter à Montauban, où il les reprendroit à son retour. Il les lui don-

na en effet, auſſi-bien que la lance d'Argail, qui avoit la vertu d'abattre tous ceux qu'elle atteignoit. Le Paladin ne ſe réſerva que ſon épée & ſon cor, quoique ce dernier ſeul eut pû lui ſuffire, pour le délivrer de tous les périls. Il s'élança auſſitôt après ſur l'Hippogriffe, qu'il fit d'abord voler lentement, & à qui il permit enfin de prendre un eſſor ſi rapide, que Bradamante le perdit de vue en moins d'un inſtant. C'eſt ainſi qu'un Pilote quitte le port, & s'en éloigne d'abord avec lenteur, dans la crainte d'être pouſſé contre les écueils qui bordent le rivage; & quand il eſt à quelque diſtance des côtes, il déploie toutes ſes voiles, & s'abandonne à l'impétuoſité du vent.

Lorſqu'Aſtolfe fut parti, Bradamante ſe trouva fort embarraſſée de la commiſſion dont il venoit de la charger. Elle ne ſavoit comment faire conduire à Montauban le cheval de ſon couſin, ni par quelle voie elle y feroit porter ſes armes: d'autant plus que l'extrême impatience qu'elle avoit de ſe rendre à Vallombreuſe, où elle

ſe

se flattoit de trouver son Amant, ne lui permettoit pas de penser à autre chose. Comme elle étoit dans cette perplexité, elle vit heureusement arriver un Paysan, à qui elle fit arranger du mieux qu'il put les armes du Paladin sur le dos de Rabican : puis elle lui donna deux chevaux à mener en main derriere elle, l'un chargé & l'autre à vuide. Car indépendamment du cheval qui lui avoit d'abord servi, la Guerriere montoit alors celui de Pinabel qui lui appartenoit, & qui étoit le même cheval que ce perfide lui avoit autrefois enlevé. Bradamante ne sachant pas le chemin de Vallombreuse, & l'homme qui l'accompagnoit connoissant assez mal le pays, elle tourna ses pas du côté où elle crut que devoit être située cette Abbaye. Elle erra ainsi quelque tems à l'aventure, sans rencontrer personne, & craignant toujours de suivre une route, qui l'écartât du lieu où elle avoit dessein d'aller. Vers les neuf heures du matin, elle sortit de la forêt, & découvrit sur le sommet d'une montagne, un Château qui lui parut être

Montauban. Elle ne se trompoit point : c'étoit en effet cette Forteresse, où demeuroit alors sa mere avec un de ses freres. La fille d'Aimon fut extrêmement affligée de se voir si près d'un lieu, où elle ne pouvoit manquer d'être reconnue, pour peu qu'elle s'arrêtât dans le voisinage : elle savoit qu'il ne lui seroit plus permis d'en sortir ensuite quand elle le voudroit, pour se trouver au rendez-vous qu'elle avoit donné à Roger ; & cela étoit capable de la faire mourir de douleur.

Après avoir un peu rêvé sur le parti qu'elle prendroit, elle tourna le dos à Montauban, & marcha vers Vallombreuse, dont elle n'ignoroit plus le chemin. Mais avant qu'elle fut sortie du vallon, sa bonne ou sa mauvaise fortune lui fit rencontrer Alard, un de ses freres, sans qu'il lui fut possible de se dérober à ses yeux. Alard venoit d'ordonner des logemens pour de nouvelles levées de gens de guerre, qui avoient été faites dans le pays, par ordre de Charlemagne. Après de tendres embrassemens, que se firent le frere & la

sœur, en s'entretenant ensemble de plusieurs choses, ils allerent tous deux à Montauban. Bradamante entra dans ce château, où Béatrix, sa mere, avoit long-tems pleuré son absence, & d'où elle avoit envoyé par tout le Royaume, pour apprendre de ses nouvelles. Mais quelque bonne réception qu'on lui fit, quelque joie que sa mere & ses freres lui témoignassent de la revoir, toutes leurs caresses lui parurent bien froides, en comparaison de celles qu'elle & son Amant s'étoient faites, & dont l'impression étoit ineffaçable dans son ame. Comme il ne lui étoit plus permis d'aller à Vallombreuse, elle résolut d'y envoyer quelqu'un à sa place, pour instruire Roger de l'obstacle qui la retenoit, & pour le prier en même-tems, si toutefois il avoit besoin qu'il l'en priât, de recevoir pour l'amour d'elle le Baptême en cette Abbaye; & de venir aussitôt après la trouver, afin de remplir l'engagement qu'ils avoient contracté l'un & l'autre, de s'unir ensemble pour jamais. Elle voulut aussi lui faire tenir, par la

même voie, le bon cheval qu'il estimoit tant, & qu'il avoit raison en effet d'estimer beaucoup, puisqu'excepté Bayard & Bridedor, il n'y avoit point de cheval au monde qui fut, ni plus beau, ni plus vigoureux. On sait que le jour où Roger fut enlevé dans les airs par l'Hyppogriffe, sur lequel il s'étoit trop audacieusement jetté, il avoit laissé son cheval Frontin, dont Bradamante s'étoit chargée. Elle l'avoit fait conduire à Montauban, où depuis ce jour-là il avoit été nourri avec grand soin, sans que personne le montât, que pour lui faire faire de tems en tems un exercice modéré; de sorte qu'il étoit alors extrêmement frais, & d'un merveilleux embonpoint.

La fille d'Aimon ordonna aussitôt à toutes ses femmes de prendre l'éguille, & d'employer l'or & la soie, pour faire un harnois magnifique au cheval de son Amant. Elle appella quelques jours après une d'entr'elles, qui étoit fille de Callire-sie, sa nourrice, & la dépositaire en même-tems de tous ses secrets. Mille fois la

Guerriere avoit entretenu cette fille de la bonne mine, de la valeur & du mérite de Roger, qu'elle exaltoit jusqu'au Ciel: mille fois elle lui avoit confié la vive ardeur dont elle brûloit pour ce jeune Chevalier. Partez, lui dit-elle, ma chere Hippalque: personne n'est plus capable que vous, de s'acquitter avec zéle & avec intelligence de la commission dont je vous charge. Puis elle l'instruisit du lieu où elle l'envoyoit: elle lui ordonna de dire à Roger, de sa part, que malgré l'extrême desir qu'elle avoit de l'aller joindre à Vallombreuse, la fortune, qui dispose à son gré des choses humaines, l'en avoit empêchée. Elle la fit ensuite monter sur une haquenée: elle lui mit dans les mains la riche bride de Frontin, en lui disant que s'il prenoit envie à quelque brutal ou à quelque téméraire de lui enlever en chemin ce coursier, elle n'avoit qu'à prononcer seulement le nom de celui à qui il appartenoit, pour réprimer aussitôt son audace, parceque le seul nom de Roger étoit capable d'intimider les plus braves. Bra-

damante dit encore à Hippalque plusieurs autres choses qui avoient rapport à sa commission ; après quoi cette fille, bien instruite de tout ce qu'elle devoit faire, prit congé de sa Maîtresse, & partit.

Elle fit assez de chemin dans les bois & dans les plaines, sans trouver personne qui entreprît de lui nuire, ni qui lui demandât même en quel lieu elle portoit ses pas. Environ à l'heure de midi, comme elle descendoit une montagne par un sentier difficile, elle rencontra Rodomont, qui suivoit un Nain, marchant après lui à pied, & couvert de ses armes. Dès que le Roi d'Alger apperçut Hippalque, avec le superbe coursier qu'elle menoit, il se mit à blasphémer, de ce qu'un si beau cheval, & si bien enharnaché, ne se trouvoit pas entre les mains de quelque Chevalier à qui il put l'ôter par force. Le Sarrasin avoit juré qu'il s'empareroit du premier cheval qui se rencontreroit sur son chemin, & Frontin étoit le premier qu'il eut rencontré. Il ne pouvoit d'ailleurs en trouver un qui lui convînt mieux de

toutes manieres : mais il lui paroiſſoit peu honnête de l'enlever à une femme. Cependant comme il brûloit d'envie de l'avoir, incertain de ce qu'il devoit faire, il s'arrêta pour le conſidérer ; & en le regardant, il répétoit ſouvent ces paroles : ah ! que le maître de ce cheval n'eſt-il ici préſent ? S'il y étoit, lui dit alors Hippalque, tu changerois bien de langage : celui dont tu parles eſt ſans comparaiſon plus brave que toi, & il n'y a point de Guerrier qu'il ne ſurpaſſe en valeur. Eh ! quel eſt donc, reprit Rodomont, cet homme ſi redoutable, dont la valeur efface ainſi celle de tous les autres Guerriers ? C'eſt Roger, repartit-elle. O bien, dit auſſitôt le Roi d'Alger, je vais donc m'emparer du cheval, puiſque je l'enleve à un Guerrier ſi terrible. Dis-lui que je ſuis Rodomont, moi ; & que s'il veut me combattre, rien ne lui ſera plus aiſé : en quelque lieu que je me trouve, tout y retentit du bruit de mon nom ; & les traces que je laiſſe après moi, ſont pareilles à celles que laiſſe la foudre. Si Roger me force à lui

céder la victoire, non-seulement je lui rendrai son cheval; mais encore je lui en paierai le louage tout aussi cher qu'il lui plaira. A peine le Sarrasin eut achevé ces mots, que saisissant les rênes de Frontin, il s'élança dessus, & s'en alla avec le cheval. Hippalque, désolée & toute en pleurs, le suivit de loin en le menaçant, & en l'accablant de malédictions. Pour lui, sans faire attention aux injures qu'elle vomissoit contre lui, il poursuivit sa route avec le Nain, en intention de joindre au plutôt Doralice & son ravisseur. On verra ailleurs la suite de cette histoire: Turpin, de qui j'emprunte tout ce que je dis, fait ici une digression, pour retourner au lieu où Pinabel avoit été tué.

Dès que Bradamante se fut éloignée de cet endroit, Zerbin y arriva d'un autre côté, avec la méchante Vieille, qui accompagnoit ses pas; & il y trouva le corps du traître, sanglant & percé d'un grand nombre de coups d'épée. Le Prince d'Ecosse, qui étoit plein d'humanité, plaignit le sort d'un Chevalier qu'il ne connoissoit

point ; & voyant en même-tems des traces fraîches sur la poussiere , il dit à la Vieille de l'attendre quelques momens en ce lieu , parcequ'il alloit tâcher d'atteindre celui qui avoit commis le meurtre. Sitôt qu'il fut parti , Gabrine , dont les inclinations étoient extrêmement basses , se mit à examiner de tous côtés le corps de Pinabel , pour voir si elle ne trouveroit point sur lui quelque chose dont elle put faire son profit ; tout ce qu'elle prendroit , disoit-elle , étant fort inutile à un mort. Si elle avoit pû lui enlever , sans qu'on s'en apperçut , sa cotte d'arme , qui étoit très magnifique , elle n'auroit certainement pas manqué de le faire : elle l'auroit de même dépouillé de ses belles armes. Mais au défaut de ce qu'elle n'osa prendre , elle ne laissa rien de ce qu'elle pouvoit aisément cacher , & eut grand regret à tout le reste. Entr'autres dépouilles elle se saisit d'une riche ceinture , qu'elle mit sur elle , entre sa juppe & sa robe ; & à peine eut-elle achevé ses larcins , qu'elle vit revenir le Prince d'Ecosse. Zerbin ayant trouvé

que le chemin ſe partageoit en différens ſentiers, remarquant d'ailleurs que le jour étoit ſur ſon déclin, & ne voulant point s'expoſer à être ſurpris par l'obſcurité, avoit ceſſé de ſuivre inutilement les traces de Bradamante, & étoit venu rejoindre ſa vieille compagne, avec laquelle il ſortit auſſitôt du vallon. Après qu'ils eurent marché enſemble environ une lieue, ils arriverent à un gros château, qu'on nommoit Hauterive, & ils s'y arrêterent pour y paſſer la nuit, qui étoit déja fort proche. Il y avoit fort peu de tems qu'ils étoient dans ce château, lorſqu'ils entendirent par-tout des plaintes, & virent tout le monde pleurer, comme s'il étoit arrivé quelque grand malheur, qui intéreſſât généralement tous les habitans de ce lieu. Zerbin demanda ſur-le-champ quelle étoit la cauſe de ces regrets? On lui répondit que le Comte Anſelme, Seigneur du château, venoit d'apprendre que ſon fils avoit été tué, dans un chemin creux & étroit, entre deux montagnes. Le Prince ſe douta bien que ce devoit être le Chevalier qu'il

avoit trouvé mort dans le vallon : mais pour ne donner aucun ſoupçon de lui, il baiſſa les yeux, & fit ſemblant d'avoir ignoré juſqu'alors cette triſte aventure. On vit bientôt après arriver le corps de Pinabel, qu'on apportoit à la lueur de pluſieurs flambeaux ; ce qui redoubla encore les pleurs & les cris lamentables par toute la maiſon : mais le malheureux pere du mort ſe diſtinguoit entre tous les autres, par l'excès de ſa douleur. Il fut ordonné que la pompe funebre ſe feroit ſelon l'ancien uſage, dont les ſiécles poſtérieurs avoient preſqu'entierement laiſſé perdre le ſouvenir.

Pendant que tout ſe préparoit pour cette pompe, le Comte Anſelme fit publier qu'il donneroit une grande récompenſe à quiconque lui découvriroit le meurtrier de ſon fils ; ce qui, ayant paſſé de bouche en bouche, parvint aiſément juſqu'aux oreilles de Gabrine. Cette méchante femme, qui ſurpaſſoit en cruauté les bêtes les plus farouches, prit auſſitôt la réſolution de perdre le Prince d'Ecoſſe : ſoit qu'elle fût

excitée à cela par la haine qu'elle lui portoit : soit qu'elle voulût faire voir qu'étant revêtue d'un corps humain, elle étoit néanmoins la seule de son espèce qui fut totalement privée d'humanité : soit enfin que l'appas du gain fût ce qui l'y détermina. Elle vint trouver Anselme, & après un préambule, où elle sut mettre quelque vraisemblance, elle lui dit que Zerbin avoit tué son fils. Pour preuve de ce qu'elle avançoit, elle tira de dessous sa robe la ceinture de Pinabel, & la montra à ce pere affligé, qui la reconnut d'abord, & ne douta plus de la vérité du discours qu'on lui tenoit. Il leva dans le moment les mains au Ciel, en le remerciant de ce que la mort de son fils ne demeureroit pas impunie. Puis il donna ordre à ses gens, prompts à le servir & à le venger, d'environner le lieu où étoit Zerbin. Ce malheureux Prince, qui ne soupçonnoit point qu'Anselme crût avoir reçu de lui un si sanglant outrage, & qui étoit alors bien éloigné de penser que ses ennemis l'entourassent, fut pris lorsqu'à peine il ve-

noit de ſe livrer au ſommeil. On le chargea auſſitôt de fers, & on le mit dans une obſcure priſon, où il paſſa le reſte de la nuit. La lumiere du Soleil n'avoit point encore diſſipé les ténebres, que le ſupplice de Zerbin étoit déja ordonné: on avoit décidé qu'il ſeroit conduit le lendemain au lieu même où il avoit commis le meurtre, & qu'il y ſeroit mis en piéces. On ne daigna pas s'informer plus à fond s'il étoit réellement criminel: Anſelme le croyoit ainſi, c'en étoit aſſez pour que les autres n'oſaſſent en douter. Sitôt que les premiers rayons de l'aurore commencerent à peindre le Ciel de différentes couleurs, tous les habitans du château s'aſſemblerent en criant, que le coupable meurt, qu'il périſſe; & ils ſe ſaiſirent du Prince, pour lui faire porter la peine d'un crime dont il étoit innocent. Ils le mirent nu tête, & bien lié, ſur un méchant bidet: ils le conduiſirent au lieu où il devoit perdre la vie, & l'y accompagnerent en déſordre, quelques-uns d'entr'eux étant à cheval, les autres à pied. Mais Dieu, qui

protege l'innocence, & qui n'abandonne jamais ceux qui se confient en sa bonté, lui avoit préparé un si puissant secours, que le danger qui le menaçoit, n'étoit plus à craindre pour lui. Le Comte d'Angers arriva tout à propos en ce lieu : il vit l'infortuné Zerbin que l'on conduisoit à la mort, & sa valeur le tira bientôt d'un si grand péril.

Roland avoit avec lui la jeune Princesse de Galice, qui après s'être sauvée du naufrage, étoit tombée au pouvoir des brigands, & qui n'avoit point quitté le Comte depuis le jour où il la rencontra dans la caverne. C'étoit cette même Isabelle, à qui le Prince d'Ecosse étoit beaucoup plus cher que sa propre vie. Elle demanda à Roland quelle étoit cette troupe d'hommes qu'ils voyoient de loin ; & le Paladin lui ayant répondu qu'il ne les connoissoit point, il la quitta sur-le-champ, & piqua droit à eux, afin de les voir de plus près. Il regarda attentivement Zerbin, qui lui parut un homme de courage : puis il s'informa de lui

pourquoi l'on le menoit ainsi garotté. Le Prince, levant alors tristement les yeux, lui découvrit si bien la vérité, que Roland forma aussitôt le dessein de le secourir. Non-seulement il comprit que Zerbin étoit innocent; mais il en fut encore plus persuadé, quand il sut qu'Anselme d'Hauterive étoit celui qui l'avoit condamné, n'ignorant pas que ce méchant homme étoit capable de commettre les plus grandes injustices. D'ailleurs la haine invétérée qui étoit entre les Maisons de Mayence & de Clermont, cette haine qui avoit causé tant de maux, & couté tant de sang à ces deux Maisons, rendoit Roland ennemi particulier d'Anselme. Il s'adressa sur-le-champ à ceux qui entouroient le Prince d'Ecosse, & leur dit: Canaille, mettez tout à l'heure ce Chevalier en liberté, autrement je vais vous exterminer tous. Quel est donc l'arrogant qui nous parle ainsi? s'écria aussi-tôt l'un d'entre eux, plus empressé que les autres à faire paroître sa fidélité pour son maître: cet homme croit-il être de feu, & nous prend-il,

nous, pour de la cire ou de la paille? A ces mots il pique son cheval contre Roland, qui de son côté baisse contre lui sa lance. L'Officier d'Anselme étoit revêtu des belles armes qu'il avoit enlevées pendant la nuit à Zerbin. Comme elles étoient d'une trempe excellente, elles résisterent à la lance du Comte d'Angers: mais celui-ci atteignit si rudement son adversaire à la joue droite, qu'il lui rompit les vertebres du cou, & l'étendit mort par terre. Il perça tout de suite la poitrine à un autre de part en part; & lui laissant la lance dans le corps, il se jetta l'épée à la main au travers de ses ennemis. A l'un il fend la tête, à un autre il l'enleve de dessus les épaules, à plusieurs il perce le gozier: en un moment il en tue ou met en fuite plus de cent. De cette troupe de Satellites, il en demeura au moins le tiers sur la place: tous les autres s'enfuirent à droite ou à gauche, en jettant leurs écus, leurs casques, leurs hallebardes, qui ne faisoient que les embarrasser. Quelques-uns se cacherent derriere des buissons: d'autres se refugierent dans

des antres. Roland les pourſuit avec fureur : il frappe ces fuyards, il les perce, les fend, les aſſomme. Le terrible Comte eſt ce jour-là ſans pitié : il veut, s'il eſt poſſible, qu'il ne lui en échappe pas un ſeul ; & en effet, ſuivant le rapport de Turpin, de ſix-vingt qu'ils étoient, il n'y en eut que trente-cinq qui purent à grand peine ſe ſauver.

Enfin Roland revint au lieu où il avoit laiſſé Zerbin. On ne peut exprimer la joie qu'eut ce Prince, de le voir revenir vainqueur : s'il n'avoit point été lié ſur ſon cheval, il n'auroit pas manqué de ſe jetter aux pieds du Paladin, pour lui marquer ſa reconnoiſſance. Tandis que le Comte, après avoir rompu les liens du Prince d'Ecoſſe, lui aidoit à ſe couvrir de ſes armes, dont le Chef de cette troupe s'étoit revêtu pour ſon malheur ; Zerbin apperçut Iſabelle qui s'étant tenue à l'écart pendant le combat, venoit de ſe rapprocher d'eux. Dès qu'il vit cette belle Princeſſe qu'il avoit tant aimée, celle qu'il croyoit périe dans les flots, & dont la mort préten-

due lui avoit couté tant de pleurs : il fut intérieurement saisi d'un froid extrême, accompagné de tremblemens ; & bientôt à ce froid succéda l'ardeur la plus vive. Il voulut d'abord courir à sa Maîtresse, & la serrer étroitement dans ses bras ; mais la présence de Roland le retint, d'autant plus qu'il ne douta point que le Comte d'Angers ne fût amoureux d'Isabelle. Il tomba ainsi d'une peine, dans une autre plus grande encore. La joie qu'il avoit eue de revoir celle qu'il aimoit, ne fut pas de longue durée : le chagrin qu'il ressentit, en la trouvant au pouvoir d'un autre Amant, lui parut plus insupportable, que la douleur dont il avoit été pénétré lorsqu'il apprit son naufrage. Ce qui redoubloit la peine de Zerbin, étoit de voir sa Maîtresse en la puissance d'un Guerrier, à qui il devoit la vie & la liberté. Il ne lui paroissoit ni honnête de vouloir la lui disputer, ni peut-être facile de la lui enlever. C'est néanmoins ce qu'il n'auroit pas hésité d'entreprendre avec tout autre que son libérateur, à qui il se crut dans l'obligation de céder.

Ils vinrent ensemble, sans rien dire, au bord d'un ruisseau, où Roland, qui étoit fatigué, ôta son casque, & engagea le Prince d'Ecosse à ôter aussi le sien. Isabelle ayant alors reconnu son Amant, un subit transport de joie la fit pâlir; puis la couleur lui revint: comme on voit une fleur, à qui les rayons du Soleil rendent tout l'éclat, qu'une pluie abondante lui avoit fait perdre. Cette tendre Amante ne put être retenue par aucune considération: elle courut à Zerbin dans le moment même; elle se jetta à son cou & sans pouvoir proférer un seul mot, sa joie ne s'exprima que par un torrent de larmes. Roland, attentif à ces caresses, n'eut pas besoin de plus fortes preuves, pour se convaincre que celui qu'il venoit de délivrer, devoit nécessairement être le Prince d'Ecosse. Quand la voix fut un peu revenue à Isabelle, la premiere chose qu'elle fit, fut de conter à son Amant, avec des yeux encore humides, les grandes obligations qu'elle avoit au Paladin; & aussi-tôt Zerbin, qui aimoit cette Princesse plus

que lui-même, embrassa les genoux du Comte, comme d'un homme à qui il étoit doublement redevable de la vie. Ces deux Guerriers se seroient donné l'un à l'autre beaucoup de marques d'une bienveillance mutuelle, s'ils n'avoient été interrompus par du bruit qu'ils entendirent dans le bois. Ils remirent aussi-tôt leurs casques; & à peine étoient-ils remontés à cheval, qu'ils virent paroître un Chevalier, accompagné d'une Dame. C'étoit Mandricard & la belle Princesse de Grenade.

Au récit de la défaite d'Alzir & de Manilard, le fils d'Agrican étoit, comme nous l'avons vû, parti sur-le-champ pour aller combattre le redoutable Comte d'Angers : mais depuis qu'avec un seul tronçon de lance, il eut enlevé Doralice à cent hommes armés qui la gardoient, il s'en falloit beaucoup qu'il eût la même impatience de rencontrer Roland. Le Guerrier que Mandricard vouloit combattre, lui étoit inconnu : il savoit seulement que ce devoit être un des plus célebres Paladins. Lorsqu'il fut près de Zerbin

& du Comte, il les regarda tous deux; le dernier sur-tout fixa son attention. Il le considera avec soin; & le reconnoissant aux indices qu'on lui en avoit donnés, tu es celui que je cherche, lui dit-il aussitôt: il y a déja dix jours que je suis tes traces, afin de pouvoir te joindre. Dès que j'eus appris à notre Camp, que les Rois de Tremisen & de Noricie étoient tombés sous les efforts de ton bras, ensorte que de mille hommes qui les suivoient, un seul avoit pû à peine se dérober à tes coups pour nous en porter la nouvelle, je partis à l'instant, animé d'un ardent desir de m'éprouver contre toi. Je m'informai auparavant de la couleur de tes armes, qui sont celles que tu portes présentement: mais quand même je ne t'en verrois point couvert; quand tu prétendrois te cacher dans une foule de Guerriers, ton air fier & intrépide suffiroit seul pour m'empêcher de te méconnoître. Je ne doute point, lui répondit Roland, que tu n'aies beaucoup de courage; le dessein que tu as formé de me combattre en est

une preuve suffisante. Puisque l'envie de me voir t'amene ici, je vais lever la visiere de mon casque, afin que tu connoisses le visage de ton adversaire, comme tu connois déja ses armes. Je satisferai ensuite ton desir sur le reste ; & tu verras si ma valeur répond à l'air d'intrépidité que tu me trouves. Soit, dit Mandricard, me voilà content sur ce point, songe à me contenter sur l'autre.

Cependant le Paladin parcouroit des yeux son ennemi, & ne lui voyant, ni épée au côté, ni masse pendante à l'arçon de la selle, il lui demanda de quelle arme il comptoit se servir, supposé que sa lance lui manquât. Ne t'en inquietes point, lui dit le fils d'Agrican ; tel que tu me vois j'en ai fait trembler plus d'un. Je me suis engagé par serment à ne point porter d'épée, jusqu'à ce que j'aie enlevé Durandal au Comte d'Angers ; & pour le rencontrer plus promptement, je ne cesse de le chercher partout. Je te dirai, si tu es curieux de l'entendre, que je fis ce serment lorsque je m'emparai des armes que

tu me vois, & qui ſont les mêmes que portoit autrefois le fameux Hector. Je trouvai alors que l'épée ſeule manquoit à ces armes : j'ignore qui l'avoit dérobée : tout ce que je ſais, c'eſt qu'elle eſt préſentement au pouvoir de Roland; que c'eſt à la bonté de cette épée qu'il doit toute ſon audace, & que ſi jamais je le rencontre, je ſaurai bien lui arracher ce qu'il me retient à tort. Une autre raiſon m'oblige à le chercher : je veux venger le grand Agrican mon pere, à qui ce Guerrier a donné la mort en traître; car je ſuis bien ſûr qu'il ne lui eut pas été poſſible de le vaincre autrement. Et toi, s'écria le Paladin, & tous ceux qui ſoutiennent comme toi, que le Comte d'Angers a tué ton pere en malhonnête homme, vous êtes tous d'impudens menteurs. Le hazard t'a fait rencontrer celui que tu cherches. Je ſuis Roland, qui ai vaincu ton pere en homme de cœur : voici l'épée que tu veux avoir, & que tu auras en effet ſi ta valeur peut t'en rendre maître. Quoiqu'elle m'appartienne de droit, je ne prétens point

te la diſputer avec avantage : ni toi ni moi, nous ne nous en ſervirons dans le combat : je vais la ſuſpendre à un arbre, d'où tu pourras la détacher librement, ſi tu remportes ſur moi la victoire. A ces mots Roland accrocha, comme il l'avoit dit, Durandal à un arbre, qui ſe trouva au milieu du champ de bataille.

Déja ces deux terribles adverſaires, après s'être éloignés l'un de l'autre à une demi-portée de trait, avoient piqué leurs chevaux, & étoient impétueuſement partis pour ſe rencontrer. Déja ils s'étoient atteints tous deux à la viſiere, avec tant de force, que leurs lances s'étoient briſées dans leurs mains comme du verre, & que les éclats en avoient volé juſqu'au Ciel, ſans que ni l'un ni l'autre de ces Guerriers pût être ébranlé dans les arçons. Ils ſe chargerent enſuite d'une maniere furieuſe, avec les tronçons de leurs lances, dont la poignée leur étoit reſtée dans la main. Le combat de ces deux hommes ſi fameux, reſſembloit à celui de deux Payſans, qui ayant pris querelle au ſujet de leurs

leurs limites, ou de quelque fontaine, se chargent grossierement à coups de bâton. Les tronçons dont ils se frappoient, ne résisterent pas long-tems : à peine purent-ils s'en donner un petit nombre de coups, sans les rompre; tellement qu'ils furent réduits à n'avoir plus d'autres armes que leurs mains. Ils en firent usage pour s'arracher l'un à l'autre les pieces de leur harnois, ou pour les enfoncer à coups de poing. En quelque endroit qu'ils s'atteignent, l'effet des plus gros marteaux, ou des plus fortes tenailles, est moins sûr & moins prompt. Comment le fier Sarrasin pourra-t'il se tirer avec honneur, d'un combat qu'il ne peut continuer sans extravagance; puisque les coups y sont plus nuisibles à celui qui les donne qu'à celui qui les reçoit. Roland & lui se prennent bientôt par le milieu du corps : le fils d'Agrican serre le Comte de toute sa force, croyant l'étouffer dans ses bras, comme le fils de Jupiter étouffa jadis Antée. Quelquefois il le secoue rudement : d'autres fois il le tire à lui avec violence : la

colere le domine à un point, qu'il néglige entierement de songer à la bride de son cheval. Roland, qui avoit conservé plus de sang froid, s'apperçut de cette négligence, & voulut en profiter. Il fit adroitement couler la bride par-dessus les oreilles du cheval de son ennemi, & il la lui ôta ainsi de la tête. Mais quelques rudes secousses que Mandricard lui donne, il se tient toujours ferme, & ne panche d'aucun côté. Les efforts du Tartare furent néanmoins si grands, que les sangles de la selle du Comte s'étant rompues, elle glissa ; & Roland qui la serroit encore des genoux, & qui n'avoit point perdu les étriers, se trouva à terre sans presque s'en être apperçu. Il fit en tombant un bruit pareil à celui que feroit un sac rempli de toutes sortes d'armures.

Cependant le cheval de Mandricard qui n'avoit plus de bride, & qui étoit effarouché du combat, se mit à courir indifféremment par les bois & par les plaines, & emporta son Maître avec lui. Doralice se voyant abandonnée du Guerrier qui

l'accompagnoit, & ne jugeant pas à propos de rester seule, piqua aussitôt sa haquenée, & suivit le fils d'Agrican. Celui-ci, outré de dépit contre son cheval, le maltraitoit des pieds & de la main : il le menaçoit de paroles, afin qu'il s'arrêtât ; comme si cet animal eût été capable de se rendre à ses raisons & à ses menaces ; & plus il le battoit, moins il s'en faisoit obéir : le cheval qui étoit effrayé & ombrageux, ne cessoit de courir à travers champs. Il avoit déja fait plus d'une lieue, & auroit été bien plus loin, sans un fossé qui se rencontra, & dans lequel il tomba avec son Maître. Comme il n'y avoit ni fumier ni paille au fond du fossé, Mandricard y reçut une violente secousse ; mais il ne se fit pourtant point d'autre mal. Plein de colere & de fureur, il tenoit son cheval aux crins, & ne savoit comment le conduire. Prenez la bride du mien, lui dit alors Doralice : ma haquenée est très douce, soit qu'elle ait une bride ou non, je la conduirai également bien. Il paroissoit peu honnête au Prince Tartare d'ac-

cepter la proposition que lui faisoit sa Maîtresse ; lorsque la fortune qui vouloit le favoriser, lui fournit tout à propos ce qui lui manquoit.

Si-tôt que la méchante Gabrine eut trahi Zerbin, elle étoit sortie d'Hauterive, & s'en étoit éloignée avec la même diligence qu'un loup s'enfuit, quand il entend de loin le bruit des chiens & des Chasseurs qui le poursuivent. Cette Vieille scélerate, encore revêtue de l'habit qu'avoit la jeune Maîtresse de Pinabel, & montée sur son cheval, arriva dans le moment même à l'endroit où Mandricard étoit incertain de ce qu'il devoit faire. Dès que la Princesse de Grenade & son Amant virent Gabrine, dont la figure ressembloit à celle d'un vieux singe, ils se mirent tous deux à rire : puis la pensée vint à Mandricard, d'ôter la bride au cheval de cette ridicule femme, pour la mettre au sien, & il l'exécuta sur-le-champ. Ensuite il effraya tellement le cheval, & par ses cris & par ses gestes, que cet animal prit le grand galop, em-

portant Gabrine demi-morte de peur, ſur les montagnes, dans les vallées, & tout au travers des précipices. Mais les aventures de cette Vieille ne ſont pas aſſez importantes, pour qu'elles me faſſent oublier le vaillant Comte d'Angers.

Quand le Paladin eut remis ſa ſelle en bon état, il remonta à cheval, & demeura quelque tems à obſerver ſi Mandricard ne revenoit point : mais ne le voyant point paroître, il prit la réſolution de l'aller chercher lui-même. Cependant comme il étoit plein de politeſſe, il ne voulut point ſe ſéparer d'Iſabelle & de Zerbin, ſans leur donner auparavant à l'un & à l'autre les plus fortes aſſurances de ſon amitié. Le Prince d'Ecoſſe fut très ſenſible à cette ſéparation, & la Princeſſe de Galice en fut attendrie juſqu'aux larmes. Ils vouloient tous deux ſuivre Roland : mais quoique ce fût pour lui une bonne & agréable compagnie que la leur, il s'oppoſa conſtamment à ce deſſein. Rien n'eſt, leur dit-il, plus deshonorant pour un Guerrier qui cherche

son ennemi, que de le voir accompagné d'un second. Si vous rencontrez avant moi le fils d'Agrican, ajouta-t'il, je vous prie de lui dire que d'ici à trois jours je ne m'écarterai point de ces lieux; & que je me rendrai ensuite au Camp de Charlemagne, où il lui sera facile de me trouver, pour peu qu'il en ait envie. Ils l'assurerent qu'ils s'acquitteroient non-seulement de la commission qu'il leur donnoit, mais encore de toute autre chose dont il lui plairoit de les charger : après quoi, le Comte & les deux Amans se séparerent.

Avant que de partir Roland reprit son épée, qu'il avoit suspendue à un arbre: puis il piqua son cheval du côté où il crut pouvoir rencontrer Mandricard. L'étrange course que le cheval du Sarrasin avoit faite au travers des bois, fut cause que Roland chercha inutilement son ennemi pendant deux jours. Il arriva le troisieme auprès d'un agréable ruisseau, dont l'onde paroissoit aussi claire que du crystal: une herbe tendre, & émaillée de charmantes fleurs,

en garnissoit les bords ; & il étoit ombragé d'un grand nombre de beaux arbres. On y respiroit en plein midi un air si frais, que Roland, quoique chargé du poids de ses armes, en sentit l'impression. Les troupeaux venoient s'y mettre à l'abri de la chaleur, & les bergers y quittoient leurs habits pour s'y rafraîchir à l'ombre. Le Comte eut dessein de s'y reposer quelque tems : mais hélas ! qu'il fut éloigné de trouver en ce beau lieu le repos qu'il y cherchoit ! Que les momens qu'il y passa eurent pour lui d'amertume ! Comme il portoit ses regards de tous côtés, il remarqua des caracteres écrits sur quantité d'arbres ; & en examinant de plus près ces caracteres, il reconnut qu'ils étoient de la main d'Angélique. Ce lieu étoit en effet un de ceux où, comme je l'ai dit, la belle Reine de Cathai s'étoit souvent rendue avec Médor, pendant le séjour qu'ils avoient fait à la maison du Berger, qui n'étoit pas éloignée de-là. Roland vit les noms de ces deux Amans écrits en cent endroits, & entrelacés ensemble de cent

manieres différentes : ce fut autant de coups de poignard dont l'Amour lui perça le cœur. En proie aux réflexions les plus triſtes, il voudroit douter de ce qu'il voit, & il en eſt convaincu malgré lui. Il penſe quelquefois que c'eſt une autre Angélique qui a écrit ſon nom ſur ces arbres. Non, dit-il auſſitôt, les caracteres de celle que j'adore me ſont trop familiers, pour que je puiſſe les méconnoître. Mais, ajoute-t-il enſuite, ſous ce nom emprunté de Médor, c'eſt de moi peut-être qu'elle a voulu parler. Le malheureux Roland tâche ainſi de ſe tromper lui-même, & d'entretenir ſon eſpérance, en ſuppoſant ce qui n'eſt point ; & tout ce qu'il imagine pour parvenir à ſe calmer, ne ſert qu'à augmenter ſes ſoupçons. Tel eſt l'oiſeau qui ſe débat envain dans les filets, ou ſur la glu : tous ſes efforts ne ſervent qu'à l'empêtrer davantage, & à reſſerrer ſes liens.

Le Comte vint à un endroit, où le rocher courbé en dedans faiſoit une eſpece de voûte au-deſſus de la fontaine. Des lierres & des vignes ſauvages tapiſſoient

l'entrée de cette grotte, dans laquelle Angélique & Médor avoient coutume de se retirer pendant la chaleur du jour. Il n'y avoit aucun endroit aux environs, où les noms de ces heureux Amans se remarquassent autant de fois que dans celui-là. On les voyoit par-tout au-dedans & au-dehors de la grotte, soit tracés avec de la craie ou du charbon, soit gravés avec la pointe d'un couteau. Roland ayant mis pied à terre en ce lieu, trouva à l'entrée plusieurs vers Arabes que Médor y avoit écrits de sa main, & qui paroissoient avoir été tracés depuis peu. C'étoit pour exprimer le bonheur dont il avoit joui dans cette grotte, que l'Amant d'Angélique les avoit faits; & voici quel en étoit le sens. Aimables plantes, verd gazon, claire fontaine, grotte délicieuse par ta fraîcheur, beaux lieux où la divine Angélique a tant de fois couronné ma flamme: dans l'état obscur où le Ciel a placé Médor, tout ce qu'il peut faire en votre faveur, est de vanter sans cesse vos agrémens. Pour vous marquer ma reconnoissance, je prie les

Dames & les Chevaliers, les habitans de la campagne, les voyageurs, & tous ceux généralement que le hasard ou leur choix amenera dans cet asyle, de joindre leurs vœux aux miens, & de dire avec moi: plantes, gazon, fontaine, grotte, ombrage frais, puissent les Astres du jour & de la nuit vous être toujours favorables: puissent les Nymphes jamais ne permettre aux Bergers de conduire ici leurs troupeaux.

Roland, qui savoit parfaitement l'Arabe, entendit fort bien ces vers. Entre plusieurs langues étrangeres qui étoient familieres au Comte d'Angers, c'étoit l'Arabe qu'il possédoit le mieux. Cette langue lui avoit été d'un grand secours en quantité d'occasions, où, se trouvant au milieu des Sarrasins, il se seroit vû sans cela exposé à bien des périls: mais on peut dire que l'intelligence qu'il en avoit, lui fut alors, sans comparaison, plus funeste, qu'elle ne lui avoit été autrefois utile. Il relut cinq ou six fois ce fatal écrit, tâchant envain de ne pas voir ce qu'il avoit devant

les yeux ; & à chaque fois qu'il le lisoit, un froid mortel lui glaçoit le cœur. Il demeura à la fin interdit, immobile, regardant fixement le rocher où étoient écrits ces vers, & peu différent lui-même du rocher qu'il regardoit. Peu s'en fallut que l'excès de sa douleur ne lui fît perdre alors entierement la raison : l'expérience nous apprend qu'il n'est point de peine pareille à celle qu'il dut ressentir. Sa tête étoit languissamment panchée sur sa poitrine : son front avoit perdu cette noble audace qu'on y voyoit auparavant : la douleur l'avoit tellement saisi, & le pressoit à un point, que voulant s'exhaler avec trop d'impétuosité, elle resta toute concentrée en lui, sans qu'il pût ni se plaindre, ni verser des larmes. C'est ainsi qu'en panchant un vase, dont le ventre est large & l'embouchure fort étroite, la liqueur dont il est plein n'en peut sortir : son propre poids devient un obstacle à son passage ; & à peine s'en échappe-t-il quelque légere goute. Roland fut quelque tems en cet état : puis il reprit un peu ses esprits, &

ſe mit encore à réfléchir ſur ce qu'il venoit de lire. Il lui vint enfin une penſée, à laquelle il s'arrêta : il y trouva quelque vraiſemblance ; il ſouhaita qu'elle fût vraie ; il ſe flatta même qu'elle pourroit l'être. Quelqu'un, dit-il, a peut-être écrit ces mots pour noircir la réputation de la Beauté que j'aime, & pour m'inſpirer de jaloux ſoupçons, capables de m'ôter la vie : mais quoi qu'il en ſoit, celui qui a voulu imiter le caractere d'Angélique, n'y a que trop bien réuſſi. Soutenu de cette foible eſpérance, il rappella ſon courage, & il remonta à cheval, le Soleil étant ſur le point de terminer ſa carriere.

Le Comte ne fit pas beaucoup de chemin ſans découvrir de la fumée qui ſortoit du toît d'une maiſon, & ſans entendre l'aboiement des chiens & le mugiſſement des taureaux. Il alla droit en ce lieu, & il s'y arrêta pour y paſſer la nuit. Un domeſtique intelligent ſe chargea du ſoin de ſon cheval : un autre s'empreſſa de lui ôter ſes éperons dorés : d'autres le déſarmerent, & nettoyerent ſes armes. Cette maiſon,

étoit la même où Angélique avoit fait porter Médor après sa blessure, & où elle avoit comblé les vœux de cet Amant fortuné. L'affligé Roland ne demanda point à souper, sa douleur lui tint lieu de nourriture; il ne voulut que se reposer. Mais plus il cherche du repos, moins il en peut trouver, dans une maison où le dessus des portes & des fenêtres, & où les murs offrent par-tout à ses yeux cet odieux écrit qui cause son désespoir. Quelque envie qu'il ait d'en demander l'explication, il n'ose satisfaire son desir, dans la crainte de trop éclaircir une triste vérité, qu'il s'efforce de couvrir d'un nuage, afin qu'elle lui paroisse moins cruelle. Cette retenue lui fut pourtant fort inutile; car, sans qu'il s'informât de rien, il n'apprit que trop ce qu'il craignoit tant de savoir. Le Maître de la maison, qui avoit vû tout ce qui s'étoit passé entre Angélique & Médor, se faisoit souvent un plaisir d'en raconter l'histoire à ceux qui vouloient l'entendre. Cet homme voyant l'agitation où étoit Roland, crut qu'il pourroit le cal-

mer en lui faisant le récit d'une aventure si singuliere. Il se mit donc à lui conter, indiscrettement, de quelle maniere, ayant trouvé Médor dangereusement blessé, Angélique l'avoit prié de le faire porter dans sa maison, où par les soins de la belle Reine de Cathai, le jeune Sarrasin avoit été bientôt guéri. Il lui dit ensuite que les agrémens de Médor avoient fait dans le cœur de cette Princesse, une blessure bien plus dangereuse que la sienne ne l'avoit été : ensorte que ne pouvant résister à l'ardeur du feu qui l'embrasoit, la fille du plus grand Roi de l'Orient n'avoit pas dédaigné de prendre pour son époux un jeune homme sans naissance.

Sur la fin de son récit, cet imprudent Berger fit apporter le riche bracelet qu'Angélique lui avoit donné avant son départ, comme une marque de sa reconnoissance, & il le montra au Comte d'Angers. Ce fut pour le malheureux Paladin un coup terrible, qui acheva de l'accabler : l'impitoyable Amour, dont la cruauté étoit assouvie à son égard par tous les maux qu'il lui

avoit déja fait souffrir, consentit enfin à lui porter ce dernier coup. Quelques efforts que fit alors le Comte pour surmonter sa douleur, il lui fut impossible de la cacher : il pleura, il soupira ; & ses soupirs & ses pleurs échapperent malgré lui de son sein & de ses yeux. Quand il fut demeuré seul, & qu'il n'eut plus à se contraindre, il s'abandonna aux plaintes & aux gémissemens : un torrent de larmes inonda son visage : il ne fit plus que s'agiter & se tourmenter dans son lit ; & il y trouva moins de repos, qu'il n'en auroit trouvé étant couché sur des cailloux & sur des ép nes. Une pensée qui lui vint dans l'esprit, le tira de cette agitation cruelle. Il fit réfléxion qu'Angélique avoit passé bien des nuits avec son Amant, dans le même lit où il se trouvoit alors. C'en fut assez pour lui faire prendre ce lit en horreur : il en sortit avec la même précipitation, qu'un homme se leve de dessus l'herbe, sitôt qu'il apperçoit un serpent auprès de lui. Le lit, la maison, ceux qui l'habitoient, tout devint également insupportable à Ro-

land. Pour s'éloigner de ce fatal séjour, il n'attendit pas que la Lune fut levée, ni que l'Aurore fut prête à paroître : il prit à l'instant ses armes, il monta à cheval, & s'en alla dans le plus épais de la forêt. Il ne cessa de pleurer, & de pousser des cris perçans ; fuyant avec soin les lieux fréquentés, & se tenant dans les endroits les plus sauvages, il s'y couchoit sur la terre nue, & demeuroit exposé à toutes les injures de l'air. Il étoit lui-même surpris du nombre excessif de ses soupirs : il ne concevoit pas comment la source de ses pleurs pouvoit être intarissable. Non, disoit-il souvent, ce ne sont point des larmes que je verse avec tant d'abondance, c'est ma vie qui s'écoule par mes yeux : les larmes s'épuisent à la fin, mais la douleur qui m'accable ne peut finir qu'avec moi. Les soupirs ont quelquefois du relâche, & les miens n'en ont jamais : ce ne sont point des soupirs ; c'est un air embrasé que le perfide Amour excite, en soufflant avec ses aîles le feu intérieur qui me dévore. Quoique je paroisse encore vivant, mon ame est

pourtant déja séparée de mon corps : une infidelle, une ingrate Maîtresse, m'a inhumainement arraché la vie. Exemple déplorable d'un funeste amour, je ne suis plus qu'une ombre malheureuse, reléguée dans un affreux enfer.

Le Comte d'Angers passa toute cette premiere nuit à errer dans la forêt. Sur le matin son mauvais sort le ramena à cette même grotte, où étoient les vers Arabes dont nous avons parlé. La vue de ces caracteres odieux, qui lui retraçoient le sensible outrage qu'il avoit reçu, excita aussitôt en lui la plus horrible colere. Il se livra tout entier à la haine, à la fureur & à la rage ; & tirant sa redoutable épée du fourreau, il fit voler en mille pieces, & les vers & le rocher où ils étoient écrits. Malheur aux endroits de la grotte où se trouvoient les noms de Médor & d'Angelique, Roland les brisa tous. Il mit ce charmant asyle hors d'état de fournir jamais à personne, ni ombrage ni fraîcheur. La belle Fontaine qu'on y voyoit, ne fut

pas épargnée : il y jetta une ſi grande quantité de branches, de racines, de pierres & de terre, que ſon onde auparavant ſi pure, en eſt depuis ce tems-là toujours reſtée ſale & bourbeuſe. Enfin trempé de ſueur, épuiſé de laſſitude, & ſes forces ne ſecondant plus ſa fureur, il tomba ſur l'herbe, où immobile & regardant fixement le Ciel, il fut trois jours entiers ſans prendre aucune nourriture, & ſans fermer les yeux. Sa douleur croiſſant toujours, elle ne ceſſa d'augmenter juſqu'à ce qu'elle lui eut entierement égaré la raiſon.

Le quatrieme jour il ſe leva du lieu où il étoit, & plein de rage il arracha l'une après l'autre toutes les pieces de ſon armure : il les diſperſa de différens côtés, jettant loin de lui ſon caſque, ſon bouclier, ſa cuiraſſe : tout le bois en fut ſemé. Puis il déchira ſes habits, & demeura tout nu ; montrant à découvert ſa poitrine, ſes épaules & tout le reſte de ſon corps nerveux. Ce fut ainſi que le Comte d'Angers commença à donner des mar-

ques d'une si grande aliénation d'esprit, qu'il n'y en aura jamais de pareille. Comme l'excès de sa rage lui avoit absolument troublé le sens, il ne songea point à garder son épée, avec laquelle il eut sans doute exécuté d'étonnantes choses. Mais, que dis-je? il n'avoit besoin pour cela ni d'épée ni de hache : sa force étoit si prodigieuse, que ses bras seuls lui suffisoient Il en donna sur-le-champ de fortes preuves ; car ayant embrassé un grand pin, il le déracina tout d'un coup. Il arracha de même des hêtres, des sapins, de vieux chênes, de vieux ormes ; & il les enlevoit aussi aisément que si c'eut été du fenouil, des hiebles ou de l'anet. Ce que fait un Oiseleur, lorsque pour unir le terrein où il veut tendre ses filets, on lui voit arracher les joncs, le genet, les orties ; Roland le faisoit des plus vieux & des plus gros arbres. Les Bergers épouvantés laisserent leurs troupeaux épars dans la campagne, & accoururent promptement pour voir quelle étoit la cause du

grand bruit qu'ils entendoient. Mais me voici arrivé à un terme que je ne dois point paſſer : je vais interrompre mon récit, de crainte qu'il ne devienne ennuyeux par ſa longueur.

Fin du ſecond Volume.







